



JEAN LIONNET

L'ÉVOLUTION DES IDÉES

CHEZ QUELQUES-UNS

DE NOS CONTEMPORAINS

DEUXIÈME SÉRIE

F. Brunetière — Taine et Renan.
P. et V. Margueritte — Jean Deuzèle — L. Muhlfeld.
L. Bloy et J.-K. Huysmans — Romans de femmes — E.-M. de Vogüé.
Paul Bourget, etc.

Librairie académique PERRIN et Cie.

A Monsieur F. Landat
Bien sympathique hommage
J. Lionnet

L'ÉVOLUTION DES IDÉES

CHEZ QUELQUES-UNS DE NOS CONTEMPORAINS

(Deuxième Série)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

—

L'Evolution des Idées chez quelques-uns de nos Contemporains, *première série* (Perrin).

Les Dieux d'Or, *roman d'aventures* (Lethielleux).

Un évêque social : Ketteler, *ouvrage couronné par l'Académie Française* (Librairie des Saints-Pères).

JEAN LIONNET

L'ÉVOLUTION DES IDÉES

CHEZ QUELQUES-UNS

DE NOS CONTEMPORAINS

Deuxième Série

FERDINAND BRUNETIÈRE — TAINE ET RENAN
PAUL ET VICTOR MARGUERITTE — JEAN DEUZÈLE
LUCIEN MUHLFELD — LÉON BLOY ET J.-K. HUYSMANS
ROMANS DE FEMMES ET FÉMINISME
EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGUÉ — PAUL BOURGET
HENRY BORDEAUX, H.-G. WELLS
ET LE DÉCLIN DU RÉALISME

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1905



LA PREMIÈRE ÉTAPE DE FERDINAND BRUNETIÈRE

LA PREMIÈRE ÉTAPE
DE FERDINAND BRUNETIÈRE

Quand on relit *le Roman naturaliste*, qui a été écrit de 1875 à 1882, on est surpris de voir combien cette critique est encore actuelle et vivante. Certes, on peut dire que Brunetière a progressé depuis lors. Il a donné à son style plus de force et plus de mouvement. Il a perfectionné cet art de la composition qui « organise » tous les chapitres, toutes les périodes, toutes les phrases, pour l'action. Il a rendu sienne cette escrime du dialecticien qui fait de lui le premier avocat de France.

Mais, en 1875 déjà, quelle connaissance solide des sujets traités!... L'étude générale sur le roman naturaliste, qui porte cette date, ne ressemble que pour l'ampleur aux considérations vastes, mais candidement superficielles, développées avec dilection par les trop jeunes criti-

ques. Les traits sont précis, la méthode est claire, la pensée, vigoureusement personnelle. Et la suite du volume n'en dément point le début. Qui donc a mieux analysé les procédés de Flaubert, mieux défini son talent?

Même les « éreintements », qu'on a tant reprochés à Brunetière, paraissent-ils aujourd'hui si injustes, ou tout au moins si scandaleux?

Il fut dur pour Zola. Mais il ne le fut pas autant que M. Remy de Gourmont, hier encore, dans ses *Epilogues*. Pourtant on ne s'aviserait point d'invectiver à ce propos M. Remy de Gourmont et de le traiter de cuistre... En réalité, Brunetière ne méconnaissait pas Zola, s'il le maltraitait. Il a fort nettement indiqué, par exemple, ce qui fait la valeur toute particulière de *l'Assommoir* (1). Mais *le Roman expérimental* ne lui en imposait guère. Avait-il tort? « Expérimenter sur Coupeau, disait-il, ce serait se procurer un Coupeau qu'on tiendrait en chartre privée, qu'on enivrerait quotidiennement à dose déterminée, que d'ailleurs on empêcherait de rien faire qui risquât d'interrompre ou de

1. *Le Roman naturaliste* (*Le Roman expérimental*, 1879, pp. 125 et 126).

détourner le cours de l'expérience, et qu'on ouvrirait sur la table de dissection aussitôt qu'il présenterait un cas d'alcoolisme nettement caractérisé. Il n'y a pas autrement, ni ne peut y avoir d'expérimentation, il n'y a qu'observation, et, dès lors, c'est assez pour que la théorie de M. Zola sur *le Roman expérimental* manque et croule aussitôt par la base (1). » Relisez *le Roman naturaliste* et, si vous pouvez, *le Roman expérimental* : au lieu d'avoir l'impression que Brunetière attaquait imprudemment, vous aurez presque celle qu'il se battait contre des moulins, tellement le *Roman expérimental*, si j'ose ainsi parler, a cessé d'être (2).

Cependant, en 1879, il semblait hardi de le réfuter... De même il y avait de bonnes gens, épris d' « écriture artiste », qui trouvaient en 1882 Brunetière béotien parce qu'il n'appréciait pas *la Faustin*. Oui, en vérité, il prétendait que c'était du *faux naturalisme !*... Or, si nous feuilletons aujourd'hui ce roman bizarre, ni composé, ni

1. *Le Roman naturaliste* (*Le Roman expérimental*, 1879), p. 108.

2. Flaubert, pourtant très sympathique à l'auteur de *Nana*, écrivait en 1878 : « L'aplomb de Zola en matière de critique s'explique par son inconcevable ignorance. »

vécu, et si péniblement écrit par un malade qui se soigne afin de le devenir davantage, il nous apparaît trop bien qu'il n'y a guère d'œuvres plus factices et moins naturalistes. Par une anomalie que les lois sur les successions n'ont point prévue, Edmond de Goncourt avait hérité de Jules la vanité tout entière, mais un quart seulement du talent.

En résumé, on juge maintenant excessives, souvent même absurdes, les colères provoquées par le livre sincère de Ferdinand Brunetière. Qu'était d'ailleurs ce livre, dans son ensemble, sinon un réquisitoire contre le naturalisme? Et le naturalisme a vécu. Zola lui-même, s'il en avait jamais appliqué la théorie (ce qui serait facile à nier), y avait du moins tout à fait renoncé dans ses dernières œuvres, alors que, naïf idéaliste, il écrivait *Fécondité* ou *Travail,* ces romans tératologiques auxquels semblent avoir collaboré un instituteur primaire et un berger de Florian.

On traitait Brunetière de retardataire, tandis qu'il était en avance : brouillé avec le présent, il se trouvait d'accord, non point avec le passé seul, mais aussi et surtout avec l'avenir.

***

Et le mérite qu'il y avait était un mérite moral autant qu'intellectuel. Brunetière, en effet, n'hésitait point à se prononcer, en un temps où l'on ne savait plus le faire. Alors qu'il publiait son livre (1883), triomphait le dilettantisme. Le dilettantisme était la dernière des modes et la plus avantageuse. Ne blâmant personne, on ne s'exposait jamais aux représailles. A soutenir le pour, le contre, le pour encore, puis de nouveau le contre, on acquérait une souplesse inconnue à Sainte-Beuve lui-même, qui ne variait que lentement. Par une bien paradoxale faveur, on passait pour original en n'ayant plus d'opinion personnelle, et l'on était considéré comme un esprit large, comme un esprit supérieur, pour cette seule raison qu'on faisait montre de beaucoup d'esprit — ce qui est si peu de chose! Enfin ce dilettantisme ou cet impressionnisme devenait un uniforme élégant qui cachait opportunément les plus diverses infirmités. On n'avait point de caractère, point d'énergie, point de courage : on appelait sa veulerie dilettantisme. On était ondoyant, indécis : on qualifiait d'impressionnisme son

inconsistance. Et, derrière les quelques maîtres qui avaient du talent et du style, se glissaient des imitateurs dont le dilettantisme servait à voiler, non seulement les défauts, mais l'ignorance, la sottise, la nullité. Vous ne trouviez rien, absolument rien dans leurs articles, ni langue, ni idées. Ils souriaient finement en faisant des pirouettes. Cela devait vous suffire. Oui, vous n'aviez pas le droit de leur réclamer davantage, puisqu'ils vous donnaient — honnêtement, congrûment — leurs impressions, Et l'on est *impressionné* comme on peut.

A ceux même qui en usaient joliment, le dilettantisme jouait de méchants tours. Chez les deux ou trois virtuoses qui cachaient leur vraie valeur intellectuelle sous d'amusantes grimaces, ce dilettantisme en effet créait une contradiction perpétuelle entre la pensée intime et la pensée écrite. Intelligents, instruits et sensés, ils avaient acquis des opinions assez nettes. (Je crois avoir montré ailleurs que Jules Lemaître, par exemple, le Jules Lemaître des *Contemporains* et même des *Impressions de théâtre*, fut un parfait normalien, traditionnel et puriste, qui pensait presque en tout comme un bourgeois conserva-

teur [1].) Soit par affectation, soit par timidité sincère ou fâcheux scrupule, ils dissimulaient ou rétractaient sans cesse ces opinions secrètes qui, maintes fois, semblaient surgir malgré eux entre leurs pages. Il en résultait un manque de cohésion qui devait être fatal à leurs aimables œuvres. Elles se sont désagrégées, littéralement. Que reste-t-il d'intact, aujourd'hui, dans *les Contemporains ?* Justement les chapitres que le dilettantisme n'entachait point : celui consacré à Zola, entre autres, ou encore la célèbre exécution de Georges Ohnet. Mais la plupart des *Impressions de théâtre* s'effritent ou — si leur grâce mourante mérite une moins grossière métaphore — s'effeuillent... Et la critique de M. Anatole France est vieille comme une robe de bal d'il y a vingt ans.

Tandis que *le Roman naturaliste*, qui peut déplaire à certains, existe toujours. Solide et d'une seule coulée, il a résisté sans peine. Brunetière, dès ses débuts, non seulement n'a pas obéi à la mode, mais est allé contre, effrontément. Et cette témérité était la sagesse même.

1. *L'Evolution des Idées chez quelques-uns de nos Contemporains*. Première série.

***

Ainsi donc, et de la façon la plus délibérée, Brunetière jugeait. Or, il ne jugeait pas seulement en critique littéraire, il jugeait en moraliste. Jamais il ne se désintéressait de la signification morale des œuvres, ni même de l'influence qu'elles pouvaient exercer. Et ce fut peut-être une des principales raisons de sa croisade contre Emile Zola.

Jules Lemaître lui a reproché cette attitude : « C'est d'art qu'il s'agit, disait-il, et non de morale [1]. » Et il ne faisait qu'exprimer une opinion généralement admise.

Cependant, de cette opinion-là, Ferdinand Brunetière n'avait cure. Il ne s'en inquiète pas davantage aujourd'hui. Doit-on le regretter ?

La question vaut la peine qu'on s'y arrête, puisque c'est, bien évidemment, une question de principe : selon qu'on répondra par l'affirmative ou par la négative, toute la critique en sera changée.

La critique, lorsqu'elle étudie une œuvre

1. *Les Contemporains*, 1re série. Ferdinand Brunetière.

d'art, n'a mission d'y apprécier que l'art seul : voilà ce qu'on nous affirme. Et d'ordinaire on ajoute ou l'on laisse entendre que ceux qui pensent autrement sont des sectaires ou des pédants.

Fort bien ; mais qu'est-ce que l'art, en l'espèce ? Nous ne parlons ni musique, ni peinture : nous parlons littérature et même, puisqu'il s'agit du *Roman naturaliste*, nous parlons roman. Pour appliquer votre formule, nous devrions dire si tel ou tel roman est bien ou mal écrit, bien ou mal composé, voire émouvant ou non : rien de plus. Au cas où nous aborderions, comme Sainte-Beuve à propos de *Salammbô*, la question de la vraisemblance historique, nous outrepasserions donc nos droits. Nous les outrepasserions encore et surtout si nous prétendions, au sujet de *Mme Bovary*, trancher la question de moralité qui a été soulevée en fait devant les tribunaux.

Mais comprenez donc qu'un roman est différent d'un paysage ou d'une sonate ! Quand vous employez la même expression : « œuvre d'art », pour le désigner, il ne la faut pas entendre dans le même sens. Que la part de la sensation soit

assez grande en peinture et surtout en musique pour que la critique en devienne principalement « impressionniste » et ne puisse être que rarement morale, nous consentirions sans doute à l'admettre. Mais, dans la littérature, dans le roman en particulier, qui ne voit que l'impression ou la sensation ne dominent plus, que, dans la technique même, l'élément rationnel prend une importance considérable, que tout ou presque tout peut se raisonner ? La représentation de la vie ne s'obtient point par des couleurs ou par des sons : elle est intellectuelle. La beauté donc n'en est plus perceptible aux sens, mais à l'imagination, au cœur — et à l'intelligence. C'est une beauté beaucoup plus complexe que celle des peintres ou des musiciens et qui n'a presque rien de commun avec elle. Aussi peut-on être « dogmatique » en littérature sans croire du tout à la beauté absolue, en tant que beauté purement sensible ; et Brunetière lui-même écrivait tout récemment : « ... Nous ne pouvons ni définir la beauté ni en affirmer l'existence en dehors de nous [1]. » Dans le langage courant, vous parlez bien de la

1. SUR LES CHEMINS DE LA CROYANCE. *L'Utilisation du positivisme*, p. 156.

beauté de *la Princesse de Clèves* et de la beauté d'un coucher de soleil du Lorrain. Cependant celle-ci se sent et celle-là se conçoit — et, du moment qu'elle se conçoit, elle peut se discuter. (Voilà peut-être le meilleur considérant de la condamnation du dilettantisme ou impressionnisme en critique littéraire.)

Nous constatons en outre qu'un roman implique toujours, quelle que soit l'intention de l'auteur, une conception de la vie et donc une morale. L'agnosticisme pessimiste de Flaubert, de ce Flaubert qui prêchait *l'art pour l'art*, s'est manifesté fortement dans son œuvre; et, ne voulant travailler que *pour l'art*, il n'en a pas moins, par son succès même, travaillé pour une philosophie, pour une morale. Son *Bouvard et Pécuchet* ne fut-il point une encyclopédie à rebours où, négateur militant, il démolissait systématiquement au lieu d'enseigner ?

Pourquoi donc, lorsqu'une morale se déduit d'une œuvre, nous serait-il interdit de juger cette morale en jugeant cette œuvre ? Le romancier parlerait et nous ne répondrions point. Sous quel prétexte nous imposerait-on ce silence ? Le romancier suggérerait ; et nous feindrions de ne

point remarquer des suggestions volontaires ou non, mais évidentes. De quel droit nous contraindrait-on à cette inattention systématique?

En résumé, si la critique se bornait aux questions d'art, elle se ferait moins compréhensive que les œuvres même qu'elle étudierait. Ceux qui lui interdisent les considérations morales ne l'élargissent ni ne l'élèvent : ils la rétrécissent, et d'une façon tout arbitraire.

De l'objet de la critique, passons au critique lui-même. Comme le romancier, il a une philosophie, il a une morale, par le fait seul qu'il vit et qu'il raisonne ses actions. Pourquoi, en face du romancier, dissimulerait-il cette philosophie et cette morale? Qui l'obligerait à se mettre ainsi en état d'infériorité? Quelles que soient ses idées sur *l'art pour l'art*, le romancier — nous le voyons bien par l'exemple de Flaubert — ne renonce nullement à sa philosophie et à sa morale. De propos délibéré ou d'instinct, il se met tout entier dans son œuvre. Et le critique devrait, en quelque sorte, se mutiler pour entrer dans la sienne !

« C'est d'art qu'il s'agit et non de morale. » A pratiquer strictement ce beau précepte, on

rendrait la critique incomplète, *inhumaine* en cela que les intérêts supérieurs de l'humanité lui deviendraient étrangers ; et l'on ferait du critique une espèce de commissaire-priseur, condamné à n'apprécier que la valeur artistique des œuvres, au sens le plus étroit, sans obtenir jamais l'autorisation de juger en homme qui pense et qui a une conscience.

Brunetière avait donc raison, alors comme maintenant, de repousser cette servitude et de mépriser les jeux d'esprit faciles qui dissimulent l'impuissance ou l'abdication. Mais il était particulièrement osé d'avoir raison sur ce point, car la profession de critique moraliste semblait vraiment discréditée. La plupart de ceux qui l'exerçaient avant lui avaient montré une intolérance ou une ignorance de la littérature qui leur ôtaient toute autorité désormais et les rendaient souvent ridicules, parfois haïssables. Au nom d'une foi, ils excommuniaient ou bénissaient systématiquement; et, pas plus que les tenants de l'art pour l'art, ils ne faisaient de la critique complète, car ils bornaient la leur à un seul point de vue : le point de vue moral, voire même religieux. Excès opposé — peut-être pire, puisqu'il

compromet un principe juste ! En effet, ces sortes de gens, toujours impopulaires et sans influence en dehors de leur secte, rendent difficile la tâche des vrais critiques, puisque ceux-ci risquent d'être confondus avec eux dès qu'ils ne jugent plus de l'esthétique seule.

***

L'évidente compétence de Brunetière ne suffit pas toujours à empêcher cette confusion. Il eut d'ailleurs dès l'origine presque tous les adversaires qu'il a maintenant à cause de ses convictions religieuses ; et l'on ne saurait s'en étonner.

Que voyait-il dans le naturalisme ? Une sorte de frère puîné du positivisme (du positivisme de Littré plutôt que de celui qu'il songea beaucoup plus tard à *utiliser*) et il redoutait l'un comme l'autre. « On dirait toutefois, écrivait-il, que depuis quelques années il (le roman) aspirât à se fixer sous une forme définitive, et que, tournant où le vent souffle, le réalisme fût en voie de devenir dans l'art ce que le positivisme est en philosophie. Aussi bien l'une et l'autre doctrine

sont-elles sorties du concours des mêmes causes, et les mêmes influences du dehors en ont-elles fait jusqu'ici la fortune : on ajoutera qu'il est à redouter qu'elles ne menacent l'une et l'autre d'une même et dégradante transformation l'avenir de l'art et de la métaphysique [1]. » Que voyait-il encore dans le naturalisme ? Un *art matérialiste*, selon la définition même de Zola. Et voici en quels termes il condamnait cet art : « Ce que c'est qu'un art matérialiste, on l'entend de reste, et nous en connaissons plus d'un modèle, quoique nous ne sachions pas que jusqu'ici personne eût osé risqué l'expression : c'est un art qui sacrifie la forme à la matière, le dessin, le sentiment à la sensation, l'idéal au réel ; qui ne recule ni devant l'indécence, ni devant la trivialité, la brutalité même [2]... » Ce matérialisme, Brunetière le poursuit sans cesse à travers l'œuvre ennemie. Après avoir franchement loué les descriptions du « Paradou », il ajoute : « Malheureusement M. Zola persiste dans son procédé *matérialiste* de composition et de style [3]... » Et encore :

1. *Le Roman naturaliste* (le Roman naturaliste en 1875), p. 2.
2. *Idem*, p. 3.
3. *Idem*, p. 16.

« La sensation y est peut-être, la sensation vague et indéterminée, la sensation de l'éblouissement et du rêve ; mais *l'âme en est absente*[1]... » Et il déclare que l'abbé Mouret « ne connaît de la religion que les extases et l'hallucination [2]... »

Préoccupé comme aujourd'hui des problèmes scientifiques et mieux informé, certes, qu'Emile Zola, il n'avait point de la science la conception chimérique et religieuse que celui-ci a exprimée si drôlement dans *le Docteur Pascal*. « Je me propose de suivre, proclamait l'auteur des *Rougon-Macquart*, en résolvant la double question des tempéraments et des milieux, le fil mathématique (?) qui conduit d'un homme à un autre homme. L'hérédité a ses lois comme la pesanteur. » — « Voilà qui va fort bien, répondait Brunetière, mais la science démontre, ou à peu près, les lois de la pesanteur, elle en est encore à supposer celles de l'hérédité [3]. » Et, pas plus qu'il n'admettait qu'on élargît indûment le terrain conquis par la science, il ne voulait que l'on confondît l'art avec elle. Il s'écriait :

1. *Le Roman naturaliste* (le Roman naturaliste en 1875), p. 16.
2. *Idem*, p. 17.
3. *Idem*, p. 5.

« Comme si, cependant, l'art et la science n'étaient pas dans l'histoire l'éternelle et vivante contradiction l'un de l'autre : la science pliant la liberté de l'esprit humain au joug des lois de la nature et s'imposant comme d'autorité, l'art au contraire échappant à la contrainte de ces lois et rendant à l'intelligence la pleine possession d'elle-même [1] ! »

Ce culte de la liberté humaine, dès alors il le professait en chrétien, je dirais même en catholique, si, comme le prétendait récemment M. l'abbé Laberthonnière, « contre le protestantisme qui les niait (au temps de la Réforme), l'Eglise catholique défendait le mérite humain, le *libre arbitre*, la responsabilité, comme elle les défend maintenant contre le déterminisme [2] ». A ce déterminisme, que prêchait Zola, Brunetière opposait ainsi sa conviction personnelle : « Nous croyons, nous, que tout homme se fait à soi-même sa destinée, qu'il est le propre artisan de son bonheur, et le maladroit ou criminel auteur de ses

1. *Le Roman naturaliste* (le Roman naturaliste en 1875), p. 6.
2. *France de Demain*. — Enquête sur la valeur comparée du catholicisme et du protestantisme au point de vue éducationnel. — 5 déc. 1904, p. 402.

infortunes [1]... » Et il s'appliquait à montrer ce qui manquait à Flaubert pour ne l'avoir pas cru: « Lui, qui débrouille si bien les effets successifs et accumulés du milieu extérieur sur la direction des appétits et des passions du personnage, ce qu'il ignore, ou ce qu'il ne comprend pas, ou ce qu'il n'admet pas, c'est l'existence d'un milieu intérieur. Il ne conçoit pas qu'il y ait au dedans de l'homme quelque chose qui fasse équilibre à la poussée, pour ainsi dire, des forces du dehors. Toute une psychologie subtile, bien autrement complexe que sa psychologie physiologique, la psychologie des forces intellectuelles et volontaires qui soutiennent le bon combat contre le choc de la sensation, lui échappe entièrement. Ne lui parlez pas d'une liberté qui se détacherait en quelque façon du corps, qui le dominerait, et qui l'asservirait à des fins plus élevées que la satisfaction des désirs corporels : il ne vous entendrait pas [2]. »

En outre, on discerne bien que, dès cette époque, Brunetière avait des raisons supra-littérai-

1. *Le Roman naturaliste* (le Roman expérimental, 1879), p. 113.
2. *Le Roman naturaliste* (le Naturalisme français, 1880), p. 181.

res, pour ainsi dire, de réprouver chez Zola l'imitation trop dévotieuse de la nature. Du sens moral il donnait en effet cette définition, que n'aurait désavouée aucun théologien : « Le sens moral, pour nous, c'est proprement le sens humain, ou, pour parler plus clair, *le sens de ce qu'il y a dans l'homme de supérieur à la nature* [1]. » Pour l'homme, « revenir à la nature », comme on dit, ce serait donc rétrograder et s'abaisser. Cette idée, vous la retrouverez seize ans plus tard, développée et poussée à des conséquences extrêmes, dans une conférence : *l'Art et la Morale*, qui est d'un Nicole moderne [2].

Enfin, comme on a déjà pu en juger d'après plusieurs des citations précédentes, Brunetière avait, autant que les moralistes de ce XVIIe siècle qui lui était si familier, la conception spiritualiste de la hiérarchie des facultés, de la subordination des sens à la raison et à la conscience. Il

1. *Le Roman naturaliste* (A propos de Pot-Bouille, 1882), p. 368.

2. *Discours de combat.* — 1re série.

Si vous rapprochez de *l'Art et la Morale* certains passages de l'*Œuvre de Calvin* (*Discours de combat,* nouvelle série), vous aurez une idée assez juste des tendances de Brunetière en morale. Et la morale, ne l'oubliez point, domine pour ainsi dire toute sa critique, toute sa pensée.

voulait que l'artiste fît dans son œuvre ce que tout homme doit faire en lui-même pour se maîtriser et s'élever. La réalité, disait-il, « n'est... qu'une matière, une matière confuse, à qui le propre de l'art, son objet et sa fin, est de donner une forme. Il ne suffit pas de voir, il faut sentir ; il faut aussi penser [1]. » Ailleurs, il interpellait ainsi les romanciers modernes : « Mais ce ne serait rien encore, si de cette préoccupation qui s'impose désormais tyranniquement à vous, de noter des sensations d'abord, et le reste quand vous le pourrez, ne résultait à la longue je ne sais quelle inhabileté d'exprimer le sentiment et de pratiquer l'observation morale. Réalistes, naturalistes, impressionnistes, de tous les temps, et de tous les talents, vous nous ramenez à la barbarie de la langue et à l'enfance de l'art, puisque vous bégayez et que les mots mêmes vous manquent dès qu'il s'agit de penser, ce qui est pourtant « le tout de l'homme [2] ». Les descriptions les plus artistiques ne lui suffisent aucunement : elles ne sortent point du domaine

1. *Le Roman naturaliste* (le Roman naturaliste en 1875), p. 25.
2. *Le Roman naturaliste* (le Roman naturaliste en 1875), p. 26.

des sens et « c'est à l'expression des idées générales que l'on attend et que l'on juge l'écrivain[1] ». En outre, la conscience, ou tout au moins la connaissance intellectuelle du monde moral (et la seconde suppose toujours un peu de la première), lui semble nécessaire à un romancier pour bien « œuvrer ». Avec sa brutalité hardie, il l'affirme : « Si M. Zola manque de goût et d'esprit, comme s'il manque de finesse psychologique, c'est que M. Zola manque de sens moral[2]. »

Rapprochez ces divers traits : haine du matérialisme, intelligence de la religion, opposition aux envahissements illicites de la science, croyance ferme au libre arbitre, à l'infériorité de la nature, dont il faut s'éloigner pour s'élever, à la nécessité enfin d'asservir les sens ; et vous conclurez qu'il ne manquait guère à Ferdinand Brunetière, pour être chrétien, que la foi.



Tel il était apparu dès ses débuts, tel il est

1. *Le Roman naturaliste* (le Roman expérimental, 1879), p. 109.
2. *Le Roman naturalise* (A propos de Pot-Bouille, 1882), p. 367.

resté — ou, plus exactement, tel il s'est développé — et c'est autour de lui qu'on changeait.

« Anti-dilettante », il l'était alors à ses risques et périls. Maintenant personne ne pourrait plus lui reprocher de l'être, puisque le dilettantisme a passé, ainsi qu'une mode. A ceux qui le représentaient le plus brillamment, demandez ce qu'ils en ont fait ; oui, demandez-le à Jules Lemaître, président de la Ligue de la Patrie Française, à Anatole France, préfacier de M. Emile Combes ! Et nos nouveaux critiques n'ont point envie de jouer. On peut même dire que le succès d'un des plus en vue parmi les jeunes : M. Ernest-Charles, tient à l'énergie, à la violence même avec laquelle il juge.

Mais, en ce qui concerne le droit du critique d'avoir une morale et de s'en servir, Ferdinand Brunetière n'a point gain de cause avec autant d'évidence. Si tous les critiques portent à l'occasion des jugements moraux, la plupart le font encore sans le dire ou même en disant parfois qu'ils ne le font pas. Cela n'empêche point, bien entendu, Brunetière de continuer à le faire, et l'on commence d'espérer qu'il habituera le public français à nous voir prendre cette liberté.

Quant à la façon dont il jugeait, quant à son christianisme, latent sans doute, mais discernable dès 1875, on doit reconnaître que la pensée de Brunetière a évolué tout à fait normalement et logiquement. En vérité, elle a évolué comme évoluent les dogmes selon Newman... (Et ce rapprochement, moins paradoxal qu'il n'en a l'air, ne déplairait sans doute pas au critique qui estime tant le profond théologien anglais). Brunetière rencontrait autant de contradicteurs que l'Eglise d'hérésies. Pour lui, vivre c'était combattre. Il méditait pour discuter ; et chaque discussion lui devait être une incitation à une méditation nouvelle. Les défendant, les précisant sans cesse afin de les mieux défendre, il fallait qu'il allât de plus en plus, en quelque sorte, au fond de ses idées. Il a fini par y trouver le christianisme. Il l'y a trouvé parce qu'il y était depuis longtemps. Vous l'avez vu : Brunetière haïssait le matérialisme et la science ne le contentait point, ni la nature ; il réclamait une morale qui s'opposât à celle-ci, qui domptât les sens, qui fût donc, en une certaine mesure, ascétique. La fréquentation habituelle des penseurs chrétiens du XVIIe siècle et surtout

de Bossuet lui avait permis de voir dans le catholicisme la satisfaction de ces aspirations. Enfin, l'évolutionnisme même, qu'il s'était assimilé, lui semblait s'accorder dans ses conclusions morales avec la religion ; et le positivisme d'Auguste Comte, qu'il avait étudié passionnément, lui fournissait une introduction au Credo aussi ingénieuse qu'imprévue.

La dernière étape de Ferdinand Brunetière n'a donc fait, ou ne fera, que le mener au but vers lequel il se dirigeait dès la première. Il ne faut pas s'étonner que l'auteur du *Roman naturaliste* et des *Chemins de la Croyance* soit un vigoureux dialecticien, si même sa vie morale et intellectuelle semble un raisonnement parfaitement conduit !

TAINE ET RENAN

DEUX CORRESPONDANCES :

TAINE ET RENAN

Ce n'est point Taine tout entier qu'on nous donne aujourd'hui, mais seulement Taine jeune homme, de dix-neuf à vingt-cinq ans (1). Les quatre premières lettres publiées sont d'avant l'Ecole normale. A sa sortie, après s'être vu refuser à l'agrégation pour avoir soutenu des opinions hétérodoxes, Taine devient professeur successivement à Nevers et à Poitiers. Obligé ensuite de renoncer à l'agrégation de philosophie, parce que la Faculté, toujours intransigeante, n'agrée pas ses thèses, il n'accepte point sa nomination à une sixième de Besançon, nomination qui lui semble une preuve trop évidente de sa disgrâce. Il demande un congé et retourne à Paris afin d'y préparer son doctorat ès-lettres,

1. *H. Taine, sa vie et sa correspondance.* Correspondance de jeunesse, 1847-1853. — Hachette, éditeur.

tout en courant le cachet. Il soutient, avec un beau succès, une thèse sur La Fontaine. Nous le laissons à cette première gloire, au moment où il vient d'offrir son œuvre, très respectueusement, à Béranger. Et cet extrême respect date la lettre d'hommage presque aussi exactement que la mention : juin 1853...

Ce n'est point ici Taine tout entier, avons-nous dit. Erreur, peut-être... Car ce Taine-là, déjà si formé, ressemble fort à celui que plusieurs de nos amis ont connu dans ses derniers jours.

Ce qui surprend en lui, ce qui émerveille même, c'est son unité extraordinaire. On pourrait déduire un à un du trait principal de son caractère tous les autres traits. Il était bien l'homme qui devait naturellement imaginer en critique la théorie de la faculté dominante!...

Taine, dès qu'il a commencé de penser, a cru que le seul but légitime de la vie était la recherche de la vérité.

Il perdit la foi chrétienne vers sa quinzième année. Il passa ensuite deux ans à tout démolir, en des accès frénétiques de scepticisme; mais cet état lui devint intolérable : *il avait besoin*

de certitudes pour vivre. Il en trouva au moyen de la philosophie; il s'attacha passionnément, comme à une nouvelle foi, à ses conquêtes rationnelles. Il écrivait à Prévost-Paradol : « Crois que j'estime assez ma vie et mon bonheur pour ne pas les confier à quelque chose de fragile. J'ai voulu *plus* que de la géométrie et je l'ai [1]. » Ayant la foi, il brûlait de la communiquer. A ce même Prévost-Paradol, fanatique en politique, mais sceptique en philosophie, il déclarait, après l'avoir longuement prêché : « Je t'ennuie sans doute, mon ami; mais pardonne-moi, c'est dans l'intérêt de notre amitié que j'agis ainsi. Car, comment notre intimité pourrait-elle durer, si nous n'avions pas la même opinion sur une question de laquelle dépendent, non seulement nos opinions, mais nos actions et la conduite de notre vie [2] ? » Ne croirait-on pas entendre un intransigeant catholique, un Veuillot, si vous

1. 30 mars 1849 (Taine, né le 27 avril 1828, allait donc avoir vingt et un ans). — Au même âge, Ernest Renan écrivait du séminaire d'Issy à sa sœur Henriette : « Toutefois il ne faut pas s'attendre à trouver en philosophie cette certitude absolue qui distingue par exemple les mathématiques : les nombreux *systèmes* de philosophie en sont la preuve : là où il y a certitude, il n'y a pas de systèmes... » *Lettres intimes*, 23 mars 1842.
2. Poissy, 20 août 1848.

voulez, qni n'admet pas que l'amitié soit possible sans la communauté de religion ? D'ailleurs Taine avouait lui-même cette ressemblance : « Avec mon adoration pour les vérités de raison et la confiance absolue que j'ai dans le pouvoir de l'intelligence, je ressemble à un catholique qui ne sait parler que de l'Eglise et de la foi[1]. »

Ces convictions exclusives, il les poussait même jusqu'à un certain mysticisme. Toujours à Prévost-Paradol, qui ne devait pas y comprendre grand'chose, il envoyait cette page étonnante : « Peux-tu aimer de *toute* ton âme autre chose que les choses parfaites que découvrent la science et la réflexion intérieure ? Et ne sens-tu pas que lorsque nous donnons cet amour à une créature finie et réelle, nous ne le donnons que par illusion, nous figurant que cet être est parfait et l'habillant de toute l'excellence que nous voyons dans ce modèle divin ? Je ne sais si les choses se passent en toi comme en moi ; mais l'amour infini que je porte comme tous les hommes au fond du cœur, se trouve toujours empêché dans son essor, lorsqu'il s'adresse aux réalisations finies de l'essence parfaite ; je ne sais quelle

1. Paris, 30 mars 1849.

malheureuse clairvoyance me montre qu'ils manquent de ceci ou de cela et qu'ainsi ils ne peuvent partout donner prise à l'amour ; je dis la même chose de moi-même et je sens que je ne mérite pas non plus d'être complètement aimé. » Pour la suite, aurait-on envie de dire, voyez l'*Imitation*...

Afin que rien ne troublât sa recherche du vrai, Taine entendait rester chaste. Il le déclarait à dix-neuf ans, dans une espèce de confession, préliminaire d'un travail sur la destinée humaine : « ... Je m'étais préservé de ces passions brutales qui aveuglent et étourdissent l'homme, l'enlèvent à l'étude et le font vivre comme un animal, ignorant du présent, insoucieux de l'avenir. » Vacherot le constatait à son tour, dans le jugement si pénétrant qu'il portait sur le jeune normalien : « Quant à la moralité, je crois cette nature d'élite et d'exception étrangère à toute autre passion que celle du vrai [1]. »

1. Voici d'autres passages de ce document si curieux : « L'élève le plus laborieux, le plus distingué que j'aie connu à l'École. Instruction prodigieuse pour son âge. Ardeur et avidité de connaissance dont je n'ai pas vu d'exemple... Taine sera un professeur très distingué, mais de plus et surtout un savant de premier ordre, si sa santé lui permet de fournir une longue carrière. Avec une grande douceur de caractère et des formes très aimables, une fermeté d'esprit indomptable, au point que personne

Orienté ainsi vers un but unique, si exclusivement que Vacherot disait encore de lui : «... Il n'est pas de ce monde », Taine, nécessairement, ne vivait plus que par l'intelligence : « Pourvu que mon cerveau soit plein, que le reste aille comme il voudra. Je suis sûr de ne pas m'ennuyer [1]. » Et, de Nevers, il écrivait à sa sœur : « Ma vie est à peine changée; j'ai emporté avec moi l'ameublement de mon cerveau, de sorte que je me retrouve dans le même monde [2]. »

Dans de telles dispositions d'âme, on conçoit qu'il se contentât de peu au point de vue matériel [3]. Il trouvait presque trop élevés son traitement de Nevers et son traitement de Poitiers ; et, plus tard, à Paris, quelques leçons modestement payées suffiront à satisfaire ses besoins de philosophe. D'ailleurs il se défiait de l'ambition et

n'exerce d'influence sur sa pensée. Du reste, il n'est pas de ce monde. La devise de Spinoza sera la sienne : *Vivre pour penser.* »

1. A Édouard de Suckau. — Nevers, 22 octobre 1851.

2. Mlle Sophie Taine. — Nevers, 9 novembre 1851.

3. Il ne voulait que le nécessaire pour travailler en paix ; et s'il lui arrivait parfois — bien rarement — d'envier les riches, c'était leur liberté complète qu'il enviait : « Heureux les riches, écrivait il à Prévost-Paradol en 1849, ils n'ont pas cette servitude que je m'impose. Ils n'ont pas besoin de vendre un quart de leur vie pour racheter l'autre de la misère et se livrer aux exercices virils de la pensée et de l'action. »

tançait ainsi Prévost-Paradol, son catéchumène récalcitrant : « Te voilà donc ambitieux tout d'un coup. Mon ami, tu seras malheureux. Tout ce que les moralistes et les sermonnaires ont dit sur l'imprudence de mettre son bonheur dans des choses extérieures est vrai [1] ... » Pourtant il avait bien son ambition, lui aussi ; mais elle devenait morale, tellement elle était spéciale et à long terme. Il comptait en effet travailler *pendant dix ans* à un livre « sur l'intelligence », qui le mettrait sans doute hors de pair. Une seule fois, dans toute cette correspondance, il montre qu'il connaît sa valeur : « C'est dans l'avenir que je vis, c'est lui que je prépare ; le présent n'est rien ; plus je suis obscur et enfoncé dans mon travail, plus j'ai des chances ; je me compare à ceux qui en France gouvernent la science, et je crois que, sans orgueil, j'ai tout lieu d'espérer [2]. » C'est en effet qu'il se compare : lorsqu'il se considère sans idée de comparaison, il éprouve au contraire une sorte d'humiliation mélancolique [3]. Mais s'il

1. Paris, 2 mars 1849.
2. Lettre à sa mère. — Nevers, 24 décembre 1851.
3. « ... Je me déplais autant que les autres ; je sens que je suis et que je serai toujours petit, tout petit ; qu'on a beau cultiver un sol ingrat, on n'en peut tirer que ce qu'il contient ; j'ai

s'estime assez peu, il estime encore moins le vulgaire, ceux que les artistes appellent Béotiens ou Philistins, ceux en qui les chrétiens s'évertuent, non parfois sans quelque peine, à voir des frères qu'ils doivent aimer. En dehors de sa famille et d'un petit cercle d'amis ou de compagnons intellectuels, il méprise presque tout le monde. « J'en suis venu, écrivait-il dès 1849, à un grand mépris des hommes, tout en gardant une grande admiration de la nature humaine; je les trouve ridicules, impuissants, passionnés comme des enfants, sots et vaniteux, et surtout niais à force de préjugés : tout en conservant les formes extérieures de la politesse, je ris tout bas, tant je les trouve laids et idiots [1] ... » Son opinion ne se modifie pas : il devient à Nevers un solitaire obstiné : « Chaque jour je trouve le niveau humain plus bas [2]. » — « Je m'habitue à mes compagnons de table, et aux gens à qui je

donc un fond de tristesse permanente et nécessaire... » — A Prévost-Paradol. — Paris, 10 juillet 1849.

« Je vis dans un monde de réflexions tristes quand je ne vis pas dans un monde de pensées sérieuses ; j'ai besoin d'assembler autour de moi un nuage d'idées abstraites pour m'ôter la vue de ma petitesse et de ma nullité. » — A Edouard de Suckau. — Paris 15 octobre 1852.

1. A Prévost-Paradol. — Paris, 20 mars 1849.

2. A Mlle Virginie Taine. — Nevers, 29 octobre 1851.

rends visite; mais, franchement, je suis mieux seul [1]. » — « Je n'ai le désir de voir aucun de mes collègues [2]. » On excuse cette misanthropie, tellement on en comprend bien les motifs. Qu'importent à Taine tous ces gens qui ne vivent pas pour la vérité philosophique, qui se soucient peu des idées et qui le considéreraient lui-même, s'ils le pénétraient, comme une espèce de maniaque?

Rien n'est plus amusant, et plus logique d'ailleurs que l'attitude de notre philosophe à l'égard de la politique. En 1849, il est appelé à voter. Il constate qu'il a insuffisamment étudié l'état actuel de la France pour savoir quel gouvernement lui convient et que, d'autre part, il connaît trop mal les candidats pour décider à bon escient quel est le plus digne. Il ajoute : « La passion ne peut, à défaut de la raison, me pousser vers aucun des deux partis. D'abord, tu sais que je ne fais rien par passion. Ensuite, je te déclare que les deux partis me révoltent et me dégoûtent. Il me semble voir un tas de misérables idiots, ivres et furieux, qui remuent à pleine

1. A Mlle Sophie Taine. — Nevers, 9 novembre 1851.
2. A Édouard de Suckau. — Nevers, 25 novembre 1851.

pelle et se jettent les uns aux autres les mensonges et les ordures [1]. » Il se juge donc « incapable de voter [2] ». Prévost-Paradol, le destinataire de cette épître, dut entrer dans une incomparable colère quand il la lut !... Mais son ami lui réservait de pires sujets d'indignation : au coup d'Etat [3], il n'imita point la conduite de Vacherot, de Jules Simon et de plusieurs de ses maîtres ou de ses amis, qui refusèrent de prêter serment ou qui démissionnèrent. Il n'avait pas voulu signer l'adresse de félicitations au « Président » ; mais, quant à ce fameux serment, qui n'était qu'un acte d'obéissance envers le gouvernement nouveau, de quel droit le déclarer incompatible avec la conscience ? Il objectait froidement à Prévost-Paradol : « Es-tu si peu fidèle à tes principes que tu ne reconnaisses pas aujourd'hui M. Bonaparte comme pouvoir légitime ? Son action est toujours détestable. Mais le voilà l'élu de la nation, et que dira contre la volonté

1. A Prévost-Paradol. — Paris, 1er mai 1849.
2. *Idem.*
3. Il contemplait d'ailleurs les événements avec tristesse : « Entre les coquins d'en haut et les coquins d'en bas, les gens honnêtes qui pensent vont se trouver écrasés... Je déteste le vol et l'assassinat, que ce soit le peuple ou le pouvoir qui les commette. Taisons-nous, obéissons, vivons dans la science. » — A Prévost-Paradol. — Nevers, 11 décembre 1851.

de la nation un partisan du suffrage universel ? Les sept millions de voix ne justifient pas son parjure, mais lui donnent le droit d'être obéi [1]. » Prévost-Paradol se fâchait et traitait les électeurs de « chevaux ». Taine ripostait, sans se départir de son calme supérieur : « Le raisonnement qui donnait droit au suffrage universel est toujours le même, et partant la vérité n'a pas changé. S'il y a, comme tu dis, sept millions de chevaux en France, ces sept millions ont le droit de disposer de ce qui leur appartient... Le dernier butor a le droit de disposer de son champ et de sa propriété privée ; et pareillement une nation d'imbéciles a le droit de disposer d'elle-même, c'est-à-dire de la propriété publique [2]. »

Prévost-Paradol n'admit jamais ces arguments auxquels il ne pouvait pourtant rien opposer de

1. A Prévost-Paradol. — Nevers, 30 décembre 1851.

2. A Prévost Paradol. — Nevers, 10 janvier 1852. — Taine ajoutait : « Remarque pourtant qu'il y a des restrictions à cela, que je les faisais déjà auparavant contre toi et que je refusais à la majorité le droit de tout faire que tu lui accordais. C'est qu'il y a des choses qui sont en dehors du pacte social, qui, partant, sont en dehors de la propriété publique et échappent ainsi à la décision du public, par exemple, *la liberté de conscience* et tout ce qu'on appelle les droits et les devoirs antérieurs à la société. »

sérieux, puisqu'ils étaient fondés sur ses propres principes ; et les dissentiments politiques entre Taine et lui, qui ne firent que s'accroître, refroidirent plus tard leur amitié malgré toute la douceur du philosophe.

Le tempérament de Prévost-Paradol le poussait à la politique militante ; celui de Taine l'induisait à ne désirer qu'une chose : qu'on le laissât tranquille [1]. Quand on le persécute, il s'indigne avec une modération surprenante chez un jeune homme. Il n'en vient pas moins à voir une ennemie dans cette orthodoxie au profit de laquelle on le tracasse; mais il ne la combat que prudemment et tranquillement [2]. Il est peu capable de haine et tout à fait incapable de violence. Son obstination très grande reste froide. S'il souffre, il ne rêve pas de faire payer sa souffrance à quelqu'un ou à quelque chose; toujours semblable à lui-même, il conclut naturellement : « Je ne compte plus sur rien d'heureux pour l'avenir; *je commence à renfermer mes désirs*

1. « Qu'il (le Président) me laisse vivre seulement et penser dans ma chambre ; je lui ferai pour son argent une classe aussi nulle qu'il voudra. » — A sa mère. — Poitiers, 17 avril 1852.
2. Voyez la lettre à Prévost-Paradol du 5 février 1852.

en un désir unique, qui est celui d'éclairer mes idées et de résoudre mes problèmes [1]. »



Presque en même temps que la *Correspondance de Jeunesse* de Taine, on vient de publier les *Lettres du Séminaire* [2] de Renan. Celles-ci sont loin de présenter le même intérêt que celle-là. En effet, sur le développement de la pensée de Renan et sur sa crise religieuse, elles ne contiennent rien ou presque rien, car elles sont toutes adressées à Mme Renan, à qui, jusqu'à la dernière limite possible, il cacha son évolution intellectuelle.

La première lettre du volume est d'Henriette Renan, qui annonce à son frère qu'elle vient de lui faire obtenir une bourse entière au séminaire de Paris, « accordée jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans ». Déjà peu croyante, elle ne désirait pas du tout qu'Ernest fût prêtre ; mais elle voyait là

1. A Léon Crouslé. — Poitiers, 25 avril 1852.

2. Ernest Renan : *Lettres du Séminaire, 1838-1846*. — Calmann-Lévy, éditeur. — Ces lettres comprennent les années de Saint-Nicolas, d'Issy et de Saint-Sulpice, et le court séjour à Stanislas. Elles cessent dix mois après l'entrée de Renan à la pension Crouzet.

une occasion excellente de lui procurer, gratuitement, les bénéfices de l'enseignement secondaire[1]. Si, dans la suite, le jeune clerc envisagea, au plus fort de sa crise morale et avec une agaçante insistance, les avantages de carrière dans l'état ecclésiastique, de façon qu'il ne semblait plus avoir de vraie vocation dès son entrée à Issy[2], et s'il prolongea un peu trop son séjour gratuit au séminaire, ne peut-on pas dire que sa sœur, pourtant si virile, si loyale en d'autres circonstances, lui avait donné le fâcheux exemple de ces préoccupations exclusivement pratiques?

Renan, à Saint-Nicolas, était un séminariste assez ordinaire à tous les points de vue. Sa piété ne sortait pas de la moyenne ; elle s'exprimait banalement et à intervalles de plus en plus longs[3]. Il témoigne encore d'une grande naïveté et d'un naturel fort respectueux : il s'incline

1. « Ma sœur, dont les croyances commençaient à s'ébranler, voyait déjà avec regret la direction toute cléricale de mon éducation. » (Cela au moment même où elle le faisait entrer à Saint-Nicolas.) — *Ma sœur Henriette.*

2. Voyez: Ernest Renan. — Henriette Renan. — *Lettres intimes.*

3. « Cet humanisme superficiel (qu'on enseignait à Saint-Nicolas) fit chômer en moi trois ans le raisonnement, *en même temps qu'il détruisait la naïveté première de ma foi. Mon christianisme subit de grandes diminutions...* » — *Souvenirs d'enfance.* — *Saint-Nicolas du Chardonnet.*

devant toutes les autorités, il plaisante rarement. Il écrit sans sourire : « Peu s'en est fallu que nous n'ayons monté dans les appartements mêmes de Louis-Philippe à Neuilly. Quelle faveur c'eût été pour nous, n'est-ce pas, ma chère maman ? Quel respect, quelle vénération, quels sentiments de joie n'auriez-vous pas eus en pensant que votre Ernest aurait visité l'appartement de S. M. le roi des Français [1] ? »

Il aime sa mère très profondément, et il y a même quelque chose d'un peu féminin dans le soin qu'il prend des détails qui la concernent. Il veut qu'elle se chauffe, qu'elle sorte plus souvent, surtout qu'elle n'omette pas de prendre sa petite goutte de café quotidienne. Il revient sans cesse à cette petite goutte : « Ne manquez pas tous les jours de prendre la *guttule*, oh ! je vous en prie, ma chère maman [2]. » Et même le pédantisme du mot n'est pas ici sans charme : on préfère certainement le rappel puéril de cette « guttule » aux rengaines sentimentales qui rendent insupportables certaines pages de *Ma Sœur*

1. Ernest Renan à Mme veuve Renan. — 1er octobre 1839.
2. *Idem*. — Paris, 5 novembre 1838.

Henriette et des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

Cependant toute rhétorique n'est pas absente de cette correspondance au style gauche et souvent incorrect. Le jeune Ernest ne sait guère exprimer les élans de sa tendresse filiale qu'en multipliant les vocatifs et les exclamations : « Oh ! ma douce mère, je vous en supplie... ne vous privez pas pour nous ! Hélas ! ma bonne mère... le cœur me fend, quand je pense que vous souffrez peut-être !... O chère mère, voilà en quoi notre séparation est pénible ! Que ne suis-je auprès de vous pour vous prodiguer mes soins ! Je vous supplie, au nom du ciel, encore une fois de vous soigner !... O ma bonne mère[1] !...,etc. » On songe involontairement aux épîtres des petites filles modèles dans les romans pour enfants qu'écrivait Mme de Genlis. Et pourtant n'est-ce pas le même procédé, employé avec plus de science, qui se retrouve dans *la Prière sur l'Acropole*?

Mais le sens artistique faisait complètement défaut, en ce temps-là, au jeune Renan. Certain « itinéraire » de Caen à Paris ne le montre que trop : « Nous *continuâmes* de parcourir les beaux

1. Ernest Renan à Mme veuve Renan. — Paris, 10 novembre 1839.

pays de la Normandie, d'une *fertilité* admirable ; et nous *traversâmes* la vallée la plus *fertile* de France. Après avoir dîné à Mantes, ville assez considérable... nous *continuâmes* de longer les bords charmants de la Seine, que nous avions déjà souvent rencontrés ; nous *traversâmes* tous les villages qui la bordent... ; et enfin nous *arrivâmes* au célèbre château de Saint-Germain[1]. » Le futur auteur des *Souvenirs* ne valait pas, comme paysagiste, ni même comme écrivain, les consciencieux fabricants du guide Joanne.

Renan avait alors plus de dispositions pour les mathématiques[2] que pour le style : la première année du séminaire de Saint-Nicolas, ses places en dissertation française n'étaient pas glorieuses.

Nous ne pouvons l'ignorer, car les places de composition prennent une importance énorme dans cette correspondance. Renan a d'amusantes façons de proclamer ou d'avouer ses défaites. Il écrit triomphalement : « J'ai attendu la fin de ma

1. Ernest Renan à Mme veuve Renan. — Paris, 20 septembre 1839.
2. Voyez les lettres du 8 et du 16 septembre 1838. — On remarque aussi chez le jeune séminariste du bon sens et une tendance à ne pas se payer de mots qui est assez curieuse. Il entend Lacordaire et Ravignan, et les raisons qu'il donne de sa préférence pour le dernier sont solides. (Lettre du 7 mars 1841).

lettre, ma chère maman, pour vous apprendre une grande nouvelle, une nouvelle que je ne vous ai pas encore annoncée depuis mon départ, une nouvelle qui vous comblera de joie, une nouvelle que je vous annonçais plus souvent autrefois, une nouvelle que je tâcherai de vous annoncer plus souvent désormais. Devinez-la... Je ne veux pas vous tenir plus longtemps en suspens. Cette grande nouvelle, c'est que... c'est que dans une composition en lettre latine, j'ai été... Enfin il faut vous le dire, j'ai été le premier [1]. » Mme de Sévigné, dans une lettre célèbre que celle-là rappelle, faisait-elle plus d'embarras ? Une autre fois, avec presque autant de préparations, il confesse un échec : « Par un coup surprenant du sort, une révolution soudaine s'est opérée, les *malins* de la classe (c'est ainsi qu'on appelle vulgairement les forts) se sont oubliés et se sont laissés vaincre, Henri Nollin se place le septième [2], Alfred Foulon, naguère invincible, est rejeté à la dixième place. J'ai peine à vous le dire et à le croire... je suis le

1. Ernest Renan à Mme veuve Renan. — Paris, 3 février 1839.
2. En discours français.

treizième. Voilà, n'est-ce pas, un bel acte d'humilité? Malheureusement, il a été assez involontaire. Mais ce qui me console dans mon malheur, c'est qu'il est partagé, et que mes deux concurrents à l'excellence en ont aussi eu de mauvaises [1]. »

Qu'on ne dise pas que ce sont là des détails enfantins : peut-il y en avoir qui ne le soient point dans une vie d'enfant ? Et néanmoins on parvient souvent, en les observant de près, à prévoir en partie l'avenir. Dans le cas présent, cette âpreté au succès, cette idée fixe d'exceller toujours, n'annoncent-elles pas déjà l'énorme vanité qui caractérisa l'auteur de *la Vie de Jésus ?* Et sa passion de réussir était entretenue, surexcitée même, par sa famille. Au lendemain de la première distribution des prix de Saint-Nicolas, la sage Henriette écrivait à sa mère, avec une exagération d'enthousiasme significative : « O ma pauvre mère ! que n'avez-vous pu partager la joie si pure que j'ai hier ressentie ! Notre bon et cher enfant a été cinq fois couronné et applaudi, et moi, témoin de son triomphe, je

1. Ernest Renan à Mme veuve Renan. — Paris, 4 octobre 1840.

mêlais à des larmes d'émotion heureuse celles du regret en songeant au bonheur qui dans ce moment était ravi à ma bonne mère [1]. »

Voilà bien le petit aigle de province ; pour assurer son essor, mère, sœur, frère, tous les siens se sacrifient [2]. Aussi, neuf fois sur dix, le petit aigle croît en orgueil et en égoïsme. Ernest Renan ne manqua pas à cette règle. Il usa et abusa de sa sœur [3], qu'il finit par tuer inconsciemment en lui imposant les soucis et les fatigues d'une expédition en Syrie [4]. Il lui donna,

1. Henriette Renan à Mme Veuve Renan. — 1er juillet 1840.

2. Par exemple, la pauvre Henriette envoyait à sa mère ses bas à raccommoder, parce qu'elle n'avait pas eu le temps de les rapiécer elle-même, tout occupée qu'elle était de ceux d'Ernest! (1er juillet 1840.)

3. « Après comme avant mon mariage, en effet, tout fut commun entre nous. Ce furent ses économies qui rendirent possible notre jeune ménage. Sans cela je n'aurais pu faire face à mes nouveaux devoirs. Ma confiance en sa bonté était telle que la naïveté d'une telle conduite ne m'apparut que beaucoup plus tard. » — *Ma Sœur Henriette.*

4. « Habitué à ses soins et à l'excellente collaboration qu'elle me donnait, dans tous mes travaux, j'avais en outre besoin d'elle pour surveiller les dépenses et tenir la comptabilité... Elle ne me quitta pas un moment... Les épouvantables routes de la montagne et les privations inséparables de ces sortes d'explorations ne l'arrêtèrent jamais... Elle faisait huit ou dix heures de marche par jour. Sa santé, habituellement assez frêle, résistait, soutenue par l'énergie de sa volonté ; mais le système nerveux tout entier contractait une excitation qui se trahissait par des névralgies violentes. » — *Ma Sœur Henriette.* — Naturellement elle en mourut...

il est vrai, la récompense posthume d'une oraison funèbre où, louant emphatiquement ses vertus, il n'épargna pas ses faiblesses, et trouva même pour les peindre une phrase inconvenante[1].

Il ne l'en a pas moins aimée. Il aimait aussi sa mère, et il la trompait par affection. Peut-être y mettait-il quelque excès... (dans la tromperie, voulons-nous dire). Jugez-en. Après être sorti de Saint-Sulpice, il entra au collège Stanislas, où il ne resta point, parce que l'abbé Gratry ne l'avait pas autorisé à quitter la soutane. Renan désirait cacher à sa mère ce second départ. Pourquoi ? On le comprend mal, car elle acceptait tout de lui. N'importe : malgré sa sœur, qui l'exhortait à plus de franchise, il tenait à dissimuler. Aussi feignit-il de demander conseil à la chère maman ; et, quand il était déjà parti de Stanislas depuis près de trois mois, il avait l'aplomb de lui écrire : « Pauvre bonne

1. Henriette était un peu jalouse de la femme d'Ernest : «... Souvent encore *le cruel et charmant démon d'inquiétude amoureuse*, de jalousie, de révoltes subites, de soudains repentirs qui habite le cœur des femmes se réveilla pour la torturer. » Emploie-t-on de pareils termes, quand on a le moindre tact, pour peindre l'affection d'une sœur que l'on respecte ?

mère, comme votre dernière lettre m'a percé le cœur en m'apprenant que le projet dont je vous parlais en ma dernière vous avait fait de la peine [1]!...Oh! s'il dépendait de moi de ne jamais vous causer la moindre ombre de peine, que je serais heureux de l'acheter, même au prix du bonheur de ma vie entière! Eh quoi! un quart d'heure de joie causée à ma mère, ou bien un instant de chagrin que je lui aurais épargné ne suffiraient-ils pas pour compenser toutes mes peines?... Chère mère, je suis résolu à ne rien faire sans votre plein consentement. Si vous éprouvez de la peine à me voir accepter cette nouvelle place, eh bien! chère maman, je dirai à M. Le Hir qu'il m'est impossible d'exécuter le plan qu'il m'avait proposé et il n'en sera plus question. J'avais déjà pourtant si bien commencé! N'importe, bonne mère, tout cédera à un désir de votre part [2]. » Ne trouvez-vous pas

1. Déjà sorti de Stanislas, il avait parlé à sa mère dans sa lettre précédente de son entrée à la pension Crouzet comme d'un simple projet; et, dans sa réponse, en exprimant ses regrets de cette décision inattendue, elle lui avait dit : « Me voilà bien embarrassée pour l'adresse de ma pauvre lettre, *parce que j'ai dans l'idée que tu as quitté Stanislas.* » Savait-elle donc déjà que son fils n'était pas toujours très sincère?...

2. Ernest Renan à Mme veuve Renan. — Paris, le 25 janvier 1846. Renan avait annoncé à sa sœur son départ immédiat de

les déclarations un peu excessives du début particulièrement déplacées en la circonstance? Et le résultat qu'obtint cette belle tactique fut piteux. Mme Renan, dans une lettre malgré tout affectueuse, répondit simplement : « ... J'ai regretté pour toi Stanislas, où je pense que toutes les heures sont marquées. Je sais que tu l'as quitté il y a longtemps : ainsi n'en parlons plus [1]. »

Pauvre Mme Renan! De son humble prose, dont il a fallu corriger l'orthographe avant de la publier, émane la séduction sans rivale de la bonté. Cette mère bretonne a toute la largeur d'esprit et d'âme d'une vraie chrétienne. Elle avait désiré que son fils fût prêtre, sans exercer pourtant aucune pression sur lui dans ce but [2], mais dès qu'elle le voit hésiter, elle se

Stanislas dans une lettre du 31 octobre 1845. — *Lettres intimes.*

1. Mme Renan à Ernest Renan. — Tréguier, 3 février 1846.

2. « Je t'en prie, ne parle pas à maman de mes hésitations ;... elles lui causeraient de l'inquiétude ; *toutefois, ne crois pas qu'elle ait jamais influencé mes décisions sur ce point ; on ne peut désirer une liberté plus entière que celle qu'elle m'a laissée.* » — E. Renan à Henriette Renan. — Issy, 15 septembre 1842. (*Lettres intimes.*)

« Je ne puis croire que maman soit aussi affligée que tu le crains d'un changement dans tes résolutions : *comme je pressentais toujours ce qui arrive, je lui ai dit plusieurs fois qu'il fallait s'y attendre, et jamais elle n'a cessé de me répéter*

déclare prête à oublier son rêve [1]. Elle ne veut qu'une chose : que son fils suive sa véritable voie. Son cœur ardemment maternel trouve de beaux accents, d'une simplicité qu'Ernest Renan a perdue bien vite dans les jeux périlleux de sa vanité et de son dilettantisme.

Et peut-être le plus grand mérite de ces *Lettres du Séminaire*, qui nous ont appris si peu de chose sur l'éminent écrivain, est-il de nous avoir révélé la mère admirable qu'il aima et qu'il fit souffrir.

***

Taine et Renan eurent un mérite commun : l'énergie du travail.

L'effort de Taine fut magnifique. Mieux doué que Renan, mais si longtemps enfermé dans la

qu'elle voulait avant tout te voir agir librement.» — Henriette Renan à E. Renan. — 1er juin 1845. (*Lettres intimes.*)

1. « Tout ce que je te demande, c'est de ne point te faire de peine pour moi, mon enfant. Je suis résolue à tout ce que le bon Dieu voudra sur ton compte, j'avais comme un scrupule de t'avoir manifesté mes désirs si ouvertement. (Antérieurement, son fils, qui semblait décidé à recevoir la tonsure, lui avait demandé conseil, et elle l'avait encouragé dans cette résolution.) Ernest, mon enfant chéri, consulte ta conscience et tes supérieurs, et voilà tout. Ta pauvre mère se contentera de tout ce que le bon Dieu voudra. » — Tréguier, 8 juin 1843. — « Non, mon enfant, tu ne seras pas mis dans la cruelle alternative de prononcer entre ta conscience et les vœux que j'avais formés. » — Tréguier, 3 février 1846. *Lettres du Seminaire.*)

philosophie, cet idéologue passionné voulut tout comprendre — et il y parvint presque. Il étudia les sciences ; il étudia la nature et l'art. Suivant la marche inverse de la marche commune qui consiste à sentir d'abord, à raisonner ensuite, il parvint à sentir à force d'avoir raisonné [1]. Dans son voyage en Italie, lui qui apercevait d'ordinaire les tableaux seulement au travers de ses théories, il éprouva enfin quelques impressions directes et enivrantes : à Venise, il s'émut comme un artiste, se rapprocha d'un Fromentin. D'autre part, ce solitaire tout cérébral, qui semblait prédestiné à ne pas voir la réalité, résolut de la voir et la vit. Son *Thomas Graindorge* révèle un observateur ironique et assez dédaigneux, mais supérieur, et la critique pratique de l'enseignement universitaire, entreprise par les Lemaître, les Demolins, les Bonvalot, n'est-elle pas presque tout entière déjà dans *les Origines de la France contemporaine ?*

Les labeurs de Renan ne furent pas moindres.

1. « Considère que je n'ai jamais rien fait que par la volonté et l'intelligence, parce que la nature était en moi mauvaise et rebelle, que je n'ai compris les arts que par la pensée, et le beau que par la philosophie et l'analyse. » — Lettre à Prévost-Paradol. — Paris, 18 avril 1849.

Il eut tout à tirer d'une nature assez ingrate. De son esprit lourd, il fit un esprit presque léger. Sa naïveté de Saint-Nicolas se mua en critique pénétrante et souple, en ironie gracieuse. Son style fruste et pauvre devint la langue si élégamment pure, si aisée en apparence, de la préface des *Souvenirs* et du *Broyeur de lin*. Fond et forme, il modela, remodela sans cesse. Il se façonna de toutes pièces.

D'une ambition plus âpre et plus précoce que celle de Taine, il n'aspirait du moins qu'aux succès intellectuels et ne désirait pas s'enrichir. A ce point de vue, il était vraiment désintéressé, vraiment au-dessus de la moyenne humaine.

Mais, par ailleurs, que de différences !... Taine avait horreur de la publicité, de la renommée vulgaire. Il ne voulait livrer sa vie privée à personne, même après sa mort. Il déclara dans son testament : « Les seules lettres ou correspondances qui pourront être publiées sont celles qui traitent de matières purement générales ou spéculatives... ; encore devra-t-on en retrancher tous les passages qui, de près ou de loin, touchent à la vie privée [1]... »

1. Cité dans la préface de la *Correspondance de jeunesse*. Il

Renan, au contraire, posa devant le public dans toutes les attitudes. Il consacra un volume entier : *les Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, à parler de lui, à confesser abondamment ses petits défauts et ses grandes vertus [1]. Dans *Ma Sœur Henriette* même, n'est-ce pas de lui, surtout, qu'il s'agit ? Ne rapporte-t-il pas toutes choses à son unique personne? Il semble vraiment qu'il aille jusqu'à s'attribuer les mérites de sa femme et de sa sœur ! N'écrit-il pas : « Je compte entre mes grandes satisfactions morales d'avoir pu réaliser par les deux femmes que le sort a attachées à ma vie ce chef-d'œuvre d'abnégation et

faut savoir gré aux éditeurs d'avoir interprété ce texte le plus largement possible.

1. Voici une preuve amusante de l'amour excessif avec lequel Renan soignait sa propre légende. Pour montrer à quel point il était enseveli dans le travail durant son séjour à Issy, il nous dit : « Pendant deux ans, je ne vins pas une seule fois à Paris, quoique les permissions s'accordassent bien facilement. » Or, dans les *Lettres du Séminaire*, nous voyons qu'il écrit d'Issy à Mme Renan : « Vous me demandiez... si j'étais fidèle à faire de temps en temps quelque visite à Paris. Oui, sans doute... Dernièrement encore... nous sommes allés en colonie à Saint-Nicolas : j'y ai d'ailleurs fait plusieurs visites particulières » ; et : « J'irai mercredi lui rendre visite (à l'abbé Dupanloup) et je profiterai de l'occasion pour entendre M. de Ravignan à Saint-Roch. Voilà le désagrément d'Issy : l'éloignement ne permet pas d'être aussi assidu qu'à Saint-Nicolas aux conférences et aux sermons. » L'inexactitude est bien innocente, mais caractéristique.

de pur dévouement[1] ? » Et son béat égoïsme, qui fleurissait en vanité, en soif de popularité banale, lui joua de vilains tours. Cet amateur de contrastes en réalisa un assez choquant : lui, l'ancien séminariste, qui se vantait de n'avoir renoncé à aucune des vertus cléricales, il devint une sorte de pontife pour banquets, vénéré et grivois. N'était-il pas tombé de *l'Avenir de la Science* à *l'Abbesse de Jouarre?*

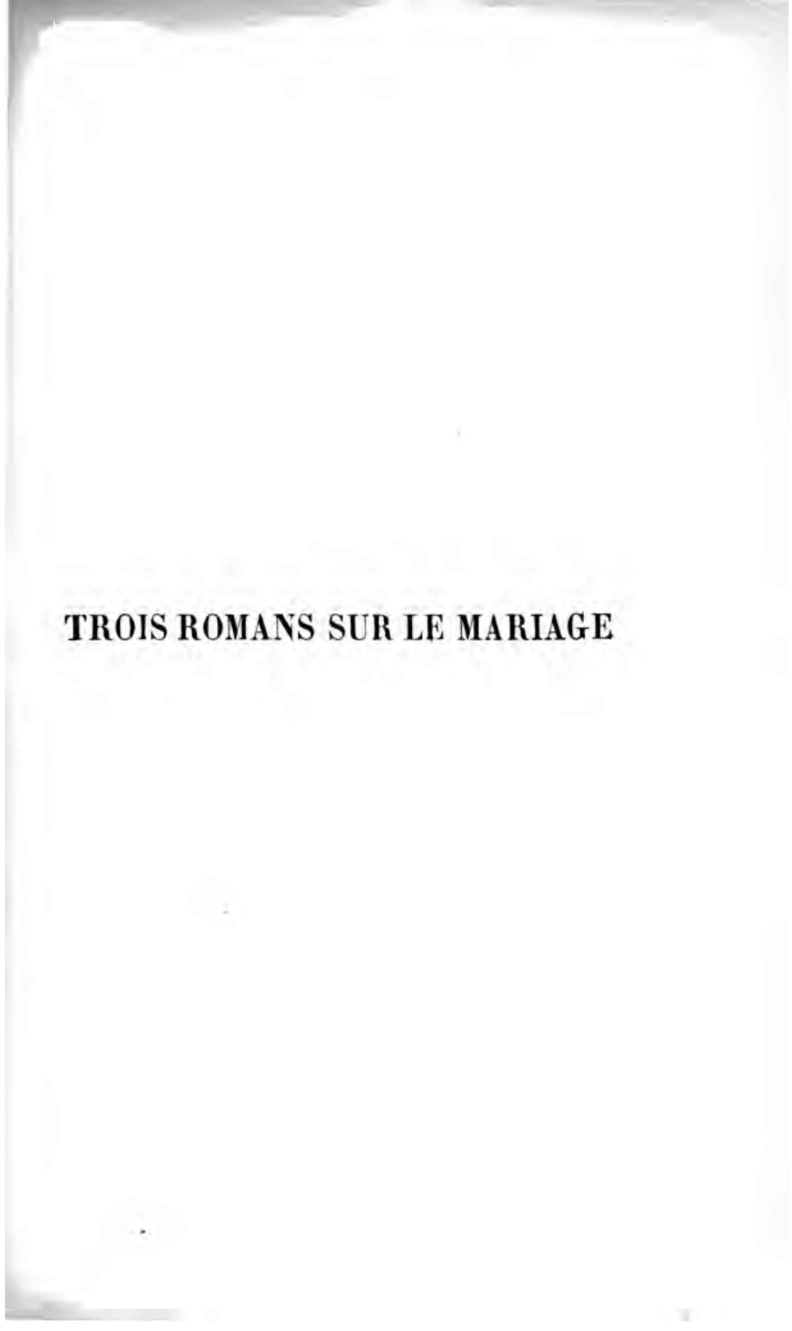
Cette évolution — ou cette chute — le distingue absolument de Taine.

Taine avait déclaré, au début de ses études philosophiques : « Je prends l'engagement de continuer mes recherches, de ne m'arrêter jamais, croyant tout savoir, d'examiner toujours de nouveau mes principes : c'est ainsi seulement qu'on peut arriver à la vérité[2]. » Il tint sa promesse; et cette bonne foi constante, qu'un inlassable travail éclairait, le ramena jusqu'au seuil du christianisme. Il ne retrouva pas la foi perdue; mais il reconnut et proclama, dans *les Origine de la France contemporaine*, la nécessité sociale de l'Évangile.

1. *Ma Sœur Henriette.*
2. *De la destinée humaine, introduction. — Correspondance de jeunesse.* — Taine avait alors dix-neuf ans.

Renan, au contraire, parut d'année en année plus sceptique. En 1862, pour conclure le panégyrique de sa sœur Henriette, il écrivait encore : « ... Je n'ai jamais douté de la réalité de l'ordre moral; mais je vois maintenant avec évidence que toute la logique du système de l'univers serait renversée, si de telles vies n'étaient que duperie et illusion. » Cependant, au cours des *Souvenirs*, il avoua dans la suite, en parlant de la chasteté : « Plus tard, je vis bien la vanité de cette vertu *comme de toutes les autres...* » Il avait descendu la pente jusqu'au bout. Il avait laissé derrière lui, après la foi, la morale, et il entrait dans le néant du doute absolu, pour n'en plus sortir.

16 octobre 1902.



TROIS ROMANS SUR LE MARIAGE

TROIS ROMANS SUR LE MARIAGE

Jadis M. Paul Margueritte a composé des romans de facture soignée et même assez artistique ; M. Victor Margueritte a rimé des vers élégants ; mais MM. Paul et Victor Margueritte, aujourd'hui, écrivent comme des vulgarisateurs. Est-ce négligence d' « arrivés » ou vertu d'apôtres ?

D'ailleurs le style des vulgarisateurs n'est pas forcément astreint à la vulgarité : il peut être simple, clair et uni, sans plus — mais aussi sans moins. Dans les meilleures pages des *Deux Vies* [1], MM. Margueritte l'ont prouvé ; — tandis que, dans les pires, ils se servaient de phrases banalement prétentieuses, de « clichés » lyriques empruntés souvent au Zola de la fin.

N'importe : malgré des défauts très appa-

1. Paul et Victor Margueritte : *les Deux Vies*. Plon, éditeur.

rents, leur nouvelle œuvre compte, parce qu'elle est évidemment et passionnément sincère ; et aussi parce qu'ils y abordent avec une fougueuse audace un problème moral et social assez grave pour qu'il fasse oublier les menues chicanes de la critique technique.

Ils ont voulu confronter deux conceptions de l'existence, l'une représentée par la mère, l'autre, par la fille : « En elles, dit le vieux magistrat Marchal, le sage du roman, deux conceptions opposées sont aux prises : la mère incarne les devoirs et les servitudes de la société ; la fille, les droits et les révoltes de l'individu ; tout hier et tout demain. Et dans chaque foyer français, plus ou moins, se joue à cette heure ce poignant drame : il y a rupture d'équilibre entre l'éducation reçue toute faite de nos parents et les aspirations qui sourdent en nos fils, en nos filles. Les liens sociaux tendent à se briser, un vent d'indépendance souffle ; la famille craque, se disloque, car un impérieux problème s'est posé : — faut-il agir d'après l'exemple, les voix, les principes, les préjugés des morts, ou, les révisant, chercher pour les vivants une morale nouvelle ? Dans cette morale, quels seront les droits

à la vie, à l'amour, au bonheur? Nous sommes au tournant d'une grande évolution [1]... »

Mme Favié, déjà grand'mère, mais belle encore et tendre davantage, aime un jeune officier de dragons; et, chose plus extraordinaire, le jeune officier de dragons aime Mme Favié. Mais celle-ci s'est sacrifiée toujours. Mariée on ne peut plus mal, elle n'a pas voulu divorcer. Elle s'est refusée à un sculpteur qui l'adorait — et qui est mort, le pauvre garçon, romanesquement. Aujourd'hui, après de longues angoisses et le divertissement innocent d'une maladie, elle et son dragon modèle renoncent l'un à l'autre, bien que M. Favié soit défunt.

Mais Francine, la fille de Mme Favié, ne tient pas du tout à imiter l'héroïsme maternel. C'est une « femme nouvelle » — une femme « nouveau jeu », dirait M. Henri Lavedan. Elle est mariée à un vilain monsieur, Le Hagre, à la fois bigot et débauché. Quoiqu'elle ait une fillette, elle rompt, elle demande le divorce, à cause d'une trahison un peu plus vile peut-être que les précédentes ; puis, comme la justice lui refuse ce

1. A ce point de vue, il serait curieux de comparer *les Deux Vies* avec *Pères et Fils*, de Tourguénef.

divorce, elle n'hésite point : elle part avec un explorateur qu'elle a connu autrefois, auquel elle n'a pas cessé de plaire et qui pousse la fidélité jusqu'à les enlever toutes les deux, la femme et l'enfant. Il sera le père de cœur en même temps que l'amant de cœur.

Et la moralité est... qu'il faut rendre le divorce plus facile.

Cependant l'opposition des « deux vies », qui devrait donner à l'œuvre sa portée, ne se marque pas aussi nettement qu'il eût été nécessaire. Mme Favié ne représente guère la conception ancienne — la conception catholique — car elle n'a de la religion que par accès rares et bien bénins. D'ailleurs, ce n'est point du tout cette religion qui l'empêcherait d'épouser son dragon : elle commettrait évidemment une sottise; mais, devant l'Église, elle serait sans péché. Alors?... En somme, elle se sacrifie simplement au sens commun, ce qui empêchera le lecteur même le plus anticlérical de juger ce sacrifice barbare et inutile. On se dit que si, démangée de morale neuve, comme Francine, elle se décidait à être l'épouse — ou encore la maîtresse — de son jeune premier, elle aurait quatre-vingt-dix-neuf

chances sur cent de s'en repentir tôt ou tard. Quand elle s'amourache, qu'elle soupire, qu'elle se pâme, cette grand'mère nous semble un peu ridicule. En revanche, dès lors qu'elle a la raison de refréner sa passion bête, elle nous redevient sympathique, elle prend même à la fin le plus beau rôle du roman. C'est fâcheux pour la thèse de MM. Margueritte.

D'autre part, Francine ne nous donne pas une opinion très favorable de la « femme nouvelle ». A l'insu de sa mère, elle se fiance, par fantaisie subite, à ce Le Hagre dont les ironies et les souliers jaunes lui agréent [1]. Il se trouve après que ce monsieur lui rend la vie dure. On ne peut pas s'empêcher de penser que c'est bien fait et de se demander, puisque cet exemple est invoqué en faveur d'un divorce plus libre : « Si le législateur doit s'employer à réparer les sottises

1. Nous aimions mieux *Femmes nouvelles*, de MM. Margueritte. L'héroïne, vraiment « nouvelle » par plus d'instruction, par plus de saine personnalité, employait son énergie, non pas à se délier du mariage, mais à se marier bien.

MM. Margueritte, il est vrai, affirment qu'ils respectent toujours le mariage comme *idéal*, s'ils ne l'admettent pas comme *obligation*. N'empêche que, si leur divorce par la volonté d'un seul était adopté, on se marierait plus légèrement que jamais. Les Hélène (*Femmes nouvelles*) deviendraient encore plus rares et les Francine se multiplieraient.

de toutes les citoyennes, comment s'en tirera-t-il ? » Par la suite, on reproche moins à Francine sa conduite si légère envers une mère qui l'aime presque trop, et l'on oublie un peu son imprudence, tellement on la plaint d'être empêtrée dans la cruelle procédure du divorce. Cette procédure (pour laquelle ils voudraient le huis clos), MM. Margueritte ont su nous la rendre vraiment odieuse : le meilleur de leur œuvre est ce qui concerne le procès. On y devine une observation directe et l'on y sent une indignation légitime. Mais, quand on examine, on ne voit pas avec évidence que — même tout scrupule religieux ou social mis à part — Francine fût réellement obligée de se livrer aux frelons du Barreau. Si elle avait su s'y prendre, si elle avait été plus charitable, au sens large et chrétien du mot, elle aurait pu se faire une alliée, et non une ennemie, d'une belle-mère honnête au fond et bonne, quoique un peu rêche. Les extrémités où elle arrive, elle s'y est acculée elle-même. Enfin Francine devrait être, d'après le plan du livre, le champion de la morale nouvelle : or, tandis que, réduite à un christianisme fragmentaire et illogique, à des conventions mondaines

qui ne sont que des préjugés quand aucun principe ne les étaie, la morale de Mme Favié semble n'exister plus, il apparaît aussi clairement que la morale de Mme Le Hagre n'existe pas encore. Nous en cherchons les fondations et nous trouvons des fosses vides.

Que constatons-nous? Francine sera moins dévouée que sa mère [1]. L'ancien magistrat Marchal, émancipateur des consciences féminines, le lui dit, et elle ne le contredit point : elle ne se doit point toute à sa fille; elle a d'abord, au contraire, sa vie et son bonheur propres à créer. Il ne s'agit pas pour elle, comme pour la Nora d'Ibsen, de délivrer et de grandir son âme, mais de découvrir un nouveau mari qui la console du premier. Elle est plus pratique et plus vulgaire à la fois que la Scandinave. Logique d'ailleurs, elle part avec l'amant souhaité. Entre temps, elle déclame contre l'Église catholique, « ennemie de la vie » — ce qui n'a aucun sens [2]. Et c'est tout. Nous ne voyons pas là une morale nouvelle, mais seulement des manquements à l'ancienne.

1. En outre, elle sait haïr, tandis que sa mère ne le savait pas. (Cf. p. 101.) Notable progrès !

2. L'Eglise ne condamne pas l'amour : elle en fait un sacrement, comme a dit fort bien M. Dimier dans *la Souricière*.

Marchal[1] prépare bien une œuvre sur le Droit futur, où doit être codifiée cette mystérieuse morale de demain ; malheureusement il ne nous communique pas les bonnes feuilles... Même, si nous nous en rapportons à ses propres paroles, que nous avons citées tout à l'heure, il n'en sait pas plus que nous, puisqu'il se demande : «... Quels sont les droits à la vie, à l'amour, au bonheur[2] ? »

Et ce qui met le comble à nos incertitudes, c'est une phrase d'Éparvié, l'explorateur, le héros parfait, qui a le courage, en effet surprenant, d'enlever Francine. Celle-ci voudrait partir après sa première défaite judiciaire, sans risquer l'appel. Eparvié lui déclare que le devoir, au contraire, est de poursuivre jusqu'au bout. Ce parti est-il vraiment le meilleur ? questionne-t-elle. Et

1. Ce magistrat ignore le droit canonique, ce qui est excusable, mais il ignore aussi le droit civil, ce qui ne l'est point. Il dit à Francine : « La séparation de corps ? Mais à qui profiterait-elle ! A Le Hagre... Toutes les maîtresses qu'il voudrait, il les entretiendrait, *de votre argent encore !* » N'a-t-il donc jamais lu, à l'article 311 du Code civil : « La séparation de corps entraîne toujours la séparation de biens ? »

2. MM. Margueritte nous affirment que le vieux bateau est vermoulu, qu'il va couler. En même temps, ils avouent qu'aucun bateau neuf n'est en vue. A peine signalent-ils l'espoir d'un esquif, à un horizon lointain, lointain ! Et l'unique bouée qu'ils nous jettent est le divorce par la volonté persistante d'un seul. Vraiment, cette plaisanterie nous semble néronienne.

l'infaillible Eparvié répond : « *Oui, car c'est celui qui me coûte le plus.* »

Mais si Francine avait toujours agi d'après ce critère, elle serait restée avec son mari !...



Simple aussi, très simple, mais agréable et souvent distingué, est le style de M. Deuzèle [1]. Chez un auteur qui débute, une telle manière ne paraît point révélatrice de l'avenir; car cette simplicité peut devenir banale; ou, tout au contraire — et nous souhaitons au jeune romancier que cette seconde hypothèse se réalise — elle peut acquérir de la force sans rien perdre de son aisance.

M. Deuzèle a su trouver un sujet original — assez original même pour être fort difficile à traiter. (Cette bravoure heureuse, la noblesse naturelle du récit,la finesse de certains portraits et de certains épisodes, nous semblent, plus que le style facile, prouver un talent qui n'aura besoin maintenant que d'être développé par le travail.)

1. Jean Deuzèle : *la Maison vide*, Perrin, éditeur. — Depuis lors, a paru *le Recueillement*, également intéressant.

Le héros de *la Maison vide*, Martyne, possède une fortune suffisante pour ne pas voir dans la vie autre chose que les jeux élégants de son dilettantisme intellectuel. Afin de faire plaisir à une vieille tante, il épouse sans amour, mais aussi sans répugnance, une jeune fille bonne et simplette. Egoïste, soucieux cependant de correction, point méchant non plus, il s'arrange de façon à ce que sa femme ne le gêne guère, sans qu'elle ait le droit de se prétendre délaissée ni même la possibilité de se sentir malheureuse. Comme il est vaguement avocat, il réserve sa liberté sous le prétexte de causes à étudier ; et la pauvrette le croit, s'ennuie un peu sans doute, car elle l'aime, mais ne se plaint pas.

Tout irait donc pour le mieux dans ce froid ménage, si la foudre ne frappait Martyne...

Un soir, comme il dîne chez un médecin de ses amis, la conversation tombe sur une maladie nouvellement observée : le cancer du rein. Avec épouvante, il en reconnaît les premiers symptômes : il les éprouvait depuis plusieurs mois sans y attacher d'importance !... Il acquiert bientôt la certitude qu'il lui reste juste deux ans et demi à vivre.

Il tombe d'abord dans une prostration funèbre, ne songe qu'à sa mort et de cette mort n'envisage que l'horreur. Incroyant, l'immortalité ne lui paraît pas même probable [1]. Il ne lui reste donc aucun espoir. Dans sa folie sombre, il pense même à devancer l'heure inévitable par un suicide, afin d'abréger les dernières angoisses. Mais la vue d'une femme qui se noie et l'hésitation qu'il éprouve à se jeter dans le canal Saint-Martin pour la sauver lui démontrent qu'il chérit encore, instinctivement, ce qui lui reste d'existence. Il s'essaye alors à reprendre sa vie de garçon, à bien employer, selon l'éthique des chansons de Béranger, les courts moments que le destin lui laisse. Mais le pauvre Martyne

1. « Privé de la foi religieuse, il n'osait rien espérer d'une seconde vie dont son esprit était impuissant à déterminer les conditions.

« Tout finissait-il au tombeau?

« L'âme, échappée du corps, lui survivait-elle?

« André était trop intelligent pour que son sentiment sur un tel sujet se formulât par une affirmation.

« Il ne pouvait se défendre de tenir pour puérile, l'estimant née d'un simple jeu de mots philosophique, l'opinion d'après laquelle aucun élément de l'être ne se perdant après la mort, et l'âme n'étant, à proprement parler, que la conscience de soi, cette conscience devait subsister, sans quoi l'âme, élément essentiel de l'être, eût été abolie.

« ... Et une indicible émotion le pénétrait, car le mystère allait lui être révélé : *bientôt, du moins, la preuve serait faite pour lui que nulle révélation n'attend l'homme après la mort.* »

ne s'amuse point. Une seule soirée le dégoûte. Les sales et sots plaisirs de naguère lui deviennent vains devant la mort. La gaudriole qui distrairait ce condamné à la peine capitale ne se vend point, même dans notre Paris si bien monté en articles de ce genre.

Martyne se replie donc sur lui-même, de nouveau, tout à fait accablé...Mais soudain l'amour de sa femme se manifeste : depuis longtemps elle le voyait triste, elle en souffrait sans oser en parler; voici qu'elle s'offre, délicieusement tendre; et Martyne, sans confier pourtant son terrible chagrin, se trouve soulagé par cette tendresse.

Elle lui révèle une tâche à remplir. N'est-il pas surtout désespéré de ne rien laisser après lui? Eh bien! il formera sa femme, il lui donnera son âme qui se perpétuera ainsi dans une autre âme.

Il commence par l'aimer. Elle savoure la douceur de la lune de miel, qu'elle avait ignorée les premiers mois de son mariage, elle la savoure sans soupçonner qu'elle la doit à la mort prochaine de celui qui la lui procure.

Martyne, à la faveur de cet amour, entreprend

et poursuit sa grande œuvre. Il découvre en lui-même certaines délicatesses morales — que nous sommes un peu surpris, parfois, de constater [1] — et il les enseigne à sa disciple docile. Elle s'initie aux arts par le cœur : l'émotion musicale s'éveille ainsi en elle. Son éducateur persévérant lui fait un petit cours de littérature très personnel où il vise seulement à lui enseigner le culte des auteurs qu'il affectionne. Parmi les lectures sous l'influence desquelles il pense la parfaire, nous notons, avec quelque étonnement, *le Calvaire* de Mirbeau, que nous n'aurions pas cru être un bon bréviaire pour jeunes femmes candides [2]. Et *l'Amour* de Michelet, « poème sublime et *pratique* » — hum ! — « fut leur livre sacré ».

Pénétrée de profond amour, la sensibilité affinée par les émotions nobles et l'esprit ouvert

1. Comment son égoïsme prolongé n'a-t-il pas gelé jusque dans leurs racines ces délicatesses ? D'après les vraisemblances, c'est la femme, dans ce ménage, plutôt que le mari, qui devrait avoir des réserves morales.

2. Auparavant, nous l'avons vu consulter, avec une émotion concevable, la « littérature de la mort ». Baudelaire, Pascal, *Bruges-la-Morte*, Loti, les dernières pages de *Mme Bovary* : collection originale, en vérité !... Mais pourquoi Martyne a-t-il oublié Tolstoï et *la Mort d'Ivan Iliitch*, ce terrible et souverain chef-d'œuvre ?

aux idées, Mme Martyne ressent le dégoût des vulgarités et des sottises mondaines : elle naît à la vie de l'élite. Et elle est devenue pour son mari une vraie compagne, qui le comprend — et qui le continuera.

Pourtant, quelque chose lui manque, à ce victorieux Martyne : il aurait besoin que sa femme partageât son secret... Il n'y tient plus; il laisse échapper un : « Si tu savais ! » Mais elle répond : « Il y a longtemps que je sais tout, mon pauvre ami. » La scène est émouvante. On se dit seulement — et le fait n'a rien d'invraisemblable — que ce fin psychologue, que cet éducateur merveilleux manque un tantinet de perspicacité.

Désormais Martyne attend la mort dans une sérénité complète, socratisant sans trêve avec sa parfaite épouse. Il ne mourra point, puisqu'il survivra en elle. Et il conclut que tous les hommes, même les plus médiocres, voudraient accomplir comme lui une tâche, léguer une œuvre qui les prolongeât, s'ils avaient présente à leur esprit la pensée de la mort.

Est-ce bien sûr ? Martyne a d'abord tenté de s'amuser. Sous la même menace, d'autres, à la nature moins délicate, pourraient ne pas dépas-

ser ce premier stade ; la fin imminente ne leur inspirerait que le : « Hâtons-nous, jouissons! » du *Lac*. Même ils seraient en cela plus logiques que Martyne, s'ils partageaient son incrédulité. Le précieux dédommagement, quand on ne croit pas à une vie future, d'avoir accompli une tâche, d'avoir façonné un être à son image ! Cette sorte de survivance, qui prête à la phraséologie, reste dépourvue de toute réalité : qu'importe que des êtres vivants pensent à vous? On est mort, en fait, puisqu'on n'a plus conscience de rien, aussi mort que le « fêtard » qui a joui bestialement jusqu'à son dernier jour. Ce sceptique Martyne, en somme, se console à peu de frais...

Puis l'on se demande s'il n'est pas, dans son apostolat apparent, un simple égoïste. A quoi travaille-t-il ? A se reproduire lui-même dans sa femme. Il semble vouloir, un moment, qu'elle garde sa personnalité, qu'elle l'exprime avec franchise[1]... Cependant il s'applique longuement

1. « Ce qu'il voulait, ce qu'il avait soif de connaître, c'était son âme même, les éléments de sa plus intime personnalité, ce par quoi elle était cette Madeleine différente de toutes les autres femmes, de tous les autres êtres, de lui-même, André.

«... Elles ne déplaisaient jamais, ses paroles absolument sincères, encore qu'elles fussent parfois un peu déconcertantes.

« Et si Madeleine en prononçait une qui, allant à l'encontre des opinions d'André, décelait le courage de la parfaite franchise,

à la lui faire perdre ; il se réjouit et trouve « son œuvre bon », parce qu'il se voit incarné en elle, parce qu'elle paraît semblable à lui. Réduire un des deux époux à n'être que le reflet — reflet intelligent, si vous voulez, mais reflet — de l'autre époux qui le forme, est-ce là vraiment le but normal du mariage ? Pour employer une expression précise, quoique un peu barbare, Martyne n'aurait-il pas dû, au lieu de modeler sa femme *selon lui*, la développer *selon elle ?* Il n'a songé, croyons-nous, qu'à sa propre personne éphémère, il a voulu exclusivement la perpétuer ; et, ce faisant, il n'a pas agi en véritable éducateur, mais en despote amoureux. Et le despotisme amoureux, bien que doux parfois à subir, n'en a pas moins les inconvénients des autres despotismes. Le bon despote disparu, son sujet n'est plus rien. Qui sait si Mme Martyne, durant son veuvage, conservera bien son individualité d'emprunt ? Il serait piquant — et peut-être juste — que ce Narcisse de l'ordre spirituel, qui prétendait immortaliser sa chère ressemblance en une

le jeune homme était plus vivement ému que par la meilleure caresse. »

âme vivante, n'eût fabriqué qu'une perruche inséparable, hors d'état d'exister sans lui...



Ceux qui exigent la simplicité avant tout n'en trouveront peut-être pas assez pour les séduire dans *l'Associée*[1]; mais, au contraire, les amateurs qui veulent que le style leur donne parfois la surprise agréable d'un tour neuf, d'une recherche jolie ou d'une difficulté vaincue, auront le sourire particulier du dégustateur satisfait.

Comme il convient dans un roman de forme étudiée et de psychologie minutieuse, les événements, peu nombreux, ne saillent guère.

Mme Tellier aime son mari, elle l'aime extrêmement et exclusivement ; mais elle ne se voit point payée de retour autant que l'exigerait son cœur mal disposé aux demi-diètes. Elle écrit à son parrain, le vieux baron Heurtel : « *Je voudrais lui être ce qu'il m'est : tout.* » Les griefs précis lui manquent ou ne sont point considérables ; cepen-

1. Lucien Muhlfeld : *l'Associée*, Ollendorff, éditeur. — Lucien Muhlfeld, qui avait écrit, avant *l'Associée*, *le Mauvais Désir* et *la Carrière d'André Tourette*, et qui avait déjà marqué sa place dans la critique dramatique, vient de mourir à trente-deux ans.

dant quelque chose, et quelque chose qui paraît plus précieux à mesure que cela s'éloigne, lui échappe. Tellier l'aime toujours, certes, mais d'une affection d'habitude, sans intimité réelle, sans élans, et qui n'exclut pas même des tête-à-tête conjugaux un menaçant ennui. « Malheureuse, non ! écrit-elle encore. On ne m'a pas volé mon bonheur; mais il s'évapore devant moi, comme un morceau de camphre. »

Ce Tellier, ainsi ingrat sans le savoir, est un médecin de talent [1], mais un peu trop mou pour forcer les grands succès et que lasse pourtant sa médiocrité insuffisamment active. Cette situation, que Mme Tellier, très intelligente, constate et juge, lui suggère un plan d'avenir — surtout de conquête amoureuse. A l'insu de son mari, elle le fera parvenir. « Rien n'est moins évident que le mérite d'un savant. Il faut qu'on l'éclaire pour qu'il brille. A moins d'une rude énergie, s'il lui manque l'auxiliaire qui vous pousse par le coude aux bons endroits et qui vous

1. En ce qui concerne la médecine et les anecdotes de la vie médicale, Muhlfeld avait eu le tort de faire des emprunts sournois aux *Mémoires d'un médecin* de Veressaïef. Lisez, à ce sujet, le féroce article de M. Ernest-Charles dans la première série des *Samedis littéraires*. — Paris, Perrin.

tire par la manche aux mauvais, s'il n'est pas guidé par ce geste de voisin, de mentor un peu, il n'aura pas la bravoure de monter jusqu'au but. » Elle sera ce mentor ; — elle le sera par ses conseils déguisés, par ses habiletés secrètes, multiples, infatigables. Un article de journal, sur certain *recordman* du cycle dont un *manager* conscencieux a fait et entretient la fortune, lui semble symboliser pittoresquement sa personnelle ambition : « associée » indispensable, elle tiendra l'emploi du *manager*, mais en s'effaçant autant que celui-ci s'impose.

Peut-être calculait-elle mal, cette raisonneuse. Que veut-elle ? L'intimité. Elle y manque la première, quand elle résout de servir ainsi, *sans qu'il s'en doute*, celui qu'elle entend s'attacher plus étroitement. En conspirant pour lui, elle s'isole de lui. Mauvais préliminaire d'un rapprochement véritable !

Elle réussit — ou semble réussir.

Grâce à elle, Tellier obtint une chronique médicale dans un grand journal, devient le directeur d'un sanatorium que fonde le « bon ami » philanthrope d'une petite actrice; il entre enfin à l'Institut — et au Sénat. Quelques moments,

Mme Tellier a pu se croire victorieuse, s'est sentie la vraie compagne, que l'on traite en égale et en collaboratrice... Apogée peu durable ! Vite, Tellier, quoique bon garçon, s'est attribué tout le mérite de son ascension heureuse. L'aide est si bien restée invisible qu'il ne l'a point vue. La prétendue « associée » le constate : elle n'aura été, en somme, que l'employée bénévole, sans mandat — inutilement utile — d'un maître insoucieux, aveugle et serein. Tellier, s'il a pris goût aux honneurs, croit les avoir conquis seul, ne tient pas à les partager, va jusqu'à écarter doucement sa femme des occupations et même des préoccupations qui leur étaient communes aux premiers temps.

Mme Tellier doit donc s'avouer sa défaite entière, irrémédiable.

Elle ne veut point de compensations vaines ou honteuses : les distractions mondaines l'ennuient ; elle repousse, sans colère, mais avec une fermeté sûre, un spirituel et gentil prétendant à sa main gauche qui s'offrait déjà depuis des années.

D'ailleurs elle aime toujours son mari. Mais à quoi bon ? La tristesse la désempare, parce

que tout motif de résignation lui manque. A la dernière page, nous la laissons en train de contempler avec une pointe d'envie mélancolique le ménage simple et heureux d'un jardinier.

Toute cette fine intrigue qui se déroule dans des âmes est détaillée avec talent. A peine pourrait-on blâmer certaines longueurs, vers la fin, et peut-être un peu d'imitation d'Anatole France dans quelques pages, très inutiles, que le baron Heurtel dédie à sa chatte Musotte.

Dessinés avec justesse et fort distincts les uns des autres, les personnages de *l'Associée* se ressemblent entre eux néanmoins en cela qu'ils sont tous spirituels, tous bien disants. Au courant de la plume et s'interrompant parfois pour chercher dans le dictionnaire un mot dont son mari lui demande l'orthographe, Mme Tellier, qui écrit au baron Heurtel, trouve des phrases d'une excessive élégance, que paillettent ses plus jolis mots. Le parrain ne le cède en rien à la filleule. Il a, sur la médecine actuelle, des pages malicieuses où l'on devine une rancune (nos illustres « morticoles » ont dû le soigner trop savamment) : «... J'irais plus mal que je ne m'en vanterais pas, crainte d'être un beau cas à médica-

menter. Ces messieurs sont devenus d'une adresse qui ne va pas sans me terrifier. Autrefois on m'aurait douillettement mis au lit avec du bouillon de poulet et des tisanes, et l'on aurait veillé à ce que le thermomètre marquât 18 ou 20 degrés. Il faisait bon, alors, s'avouer malade : on était gâté. Mais ton mari et ses confrères sont des hommes rudes. Ils ont failli faire un mauvais parti à la fille de Cadart, le jardinier. Broutet, lui ayant reconnu une toux suspecte, l'avait admise au Parc Marguerite [1]. La cure au grand air, jour et nuit, lui a valu immédiatement une bronchite. Mais les poumons de Mélie sont excellents. On nous l'a renvoyée. Elle va mieux. Hier, je lui ai demandé ses impressions. Mélie n'est pas d'âme arriérée : forte d'une instruction primaire, elle croit à son siècle et au progrès. En dépit de sa bronchite, le sanatorium a toute sa confiance. Elle m'a dit :

— Ah ! Monsieur, c'est superbe là-bas. Seulement, faut être vigoureux ! »

Tellier, malgré l'indolence de son intelligence facile, multiplie les brillantes formules dans sa conversation toujours soignée autant qu'un arti-

1. Le sanatorium dont Tellier est directeur.

cle. Caudry — celui qui fait en vain la cour à Mme Tellier — nous désarme comme elle par sa grâce de Marivaux très moderne. Et Marie Broutet, une amie toute modeste, tout effacée, de Mme Tellier, écrivant son journal, l'écrit ainsi qu'une femme de lettres.

Voilà sans doute le plus grave défaut de cet ouvrage : presque tous les personnages ont l'esprit de l'auteur — et l'auteur ne sait pas toujours éviter l'affectation ni le maniérisme.

Ce roman si « parisien » — bien que beaucoup moins « parisien », au sens péjoratif du mot, que *le Mauvais Désir* — comporterait-il une moralité? A vrai dire, il semble qu'il en comporte plusieurs, indiquées parfois très discrètement et comme à voix basse : « Elle avait confondu en un même rêve l'embellissement d'une intelligence et celui d'un cœur... Qu'importait, à elle, son talent et son succès? Ah! elle ne songeait plus à épiloguer sur la maîtrise de l'époux! A cet instant, son âme aux abois l'eût préféré médiocre, simple, borné ; mais de bon cœur ouvert!... Ce qu'elle avait construit se dressait devant elle, avec une menaçante ironie. » Eh! oui, que n'avait-elle connu et com-

pris les terribles paroles de Bourdaloue sur l'ambition et le commentaire qu'en a fait Joseph de Maistre dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg!* Elle a rendu son mari célèbre en lui laissant l'âme médiocre. Si elle avait employé à vivifier cette âme tout le génie qu'elle a vainement dépensé au souci d'une carrière, n'aurait-elle pas mieux abouti? Mais sa foi n'est point celle qui sauve. Et ailleurs Mme Tellier s'avoue égoïste : « ... Je n'aime pas les autres, dit-elle. Moi, tout mon cœur est à un seul. » Amoureuse avant tout, elle a été mère le moins possible. Si son unique fils a grandi en sagesse et en énergie, elle n'a certes aucun droit à s'en vanter ; et quand une amie trop complaisante lui dit que cet excellent résultat doit être attribué à l'éducation par l'exemple, nous ne nous privons pas de sourire. Mme Tellier voyait son enfant seulement aux repas : qu'a-t-elle pu lui apprendre par l'exemple, si ce n'est à manger proprement?...

Sa grande erreur, plus que son erreur, sa faute, cette amante l'a confessée elle-même sans le savoir, le jour où elle a écrit : « *Je voudrais lui être ce qu'il m'est : tout.* » Une telle formule,

illégitime au point de vue social autant qu'au point de vue religieux, la condamnait.



Mais, sur cette pente, notre chronique littéraire glisserait au sermon. N'y voyez que la conséquence toute naturelle d'un fait contemporain.

Le temps est bien passé où l'on demandait au roman un divertissement facile — celui que Mme de Sévigné prenait avec La Calprenède — et où les censeurs avaient le droit, conséquemment, de reprocher à ces fictions leur frivolité. Aujourd'hui, parmi les romans qui comptent, il serait malaisé d'en trouver un qui ne posât pas plus ou moins directement des problèmes moraux ou sociaux. Pensez à *Fécondité* et à *Travail*, de Zola, aux derniers volumes de M. Maurice Barrès, à *l'Étape*, de M. Paul Bourget. Vraiment, il n'y a plus que des romanciers casuistes, sociologues, philosophes!

1er mars 1903.

DE MARCHENOIR A DURTAL

DE MARCHENOIR A DURTAL

Connaissez-vous Léon Bloy ? Non, du moment que vous n'êtes ni Belge, ni lecteur du *Mercure de France*. Si Léon Bloy, pour un groupe important de catholiques belges, est un homme de génie, concurremment avec Huysmans, et si, d'autre part, *le Mercure de France*, que l'originalité n'effraie pas, accueille ses œuvres depuis des années, le grand public ou le gros public, selon qu'il vous plaira de le qualifier, ignore obstinément cet auteur. Injustice, à coup sûr ! Il apparaît plus personnel, certes, et, ainsi qu'on dit aujourd'hui, plus *talentueux*, que les Margueritte ou les Rosny dernière manière...

Elève de Barbey d'Aurevilly, auquel il a emprunté son goût des aventures et des personnages extraordinaires, son romantisme flamboyant, de Villiers de l'Isle-Adam qui lui a légué certaines nuances de mépris et certaines

coupes de phrases, d'Ernest Hello dont il perpétue les belles formules et surtout l' « apocalyptisme », Léon Bloy se distingue néanmoins de ces trois maîtres par un don très particulier de style oratoire, par une fougue et une amertume non feintes.

L'heure est venue de le rappeler, alors que paraît *l'Oblat* [1], puisque Léon Bloy fut en quelque sorte un précurseur de Huysmans : comme Durtal dans *En Route* [2] fait une retraite à la Trappe, Marchenoir dans *le Désespéré* [3] en faisait une à la Grande-Chartreuse.

Quelle espèce de catholique était donc Marchenoir? Durtal (maintenant devenu oblat bénédictin) ne lui ressemble-t-il pas ? Que voient-ils, qu'apprennent-ils tous deux, le premier, chez les disciples de saint Bruno, le second à Notre-Dame-de-l'Atre, puis au Val-des-Saints, chez les disciples de saint Benoît?

***

1. Paris, Stock, 1903.
2. Paris, Tresse et Stock, 1895.
3. Paris, nouvelle librairie A. Soirat, 1886. — *Sagesse*, de Verlaine, avait paru en 1881 ; *A rebours*, de Huysmans, où des préoccupations religieuses s'accusaient si fortement, est de 1884.

Marchenoir — le Désespéré — que son père avait prénommé Caïn, eut la destinée du poète de Baudelaire : élevé dans la haine, maltraité partout et par tous, il resta lui-même indomptablement.

Il se convertit un jour en lisant l'Évangile ; et, dans l'espace d'une seconde, il devint un penseur catholique.

Mais ce n'est pas une profession lucrative. Incapable d'en exercer une autre, Marchenoir, de plus en plus indomptable, traîna sur le pavé de Paris une misère navrante et tumultueuse. Il fit des dettes en rugissant. Il recueillit des pécheresses, qui moururent. Il eut un enfant, qui mourut. Il traversa des drames à rendre fou (et peut-être le devint-il un peu) ; mais il finit par trouver un ami dans un bibliographe modeste, puis une amie dans une dernière pécheresse, sublime celle-là : une fille du quartier Latin qu'il convertit, hébergea, traita comme une sœur. Et son ami l'admirait, cependant que son amie le vénérait.

Après la mort de son fils, Marchenoir avait essayé de la Trappe ; mais « l'expérience, fort bien faite, avait donné un résultat surabondam-

ment négatif et on ne s'était pas gêné pour lui dire qu'une excessive activité d'imagination s'opposait en lui à l'architecture de cet acéphale rigide et pieux qu'on nomme un trappiste ». Après la mort de son père, il part pour la Grande-Chartreuse, non pour y entrer, mais pour s'y reposer l'âme et pour y méditer sur une œuvre géniale dont il expose ainsi le plan à son fidèle bibliographe :

Le *Symbolisme de l'histoire !* c'est-à-dire l'hiérographie providentielle, enfin déchiffrée dans le plus intérieur arcane des faits et dans la kabale des dates, le sens *absolu* des signes chroniques, tels que Pharsale, Théodoric, Cromwell ou l'insurrection du 18 mars, par exemple, et l'orthographe *conditionnelle* de leurs infinies combinaisons. En d'autres termes, le calque linéaire du plan divin rendu aussi sensible que les délimitations géographiques d'un planisphère, avec tout un système corollaire de conjecturales aperceptions dans l'avenir !!...

(Les points d'exclamation, mis par l'auteur, me paraissent le meilleur des commentaires.)

Surtout, Marchenoir veut être seul, quelque temps, parce que la solitude en elle-même a une prodigieuse vertu.

Simplement, il avait résolu de s'enfoncer, comme il pourrait, dans ce silence, dans cette contemplation, dans ce crépuscule d'argent de l'oraison, qui guérit les tristesses. Il savait d'avance combien la solitude est nécessaire aux hommes qui veulent vivre, plus ou moins, de la vie divine. Dieu est le grand Solitaire qui ne parle qu'aux solitaires et qui ne fait participer à sa puissance, à sa sagesse, à sa félicité, que ceux qui participent, en quelque manière, à son éternelle solitude. Sans doute, la solitude est réalisable partout et même au milieu des meutes courantes du monde, mais quelles âmes cela suppose, et quel exil pour de telles âmes ! Or, il avait le pied dans la patrie de ces exilées : la famille chartreuse de Saint-Bruno, la plus parfaite de toutes les conceptions monastiques, la grande école des imitateurs de la solitude de Dieu !

Les religieux qui le reçoivent (Léon Bloy nous en montre deux seulement) n'ont rien qui les personnifie : ils sont des saints-archétypes et font des discours. Presque aucun détail sur la vie du cloître, presque aucune description. « Marchenoir, *le moins curieux de tous les hommes*, n'avait aucune hâte de visiter la Grande-Chartreuse. » C'est, non pas un réaliste, mais un frénétique imaginatif — un *imaginifique*, comme on dit depuis que M. Hérelle a traduit *le Feu*.

Le Désespéré observe la vie juste assez pour la maudire en connaissance de cause. Il ne s'occupe assidûment que d'entretenir sa flambée intérieure et les faits lui servent tout au plus d'allumettes. A la Chartreuse, il ne voit ni la Chartreuse ni les Chartreux : il voit seulement l'*idéal monastique*. Mais il le voit dans toute sa grandeur et il le synthétise en une seule page :

Notre liberté est solidaire de l'équilibre du monde et c'est là ce qu'il faut comprendre pour ne pas s'étonner du profond mystère de la Réversibilité, qui est le nom philosophique du grand dogme de la Communion des Saints. Tout homme qui produit un acte libre projette sa personnalité dans l'infini. S'il donne de mauvais cœur un sou à un pauvre, ce sou perce la main du pauvre, tombe, perce la terre, troue les soleils, traverse le firmament et compromet l'univers. S'il produit un acte impur, il obscurcit peut-être des milliers de cœurs qu'il ne connaît pas, qui correspondent mystérieusement à lui et qui ont besoin que cet homme soit pur, comme un voyageur mourant de soif a besoin du verre d'eau de l'Évangile. Un acte charitable, un mouvement de vraie pitié chante pour lui les louanges divines, depuis Adam jusqu'à la fin des siècles; il guérit les malades, console les désespérés, apaise les tempêtes, rachète les captifs, convertit les infidèles et protège le genre humain.

Toute la philosophie chrétienne est dans l'importance inexprimable de l'acte libre et dans la notion d'une enveloppante et indestructible solidarité. Si Dieu, dans une éternelle seconde de sa puissance, voulait faire ce qu'il n'a jamais fait, anéantir un seul homme, il est probable que la création s'en irait en poussière.

Mais ce que Dieu ne *peut* pas faire, dans la rigoureuse plénitude de sa justice, étant *lié* par sa propre miséricorde, de faibles hommes, en vertu de leur liberté et dans la mesure d'une équitable satisfaction, le peuvent accomplir pour leurs frères. Mourir au monde, mourir à soi, mourir, pour ainsi parler, au Dieu terrible, en s'anéantissant devant lui dans l'effrayante irradiation solaire de sa justice, — voilà ce que peuvent faire des chrétiens, quand la vieille machine de terre craque dans les cieux épouvantés et n'a presque plus la force de supporter les pécheurs. Alors, ce que le souffle de miséricorde balaie comme une poussière, c'est l'horrible création qui n'est pas de Dieu, mais de l'homme seul, c'est sa trahison énorme, c'est le mauvais fruit de sa liberté, c'est tout un arc-en-ciel de couleurs infernales sur le gouffre éclatant de la Beauté divine [1].

Cependant Marchenoir apprend du moine auquel il se confesse qu'il est, sans qu'il s'en soit

1. Il serait curieux de comparer ces pages avec celles des *Misérables* sur Picpus.

douté jusqu'alors, éperdument amoureux de Véronique, sa pécheresse repentie; et il en demeure épouvanté, car il n'envisage ni la possibilité de l'épouser ni celle de se vaincre. Il part donc plus « désespéré » que jamais, après avoir fait au Chartreux, qui, robuste sans doute, ne sourcille point, cette effarante et grandiose déclaration :

Fils obéissant de l'Église, je suis néanmoins en communion d'impatience avec tous les révoltés, tous les déçus, tous les inexaucés, tous les damnés de ce monde. Quand je me souviens de cette multitude, une main me saisit par les cheveux et m'emporte, au-delà des relatives exigences d'un ordre social, dans l'absolu d'une vision d'injustice à faire sangloter jusqu'à l'orgueil des philosophies! J'ai lu de Bonald et les autres théoriciens d'équilibre. Je sais toutes les choses raisonnables qu'on peut dire pour se consoler, entre gens vertueux, de la réprobation temporelle des trois quarts de l'humanité...

Saint Paul ne s'en consolait pas, lui qui recommandait d'*attendre*, en gémissant avec *toutes* les créatures, l'adoption et la Rédemption, affirmant que nous n'étions rachetés qu' « en espérance », et qu'ainsi rien n'était accompli. Moi, le dernier venu, je pense qu'une agonie de six mille ans nous donne peut-être le droit d'être impatients, comme on ne le fut jamais,

et puisqu'il faut que nous élevions nos cœurs, de les arracher, une bonne fois, de nos poitrines, ces organes désespérés, pour en lapider le ciel ! C'est le *sursum corda* et le *lamma sabacthani* des abandonnés de ce dernier siècle.

Lorsque la Parole incarnée saignait et criait pour cette rédemption *inaccomplie* et que sa Mère, la seule créature qui ait véritablement enfanté, devenait, sous le regard mourant de l'Agneau divin, cette fontaine de pleurs qui fit déborder tous les océans, les créatures inanimées, témoins innocents de cette double agonie, en gardèrent à jamais la compassion et le tremblement. Le dernier souffle du Maître, porté par les vents, s'en alla grossir le trésor caché des tempêtes ; et la terre, pénétrée de ces larmes et de ce sang, se remit à germer, plus douloureusement que jamais, des symboles de mortification et de repentir. Un rideau de ténèbres s'étendit sur le voile déjà si sombre de la première malédiction. Les épines du diadème royal de Jésus-Christ s'entrelacèrent autour de tous les cœurs humains et s'attachèrent, pour des dizaines de siècles, comme les pointes d'un cilice déchirant, au flanc du monde épouvanté !

En ce jour fut inaugurée la parfaite pénitence des enfants d'Adam. Jusque-là, le véritable Homme n'avait pas souffert, et la torture n'avait pas reçu de sanction divine. L'humanité d'ailleurs était trop jeune pour la Croix. Quand les bourreaux descendirent du Calvaire, ils rapportèrent à tous les peuples,

dans leurs gueules sànglantes, la grande nouvelle de la majorité du genre humain. La Douleur franchit, d'un bond, l'abîme infini qui sépare l'accident de la substance, et devint NÉCESSAIRE.

Alors, les promesses de joie et de triomphe dont l'Écriture est imbibée, inscrites dans la loi nouvelle sous le vocable abréviatif de Béatitudes, parcoururent les générations, en se ruant au travers comme un tourbillon de glaives. Pour tout dire, en un mot, l'humanité se mit à souffrir *dans l'espérance*, et c'est ce qu'on appelle l'Ère chrétienne !

Arriverons-nous bientôt à la fin de cet exode ? Le peuple de Dieu ne peut plus faire un pas et va, tout à l'heure, expirer dans le désert. Toutes les grandes âmes, chrétiennes ou non, implorent un dénouement. Ne sommes nous pas à l'extrémité de tout, et le palpable désarroi des temps modernes n'est-il pas le prodrome de quelque immense perturbation surnaturelle qui nous délivrerait enfin ? Tout est avachi, pollué, diffamé, mutilé, irréparablement destitué et fricassé, de ce qui faisait tabernacle sur l'intelligence. La surdité des riches et la faim du pauvre, voilà les seuls trésors qui n'aient pas été dilapidés !... Ah ! cette parole d'honneur de Dieu, cette sacrée promesse de « ne pas nous laisser orphelins » et de *revenir*, cet avènement de l'Esprit rénovateur dont nous n'avons reçu que les prémices, je l'appelle de toutes les voix violentes qui sont en moi, je le convoite avec des concupiscences de feu, j'en suis affamé, assoiffé,

je ne peux plus attendre et mon cœur se brise, à la fin, quelque dur qu'on le suppose, quand l'évidence de la détresse universelle a trop éclaté, par-dessus ma propre détresse ! O mon Dieu Sauveur, ayez pitié de moi !

Hélas ! c'est un des derniers beaux moments de Marchenoir ! Rentré à Paris, il injurie et diffame, interminablement, les écrivains qui lui déplaisent, et tous lui déplaisent, du moment qu'ils ont réussi. Cet Ezéchiel n'est plus qu'un « gendelettre » acariâtre, vaniteux, envieux, un « gendelettre » de cette génération que les Rosny nous ont décrite dans *le Termite* avec une exactitude si pénible. L'héritage paternel, qui se monte à deux mille cinq cents francs, donne à Marchenoir le moyen de fonder un journal. Quelles vérités rédemptrices va-t-il révéler ? Dans le premier numéro, que le 14 juillet le dégoûte et que Georges Ohnet, Delpit, Sylvestre, Fouquier, Mendès, Dumas fils, Sarcey le dégoûtent encore plus ; dans le second numéro (entièrement consacré à ce personnage si oublié aujourd'hui), qu'Albert Wolff est immonde. « Wolff est le monstre pur, le monstre *essentiel*, et n'a besoin d'aucune sanie pour inspirer

l'horreur. Il lui pousserait des champignons bleus sur le visage que cela ne le rendrait pas plus épouvantable. Peut-être même qu'il y gagnerait! » Il y a une douzaine de pages sur ce ton. Savez-vous ce que prouvent, Marchenoir, toutes ces invectives inutiles et ridicules par leur excessive abondance? Que vous êtes le confrère d'Albert Wolff. Ah! retournez donc à la Grande-Chartreuse où vous n'aurez plus aucun confrère! Et qui sait si, alors, votre vaticinante éloquence ne créera pas le chef-d'œuvre qu'elle annonce toujours?

Mais Marchenoir reste à Paris afin d'y sombrer dans un suprême et fabuleux malheur. Véronique, pour guérir la passion de son protecteur génial, s'est fait couper les cheveux et arracher toutes les dents. Vain sacrifice! Elle reste belle — « peut-être même qu'elle y gagne », comme Albert Wolff aurait gagné, si son visage avait été élu pour habitat par des champignons bleus. Marchenoir continue d'aimer, plus éperdument encore, la victime de son amour. Alors, torturée de le torturer, elle devient folle. En revenant de la conduire à Sainte-Anne, Marchenoir est écrasé par un camion. Seul, sans un ami qui

l'assiste, sans un desservant qui le confesse, il meurt désespéré. « Le Christ Jésus, se demande Léon Bloy, le Christ Jésus resplendissant de lumière et environné de Sa multitude céleste, voulut-Il descendre, à la place d'un de Ses prêtres, vers cet être exceptionnel qui avait tant désiré Sa gloire et qui L'avait cherché Lui-même, toute sa vie, parmi les pauvres et les lamentables ?... »

Pourquoi pas? Il a dû être beaucoup pardonné à Marchenoir, parce qu'il a beaucoup souffert.

Néanmoins, n'admirons son catholicisme qu'avec réserve. Ce désespéré aimait le Pauvre, parce que le Pauvre, c'était lui. Pour s'émouvoir, il lui fallait des misères romantiques, comme la sienne, comme celle de Véronique ou de l'abracadabrante héroïne de *la Femme pauvre*[1]. Mais le pauvre ordinaire, le pauvre vulgaire, ouvrier ou employé, il le méprisait sans ménagement. Furieusement orgueilleux, furieusement haineux, il avait biffé de la religion, dans la pratique, le

1. Paris, *Société du Mercure de France*, 1902. Dans *la Femme pauvre*, on voit un personnage, saint selon l'auteur, qui offre sa vie pour que la Providence le venge d'une ennemie. Cette religion caraïbe est bien, par moments, celle de Marchenoir.

commandement pourtant capital : « Aimez-vous les uns les autres; » et cette rature-là, ce me semble, vaut bien une hérésie. Jamais la parole de saint Paul ne fut plus applicable : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme un airain sonnant ou comme une cymbale retentissante. » D'autant mieux que, dans le cas présent, « cymbale retentissante » devient de la critique littéraire... Y eut-il, en effet, cymbale plus extraordinairement retentissante que ce tonitruant Marchenoir?



Quelques années plus tard, Durtal vient à la Trappe pour se convertir. Il a, comme Marchenoir, l'appétit de l'extraordinaire : dans la Mystique, il est attiré surtout par les miracles et par les excès de l'ascétisme. Attiré intellectuellement!... Rappelez-vous M. Folantin d'*A vau l'eau* : cet employé de ministère, aux habitudes les plus bourgeoises, n'aimait que la littérature raffinée, l'art anormal; il y avait une contradiction divertissante entre son existence et

ses goûts. De même le bon Durtal s'ébahit avec délices devant la vénérable mère Passidée de Sienne qui « s'asphyxiait à moitié, en se faisant pendre, la tête en bas, au tuyau d'une cheminée dans laquelle on allumait de la paille humide » ; tandis que, pour son compte personnel, il n'a aucune tendance à l'héroïsme. Très sincèrement, il se repent de sa vie passée — oh ! une vie sans grands crimes, toute pareille à tant d'autres ! — puis, une fois qu'il l'a reniée, il devient, non pas un enthousiaste, un ardent, flambant d'amour divin et enragé de macérations, mais un chrétien de bonne volonté, aux élans rares, un vieux garçon croyant qui cultive une dévotion sage et beaucoup de petites manies. Enfin il est tout proche de nous — et cela ne nous déplaît pas.

Aussi minutieux réaliste que Marchenoir était idéaliste et visionnaire, Durtal examine tout à la Trappe, détaille, décrit infatigablement. Cependant il décrit avec amour et presque sans critiques. De la Chartreuse, Marchenoir ne nous avait donné qu'une idée abstraite ; de la Trappe, Durtal nous donne un tableau très complet, mais où l'on soupçonne quelque parti pris d'admiration.

Puis Durtal se retire à Chartres, et c'est comme une relâche de monachisme...Mais elle dure peu. Las de virevolter dans sa cathédrale, il s'en éloigne, par une décision fort raisonnable. La vie du cloître lui faisait à la fois peur et envie; il a donc choisi un moyen terme : il sera *oblat*, plus libre ainsi que religieux et moins désemparé que laïque. Il vivra doucement, très doucement, en travaillant doucement, très doucement, et en musardant beaucoup, à côté de l'abbaye bénédictine du Val-des-Saints. Quand la campagne l'ennuiera trop, il aura la ressource de fuir à Dijon quelques heures : cette ville, toute proche, lui paraît supportable. De son directeur, l'abbé Gévresin, Durtal a hérité la servante mystique, Mme Bavoil, et une bibliothèque, mystique également. L'une époussetant l'autre, tout ira bien.

Il trouve au Val-des-Saints une *oblate*, Mlle de Garambois, vieille fille qui sait le latin et encore mieux la cuisine; elle orne ses chapeaux de couleurs liturgiques, sa mémoire de savoureuses recettes. Pourquoi M. Folantin ne l'a-t-il pas rencontrée jadis! Il aurait convolé avec elle. C'eût été pour lui à la fois le salut de l'âme et le salut de l'estomac.

Mais peut-être l'oncle de Mlle de Garambois aurait-il mal jugé le morose chercheur — toujours bredouille! — de biftecks mangeables... Cet oncle, M. Lampre, qui a retraité ses soixante-dix ans au Val-des-Saints, fait le bien et bougonne.

A son tour, et plus furieusement, certes, Durtal bougonne, quand les moines s'en vont! Pour eux, il s'était condamné à la vie rurale; et on les lui vole, on le sèvre d'offices, on le force à déménager avec tous ses bibelots en péril d'être pulvérisés, avec ses cinquante paniers de livres! Aussi dit-il leur fait à M. Loubet, aux ministres, aux députés, aux sénateurs, à tout le monde. Après les persécuteurs, les persécutés ont leur tour.

Voici pour les catholiques :

... Avouons qu'en thèse générale les revendications que nous formulons sont plutôt hypocrites. Nous réclamons aujourd'hui la liberté et nous ne l'avons jamais accordée aux autres ! Si demain le vent tournait, si c'était un des tristes légumes récoltés dans nos potagers catholiques qui supplantait Waldeck, nous serions encore plus intolérants que lui et nous le rendrions presque sympathique ! Nous avons em-

bêté tout le monde..., alors que nous disposions d'un soupçon d'autorité ; on nous le rend...

... Quant au clergé, il tourne au rationalisme ou alors il se révèle d'une ignorance et d'un laisser-aller qui désolent...

Les fidèles, eux, ils ont poussé à la roue et aidé à faire du catholicisme ce qu'il est devenu, ce quelque chose d'émasculé, d'hybride, de mol, cette espèce de courtage de prières et de mercuriale d'oraisons, cette sorte de sainte tombola où l'on brocante des grâces, en insérant des papiers et des sous dans des troncs scellés sous des statuts de saints [1] !

J'en passe, j'en passe énormément ! Car personne n'est oublié, dans cette distribution généreuse. L'expérience a démontré nul l'enseignement libre ; il faut, d'urgence, casser les vitres des séminaires, pour « chasser avec un peu d'air frais l'humide touffeur de ces pièces, où l'on n'a jamais ouvert une fenêtre depuis la mort de M. Olier » ; etc. Durtal, ayant en magasin un stock d'aménités, n'a pas voulu les exposer aux risques d'un déménagement, comme ses bibelots, et les a écoulées toutes d'un seul coup...

1. En note de ce dernier alinéa, il est bon de rappeler l'intéressante brochure parue dernièrement chez LETHIELLEUX : *les Abus dans la dévotion*. L'on y trouvera, si je puis dire, la théologie de ces métaphores.

Et les moines ? Ah ! les moines eux-mêmes ont subi quelque déchet ! Nous ne sommes plus au temps d'*En Route*, quand la conversion, dans son premier éclat, dorait comme une aube Notre-Dame-de-l'Atre. Chez Durtal, l'esprit critique, après des sursis plus ou moins brefs, reprend obstinément son œuvre : tant pis pour les amis vus trop longtemps et de trop près !

Mais n'exagérons rien. Durtal ne maltraite pas les moines du Val-des-Saints ; seulement, il les étudie sans illusions [1]; et, s'ils nous apparaissent comme de très braves gens, très sympathiques, très pieux, très charitables, charmants à vivre au résumé — eh ! voilà des qualités qu'on aimerait à rencontrer toujours près de soi ! — il semble que la sainteté, la suréminente, la *vraie* sainteté, ne se montre guère au Val-des-Saints. Le Père qui approche le plus peut-être de

1. Malgré la lettre plutôt « incompréhensive » communiquée aux journaux par le R. P. Abbé de Ligugé, après la publication de *l'Oblat*, malgré l'interview plus incompréhensive publiée par *le Temps* du 1er mai, les Bénédictins de Ligugé ne semblent pas en avoir voulu à Huysmans des critiques adressées par Durtal à leurs frères fictifs du Val-des-Saints. Cf. la brochure : *Huysmans et la mystique traditionnelle*, que le R. P. Dom Besse vient de publier chez Oudin. Et ils ont raison. Tel qu'il est peint, leur Ordre gagnera plus d'amis que si *l'Oblat* en avait idéalisé les représentants, aux dépens de la ressemblance.

cette cime mystique, Dom de Fonneuve, constate douloureusement, au moment du départ, l'absence de l'héroïcité surnaturelle autour de lui et en lui-même. Devant Durtal qui proteste sans doute pour la forme ou parce que, bon homme, il est ému, ce vieillard qui va s'exiler fait ainsi le *mea culpa* de sa communauté :

... Lorsqu'on marche sur sa soixante-treizième année et que le sommeil devient, de jour en jour, plus rare, l'on est bien forcé, la nuit, de méditer son examen de conscience, et alors on se pose la question de savoir si le Seigneur, mécontent de ses Ordres, ne tolère pas cette persécution pour les punir...

Voyez-vous..., certainement on aime bien le bon Dieu, dans cette abbaye ; je puis assurer, sans mentir, qu'elle ne détient aucun mauvais moine, mais est-ce suffisant ?...

Je suppose, en effet, que je ne sois pas entré au cloître, que je sois resté dans le monde, ainsi que vous. J'aurais eu certainement bien des épreuves, bien des peines que j'ai évitées, en étant de clôture. Il m'aurait fallu gagner ma vie, payer mon terme, élever des enfants si je m'étais marié, soigner peut-être une femme malade ; d'autre part, admettons que, n'étant point demeuré laïque, je sois curé ou vicaire dans une campagne, j'aurais alors charge d'âmes, je devrais courir dans les hameaux de ma paroisse pour

dispenser des secours, me débattre avec mon évêque et des municipalités souvent hostiles, mener une vie de chien en un mot.

Au lieu de cela, je suis tel qu'un coq en pâte, un rentier. Je n'ai à m'occuper ni de ma nourriture, ni de mon loyer, ni d'enfants; je n'ai pas à porter, la nuit, le viatique, souvent au loin; j'ignore les arias de l'existence ; et je pense qu'en échange de tant de tracas supprimés je n'ai pas donné grand'chose à Dieu...

Durtal proteste, je le répète; puis, las des arguments, il empoigne le vieux moine qui pleure, et il l'embrasse.

Il a raison de protester, car il y a dans ses protestations une part légitime ; il a raison aussi de témoigner à Dom de Fonneuve une cordiale affection, car il lui doit de la reconnaissance, de même qu'à tous les moines, trappistes ou bénédictins, qu'il a fréquentés.

C'est en effet auprès des moines, c'est chez eux que Durtal s'est transformé, qu'il a gagné — ne convient-il pas ici de parler la langue religieuse?— de nouveaux mérites littéraires en même temps que des mérites spirituels. Et je ne prétends pas dire que le symbolisme des plantes ou l'histoire de l'enluminure passionnent les lecteurs (ni me

passionnent moi-même) : ces hors-d'œuvre présentent l'intérêt variable, parfois très vif et parfois beaucoup moins vif, des hors-d'œuvre différents qui abondaient dans *A Rebours* ou dans *En Rade ;* le talent de l'auteur s'y montre égal, sans une note neuve. L'originalité de Durtal rénové, on la trouve ailleurs, dans ce qu'on peut fort bien appeler ses pages pieuses. Chez ce réaliste, chez cet ironiste, les enthousiasmes avaient toujours été rares ; en critique d'art seulement, il en manifestait quelquefois. Mais aujourd'hui, grâce à sa conversion à la Trappe, il s'échauffe, quand il aborde certains sujets religieux ; et, tout en conservant intacte sa faculté de pittoresque intense, il modifie cependant son style en quelque façon, parce que, forcément, on ne parle pas sur un ton identique d'une toile de Monet ou d'un pastel de Degas et de la Passion du Christ. Il éprouve en outre — et il nous communique — un sentiment qu'il avait totalement ignoré jusqu'alors : l'émotion [1].

1. Qu'on me permette de rappeler une observation personnelle, utile à ma thèse. Quelques jours avant que *l'Oblat* parût, j'eus l'occasion de lire, au cours d'une conférence, les pages encore inédites sur la « compassion » de la Vierge. Après cette lecture, je vis des larmes dans les yeux de plusieurs auditrices. Eh bien ! prenez toute l'œuvre de Huysmans, du *Drageoir aux Epices* à

Durtal, même en tant qu'artiste, a donc gagné, du moment qu'il s'est renouvelé en partie [1].

Comme *En Route*, *la Cathédrale* ou *Sainte Lydwine*, *l'Oblat* en pourrait fournir des preuves. L'ancien Durtal y subsiste avec toutes ses qualités et toutes ses manies; en musique sacrée, en peinture et en sculpture, il s'affirme encore subtil connaisseur; amoureux de la bizarrerie ainsi que, jadis, des Esseintes, il s'applique à créer un jardin symbolique; chartiste de cœur, il compulse des documents, recherche les origines de l'oblature ; enfin il se dissèque l'âme de même qu'il disséqua celle — si falote! — de M. Folantin; mais aussi, dans ce livre, des pages sur la « compassion » de la Vierge et sur la Douleur portent la marque nouvelle: écrites en une langue forte et relativement simple, elles *émeuvent*.

En Rade, vous n'en tirerez pas une larme! Encore une fois, c'est le catholicisme qui a donné à ce grand artiste le don d'émouvoir.

1. Dans la *Revue Bleue* du 14 mars 1903, M. Ernest-Charles me reprochait d'avoir dit que Huysmans « non seulement ne semble pas gêné par le catholicisme, mais y puise une force neuve ». M. Ernest-Charles pense au contraire que « si sa force s'est renouvelée, s'il est hardi avec plus de bonheur, ce n'est pas à cause, c'est en dépit de sa conversion ». Pour répondre aux critiques de ce genre, je crois qu'il faut distinguer, comme je viens de le faire.

Hôte ou voisin des moines, Durtal a donc pensé près d'eux. Mais, à fréquenter les Bénédictins, il a plus appris qu'à fréquenter les Trappistes. Les Bénédictins — ces esthètes de Dieu — semblent avoir été créés pour Durtal (j'ai failli dire par Durtal). L'un des leurs n'écrivait-il pas : « Le sens artistique, les moines l'ont porté partout avec eux. Le laid leur fait horreur. Ils y voient un désordre, un je ne sais quel péché, dont la présence dans le temple ou à son ombre blesse le regard des Anges. Tandis que l'art est comme un reflet de la beauté ineffable de Jésus [1] ? » Le plain-chant et la liturgie, qui attiraient Durtal si puissamment dès avant sa conversion, les moines noirs en sont les restaurateurs et les gardiens ; à leur oblat, ils en ont prodigué tous les trésors, qu'il nous distribue à son tour — sans la moindre parcimonie.

Mais, quoiqu'on profite de ces largesses, on se sent fort tenté de poser à Durtal une série de questions peut-être impertinentes... N'êtes-vous jamais distrait, durant vos chers offices, par vos

1. Cf. *le Moine bénédictin*, par Dom Besse. — Paris, Oudin, 1898. — Dans les circonstances présentes, ce beau livre prend la tristesse et aussi l'importance d'un testament.

préoccupations de dégustateur artistique? D'autre part, si vous assistiez à une messe de village où le cérémonial serait réduit au strict minimum, où, en un mot, il n'y aurait que Dieu tout seul, cela vous suffirait-il? Et si, à quelque autre messe — de ville cette fois — un organiste *modern style* vous jouait du Massenet, la méditation de *Thaïs*, par exemple (je l'ai entendue en semblable occasion), n'oublieriez-vous pas le saint sacrifice, l'Eucharistie, tout, pour détaler, dans une crise d'indignation furibonde? — Oui, oh! oui, sans aucun doute!...

Hum! ne découvre-t-on pas là les indices d'une passion excessive, d'une méprise plutôt, qui consiste à voir une *fin* où il n'y a qu'un *moyen?*... Je laisse à des casuistes autorisés le soin d'en décider.

L'art pour Dieu (et pour lui-même), c'est la vie de Durtal. Il se console du départ des moines en se disant fort sagement : « Pas plus que l'Eglise, l'idée monastique ne peut périr, mais elle peut se modifier [1]. » Pourtant il conserve son courage — sinon sa bonne humeur — surtout parce qu'il rumine un projet d'oblature mo-

1. « ... Je suis... certain que Notre Seigneur extraira le bien

derne, d'oblature artistique. On se grouperait dans des maisonnettes particulières, autour d'une chapelle, sous la direction discrète d'un religieux qui serait le trésorier de la Mystique, le conservateur de la Liturgie [1].

Très bien. Cependant, Durtal, où prendriez-vous vos artistes — vos peintres, par exemple? Cet exquis Dulac est mort. Et je ne vous vois pas vous installant avec M. Luc-Olivier Merson, de l'Institut!... De même, les hommes de lettres disponibles me semblent trop rares. Esquirol [2]?... Et après?...

Néanmoins, si l'oblature rêvée se réalise, j'y applaudirai chaleureusement : cette école-là du moins nous délivrera des poncifs — en attendant qu'elle en crée d'autres, comme toutes les

du mal ; s'il permet que son Eglise soit suppliciée, c'est qu'il entend la préparer par la persécution à de nécessaires réformes ; le glas des Ordres sonne, les cloîtres vont disparaître. Il les remplacera par autre chose... Ou il créera des instituts nouveaux plus en accord avec les données de notre temps, ou il greffera sur les anciens de nouvelles branches ; nous verrons sans doute un développement des affiliations et des tiers-ordres, qui, par leur devanture laïque, échappent aux contraintes des lois.

1. A part le religieux, cette oblature rappelle la petite communauté artistique fondée à Rome par Overbeck, dans la première moitié du XIXe siècle.

2. J. Esquirol est un jeune disciple lyonnais de Huysmans, qui a publié chez STOCK deux romans : *A mi-côte* et *Cherchons l'hérétique !*

écoles. Son influence religieuse sera opportune, puissante peut-être sur une élite.

Mais n'exagérons point ! Durtal déclare : « Il semblerait donc que, maintenant qu'elle (l'Église) est assaillie et qu'elle fait eau de toutes parts, elle doive supplier le Seigneur de lui envoyer des artistes dont les œuvres opéreraient certainement plus de conversions, lui amèneraient plus de partisans que ces vaines rengaines que ses prêtres, huchés dans des coquetiers, versent sur la tête résignée des fidèles... » Halte-là ! Un beau tableau mystique vaut mieux sans doute qu'un mauvais sermon ; mais un sermon vraiment évangélique, qui vit en quelque sorte et qui va droit d'une âme à des âmes, surpasse en efficacité tous les tableaux mystiques de l'Italie ou des Flandres. Le peuple chrétien, et surtout le peuple qui a cessé d'être chrétien, aurait plus besoin d'un François d'Assise que d'un Fra Angelico.



Nous touchons ici à la limite du catholicisme de Durtal. Ce brave oblat, chrétien beau-

coup plus sérieux que Marchenoir [1], n'en est pas moins comme lui un individualiste de tempérament et, en prenant le mot dans le sens péjoratif, un aristocrate.

Il s'indigne contre le curé du Val-des-Saints, parce que celui-ci lui parle de ses paroissiens.

« Ah! çà, mais vous ne connaissez donc personne ici! » s'exclame le prêtre.

Et Durtal répond sèchement : « ... Je n'ai aucun rapport avec la population du pays que je sais libidineuse et cupide, ainsi que celle de toutes les campagnes, du reste. »

Voudrait-il donc que l'ecclésiastique, faisant la même réflexion, se renfermât avec dégoût dans son presbytère transformé en tour d'ivoire? Si Durtal lui reproche « un insens absolu de la mystique et de la liturgie », ce curé pourrait en revanche reprocher à Durtal un « insens », au moins relatif, de l'apostolat.

Nous ne sortons pas des petites chapelles. Dans celle de Marchenoir, il n'y avait que lui. Dans celle de Durtal, il y a quelques Trappis-

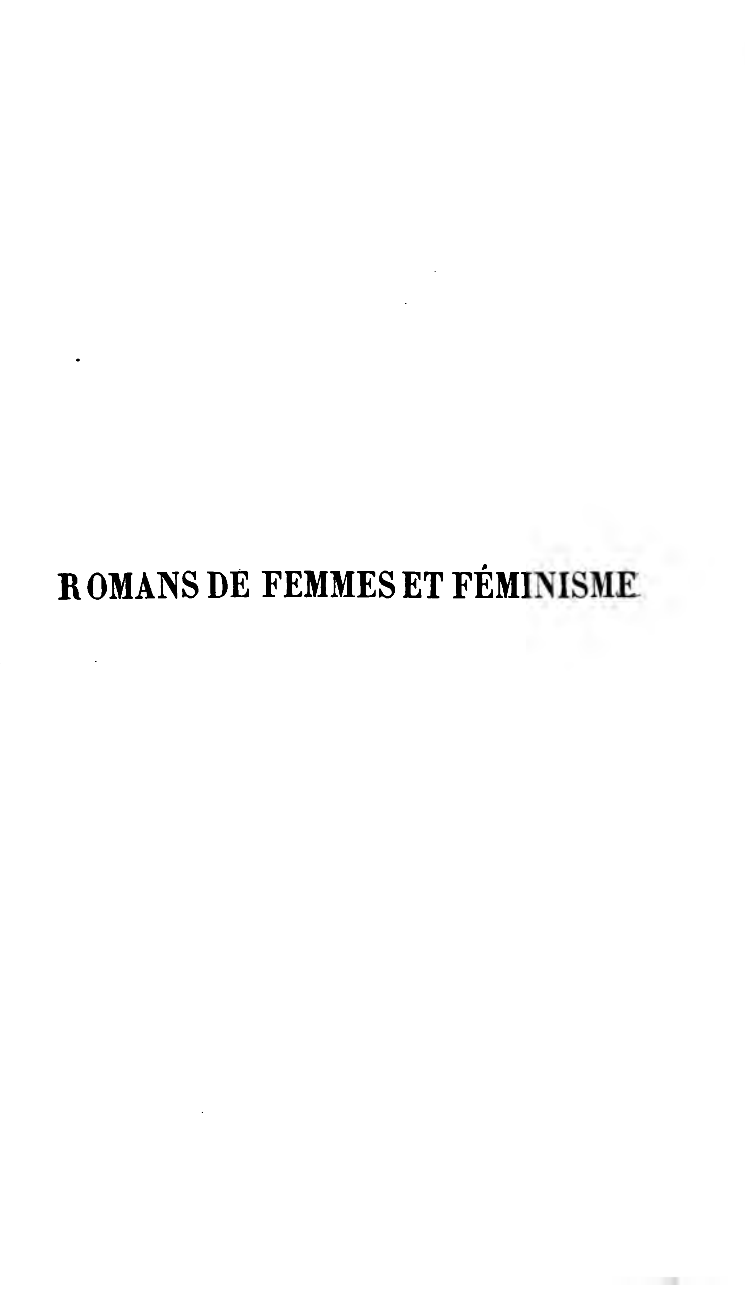
1. Il y a dans *l'Oblat*, notamment, une page parfaite (la page 114) sur le pardon des offenses, que Marchenoir (ou le Léopold de *la Femme pauvre*) aurait été bien incapable d'écrire.

tes, quelques Bénédictins, quelques artistes et lui. Quand même on y trouverait encore un petit nombre de places libres, le peuple ne pourrait jamais entrer.

En tant qu'amateurs d'art, des livres comme *le Désespéré* ou *l'Oblat* nous délectent ; mais, en tant que catholiques, ils ne nous suffisent point: nous attendons encore la grande œuvre où le christianisme intégral resplendira. Or, aucun des écrivains actuels ne saurait nous la donner, aucun, même parmi les plus récents convertis.

Vous pouvez en être sûrs : *le Génie du Christianisme* du siècle nouveau ne sera pas écrit par un professionnel des lettres.

16 mai 1903.



ROMANS DE FEMMES ET FÉMINISME

ROMANS DE FEMMES ET FÉMINISME

Il existe depuis fort longtemps une littérature féminine qui n'est guère de la littérature Bon nombre d'excellentes dames ou demoiselles, ayant besoin d'argent, bâclent, pour en gagner ou tâcher d'en gagner, des romans « bien pensants » dans lesquels il n'y a ni style, ni observation, ni vie, ni vérité d'aucune sorte. Et très certainement — hélas ! — elles ont toutes de la facilité. Quelques-unes d'entre elles, grâce à un peu plus d'imagination et d'entrain, se créent un public assez vaste — comme naguère Henry Gréville, ce Georges Ohnet des femmes. Ne nions pas le mérite de leurs œuvres, qui peuvent sembler suavement reposantes, un jour de migraine. Ce sont d'aimables succédanés du tilleul.

Aux antipodes de ces romancières, toutes vertueuses, de hardies « autoresses » qui ont jeté — intellectuellement ! — leur bonnet par-

dessus les moulins, font de la pornographie comme des hommes, sans avoir d'ailleurs plus de talent que les hommes qui en font.

Mais, également différentes des commerçantes honnêtes et des « industrielles » sans scrupules, voici que des femmes écrivent, qui ont su voir la vie et qui pensent. Depuis *la Maison du Péché* de Mme Marcelle Tynaire [1], je crois que leur existence ni leur valeur ne pourraient être mises en doute par aucun critique.

Que voyez-vous là de neuf ? objectera-t-on. Mme de la Fayette, George Sand... Eh! certes, de tout temps on a connu des femmes auteurs — pourquoi ne point citer l'abbesse Hrosvita ? — mais, ce qui étonne aujourd'hui, c'est le nombre de celles qui comptent, et c'est surtout la tournure de leur esprit. Le roman, vous le savez, est devenu un genre très sérieux : on y développe des thèses, on y résout couramment le problème de la vie ; le moins qu'on puisse faire est d'y *étudier*, avec la gravité des savants, un milieu ou un cas spécial. Eh bien ! les femmes nouvelles, comme diraient MM. Margueritte,

1. Il faudrait citer aussi, aujourd'hui, l'œuvre si artistique de Myrhiam Harry.

nullement gênées par cette mode, produisent de nombreuses œuvres non seulement d'art, mais de pensée. Voilà qui les différencie fort d'une George Sand ! Celle-ci, sans doute, exposait volontiers des théories; mais où les prenait-elle ? Persiflant l'auteur d'*Indiana*, une « consœur », qui avait choisi prudemment un pseudonyme masculin [1], écrivait : « C'est surtout à propos des ouvrages de femmes que l'on peut s'écrier avec M. de Buffon : « Le style est l'homme. » Bien mieux encore que du style, on aurait pu le dire des idées de George Sand, qu'elle prenait à ses nombreux amis, successifs ou simultanés [2]. Et avec quelle gaucherie puérile, parfois, effectuait-elle ces emprunts ! Oh ! le socialisme bocager du *Meunier d'Angibault !*... Mais maintenant commence l'ère des femmes penseurs [3] qui se passent des hommes. Et de ces nouvelles venues, Mme de Staël, plutôt que la bonne Gigogne littéraire de Nohant, se reconnaîtrait l'ancêtre.

1. Mme de Girardin, dans les chroniques qu'elle publiait à *la Presse,* entre 1836 et 1848, sous le pseudonyme de Vicomte Charles de Launay.

2. Cependant il faut reconnaître qu'il y a plus d'idées personnelles dans sa correspondance que dans ses romans.

3. En ne prenant pas cette épithète trop au sérieux, bien entendu ; car des penseurs véritables, y en a-t-il un par siècle, même dans l'autre sexe ?

***

Mlle Colette Yver voulait écrire un roman. Au temps de nos mères, elle aurait conté quelque jolie histoire d'amour chaste, quelque jolie histoire sans aucune portée, comme sans aucune prétention. Aujourd'hui, elle s'est dit : « Je vais étudier le cas de ces femmes modernes chez lesquelles le cerveau prédomine ; et, pour bien préciser mon dessein, je leur donnerai un nom, qui servira de titre au volume. » Et le nom choisi a été : *les Cervelines* [1]. (Mauvais choix d'ailleurs, car on comprend mal ce mot, et l'on hésite, se demandant s'il s'agit d'anatomie, de pharmacie ou de charcuterie.) Et le roman ainsi intitulé s'est trouvé être, naturellement, un roman peu folâtre, un roman tout psychologique, sans événements ou presque, qui doit instruire le lecteur, lui apprendre à connaître l'espèce féminine — si j'ose dire — que l'auteur décrit avec une conscience d'ethnologue.

Mais, au critique qui parle d'un livre, incombe

1. Juven, éditeur.

le devoir de l'analyser. Devoir difficile en la circonstance, puisque ce serait analyser des analyses! Essayons pourtant.

Nous sommes dans une ville de province: Briois; et l'on nous y présente les deux héros ainsi que les deux héroïnes. Les deux héros sont médecins, l'un, le Dr Tisserel, à l'Hôtel-Dieu, l'autre, le Dr Jean Cécile, sans emploi officiel. Les deux héroïnes sont, l'une, Jeanne Bœrk, interne dans le service de Tisserel; et l'autre, Marceline Rhonans, professeur au lycée de jeunes filles. Cela ferait une parfaite partie carrée, si Tisserel n'avait une sœur, destinée à jouer aussi un petit rôle. Ces cinq âmes — ou ces quatre âmes et demie — suffisent à Mlle Colette Yver, tant elle sait bien dévider leurs pensées et leurs sentiments. Et même on s'aperçoit vite qu'elle sacrifie un peu trois d'entre elles pour choyer davantage Marceline Rhonans et Jean Cécile.

Pourquoi? Parce que, très évidemment, le cas de Tisserel est plus simple, comme celui de sa sœur et de Jeanne Bœrk. Ce malchanceux Tisserel s'est épris de la belle interne —car cette Jeanne Bœrk jouit d'une beauté saine, éclatante

digne des épithètes les plus laudatives, mais bien cruelle aux pauvres hommes, puisque nul ne possédera jamais la vestale moderne vouée obstinément et exclusivement à la science. Le docteur, bon garçon un peu mou, a juste l'étoffe qu'il faut pour fabriquer un amoureux suppliant, désespéré, pitoyable ; cependant que Jeanne Bœrk, orgueilleuse, ambitieuse, très énergique, froide, point méchante, mais incapable de comprendre l'amour, semble avoir été créée exprès pour rendre le docteur aussi suppliant, aussi désespéré, aussi pitoyable qu'il peut l'être. Néanmoins ce couple si bien assorti à rebours, pour ainsi parler, ne varie guère ; Tisserel est tout d'une pièce, à l'instar de Jeanne Bœrk ; s'il souffre, tandis qu'elle demeure impassible, il ne se modifie pas plus qu'elle au profond de son être. De même, la sœur du docteur, Henriette, est faite tout entière d'une pure et jolie passion : elle aime Jean Cécile, qui n'y songe pas, jusqu'à ce qu'elle meure entre ces deux médecins, d'une phtisie soignée trop tard.

Au lieu que Jean et Marceline surabondent en complexités dignes d'exercer Mlle Colette Yver. (Et peut-être ces complexités paraissent-elles

beaucoup plus remarquables à cause même de ces multiples et élégants exercices psychologiques dont elles sont l'objet.)

Jean observe, réfléchit et définit. Ecoutez ce dialogue, par où le roman débute :

— « Qu'appelles-tu des cervelines ? » demande Tisserel à son ami qui vient de jeter ce mot bizarre dans la conversation. (Car Jean Cécile est le parrain des *cervelines*, dignité qui déjà le met hors pair, si l'auteur n'a pas dû la lui conférer sans lui avoir reconnu un mérite tout exceptionnel.)

— « Des femmes qu'il y a maintenant, qu'il y a en masse à Paris surtout, mais en province aussi. Les romanciers ont dénoncé le danger des coquettes, le danger des aventurières, le danger des dévergondées ; mais il y a le danger des cervelines qui est peut-être le pire, parce que les autres, au moins, c'étaient des femmes. Menteuses ou vicieuses, avec des mots ou malproprement, elles nous aimaient..., elles étaient des compagnes, niaises, ou perfides, ou brutales, ou méchantes, mais des compagnes. Celles-là sont des cervelles ; de belles petites cervelles..., qui ont gardé de la femme, et de la meilleure, tout,

tu entends bien, tout, sauf le cœur, *et le cœur, souvent même*, sauf l'amour.

— Tu n'es pas féministe, lui dit en riant Tisserel.

— Féministe?... Quoi? Tu penses à ces vigoureuses personnes militantes qui prêchent l'inimitié contre l'homme, en faisant état de se masculiniser, et qui empruntent des extravagances de leurs chefs de file un renom de ridicule? Mais ce n'est pas d'elles que je te parle; le péril n'est pas là. Il est chez celles qui sont demeurées charmantes, qui n'ont pas de système, pas d'affiliations, pas de mots d'ordre, mais qui, ayant laissé leur vie refluer au cerveau, n'ont plus besoin d'amour, tout simplement. Elles ne se marient pas : on ne les appelle pas vieilles filles, ce sont des personnalités... on dit des personnalités, tu comprends. *Elles pullulent.* C'est la faute des hommes. Il y a eu un bouleversement dans l'équilibre des sexes. L'homme a refusé de se charger de la femme, depuis au moins deux ou trois générations, depuis Balzac, depuis le règne de l'Argent. Maintenant c'est la femme qui, pouvant s'en passer, ne veut plus se charger de l'homme. »

Et si Jean Cécile est tellement amer, c'est qu'il a goûté de la *cerveline*... (Décidément, on dirait trop bien un comestible.) Sans méfiance, il a aimé une femme de lettres qui écrivait des romans d'amour; et cette femme de lettres lui a expliqué avec sérénité qu'elle ne concevait pas l'amour ailleurs que dans les romans. Aux jours héroïques de Musset, il fallait, pour exprimer dûment la passion, adorer en rugissant une ou plusieurs maîtresses, andalouses autant que possible; mais maintenant rien ne convient mieux à la production littéraire qu'une sage hygiène, du cœur et des sens aussi bien que de l'alimentation. La belle romancière déclara au docteur — dont le devoir professionnel eût été de comprendre de pareilles raisons — qu'un second mariage (elle en avait déjà contracté un, très fâcheux) serait contraire à cette hygiène sacrée. Il souffrait? Elle l'en plaignait sans doute — mais cela passerait. En proie à la pire rage sentimentale, Cécile s'enfuit jusqu'à Briois — et cela passa. Mais ce qui ne passa point, ce fut sa rancune contre les *cervelines*.

Seulement, chez ce Cécile, qui, nous l'avons vu tout à l'heure, observe, réfléchit et définit

ou, d'un mot, raisonne, le raisonnement arrive trop tard ; il tient l'emploi du magister de la Fontaine :

Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise.

Sans être un sentimental, ni surtout un romanesque, ce trop jeune docteur jouit — ou souffre — d'une vive sensibilité. Aussi, après avoir essayé sans succès un mariage de convenances, se prend-il peu à peu aux charmes très intellectuels de Marceline Rhonans, tout comme un débutant inexpert en *cervelines*.

Pour l'excuser, du moins peut-on arguer que Marceline ne ressemble point à son amie Jeanne Bœrk. Elle n'en a ni l'orgueil puissant, ni le cœur tout viril, ni l'agnosticisme serein. Elle est très femme ; elle peut aimer ; elle croit [1] — ce qui semble un attrait à l'incrédule Jean Cécile. Puis cette intelligence, supérieure peut-être à celle de Jeanne Bœrk et plus large à coup sûr, n'exclut pas l'imagination, le sentiment artistique, la rêverie. Adonnée passionnément à l'étude des civilisations antiques, Marceline les

1. Mlle Colette Yver fait à ce propos une fine analyse de religion *fidéiste*.

évoque dans des conférences qui révolutionnent Briois.

Elles révolutionnent davantage le pauvre Cécile... Il aime la femme historienne plus dangereusement encore qu'il n'avait aimé la femme romancière. D'autant mieux que celle-là ne le rebute point tout d'abord; elle l'apprécie au contraire, puis se met à l'aimer presque — eh ! oui, vraiment, elle rêve d'amour comme une autre jeune fille ! Et voici qu'elle s'attendrit de plus en plus, qu'elle laisse échapper une quasi-promesse... Quelques jours, ils se considèrent comme fiancés... Elle lui a dit — doux aveu ! — « Je ne suis pas une cerveline. » Mais les parents de Jean Cécile, tout à fait opposés au mariage, ne finissent par y consentir qu'à une condition : Marceline Rhonans quittera l'enseignement, cessera ses conférences, ne sera plus qu'une ménagère. Et Jean Cécile leur cède, Jean Cécile pose lui-même cette condition... Marceline demande alors huit jours pour réfléchir : elle se figure qu'elle consentira... Cependant elle réfléchit, elle reçoit les conseils vigoureux de Jeanne Bœrk — et elle ne consent point... Et elle dit à Jean Cécile : « Je suis une cerveline. »

« Et de deux! » pourrait s'écrier l'ensorcelé docteur. Je veux croire qu'il sera désormais immunisé... En attendant qu'il recoure de nouveau, avec plus de succès, au mariage de raison, il rumine amèrement ses cervelines, si j'ose ainsi parler; il conclut, pendant les obsèques d'Henriette Tisserel: « L'amour s'en va! »

Ainsi finit ce roman mélancolique. Et le charme en est surtout dans les épisodes point indispensables au récit. (Les mésaventures de Jean Cécile avec sa romancière, puis les vains préliminaires de l'union avantageuse qu'il manque, sont contés avec une exactitude sobre où il y a bien du talent.) Mais, comme les épisodes abondent, tandis que le récit s'amenuise jusqu'à disparaître, l'éloge s'applique à presque tout le livre... Quant au style, on ne saurait le louer sans réserve. S'il pèche rarement par banalité, il a des gaucheries, des inélégances et des faiblesses... Néanmoins il existe ou commence d'exister. Et que cela semble déjà beau, lorsque l'on compare!...

Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un roman d'analyse, d'un roman d'*études*. Mlle Colette Yver pose le problème moral et social des *cervelines*. Comment le résout-elle?

Je crois bien qu'elle ne le résout point, ce qui est sage... Pourtant, durant tout le cours du volume, on sent percer comme une rancune sourde contre ces émancipées « qui ont gardé de la femme, et de la meilleure, tout, sauf le cœur, *et le cœur, souvent même, sauf l'amour* » ; et l'on est fort étonné que Mlle Colette Yver ne soit pas un homme ; car, enfin, ce sont là des griefs qu'il appartiendrait au seul sexe masculin d'invoquer. Elle plaide trop la cause des messieurs : si Marceline Rhonans refuse d'être l'épouse de Cécile et Jeanne Bœrk, la compagne légitime ou illégitime [1] de Tisserel, quel tort cela fait-il à l' « autoresse » ?

D'autre part — c'est bien là ce qui rend la conclusion douteuse — Mlle Colette Yver prête à Jeanne Bœrk des raisonnements assez forts ; celle-ci déclare allègrement, Marceline lui ayant demandé si elle ne désirait point des enfants : « Je n'ai pas besoin d'enfants qui soient *miens*... La femme doit être mère, n'est-ce pas ? Je la connais, celle-là. Mais suis-je libre, oui ou non,

1. Car Tisserel, en son désespoir, offre à Jeanne Bœrk, qui ne veut point l'épouser, d'être sa maîtresse, et, comme elle refuse, pour un peu il sangloterait : « Comment ! pas même ça ! »

de choisir la vie qui me convient? Je suis comme vous, je ne comprends pas les inutiles, et au fond je suis de votre système. Mais pouvez-vous dire que je sois inutile? Est-ce que je n'ai pas ma fonction sociale? *Et si j'avais des enfants qui fussent miens, ainsi que vous le dites, soignerais-je ceux des autres comme je le fais?* Pour un enfant que je mettrais au monde, combien en laisserais-je mourir de ce croup qui vous épouvante! Moi, ma chère, sans mari et sans enfants, je me trouve une femme absolument complète, et, si vous le voulez, quoique je m'en inquiète fort peu, dans l'engrenage social j'estime que je fonctionne admirablement. Quoi! je fournis chaque jour huit à dix heures de travail à des études qui portent sur le soulagement de l'infirmité humaine, de mes mains j'opère et soigne mes malades, je les guéris, je cherche des formules de science plus sagaces ou plus fortes que celles qui ont été dites jusqu'ici, j'apporte au mouvement général une pareille contribution, et vous oseriez dire que je ne fais pas mon devoir! »

Ne trouvez-vous pas que cette apologie peu modeste ne manque point d'une certaine logique? Et il est curieux de voir Jeanne Bœrk em-

ployer des arguments analogues à quelques-uns de ceux dont usent les catholiques pour défendre la vocation de leurs religieuses...

Et, en vérité, Mlle Colette Yver nous montre des héroïnes si exceptionnelles, même pour des *cervelines* [1], qu'elle les justifie : nous sommes prêts à leur reconnaître une mission sociale qui les dispense des devoirs ordinaires. D'autre part, que le nombre de leurs pareilles puisse devenir un danger, cela ne nous semble pas vraisemblable. « Elles pullulent », affirme le Dr Cécile. Les Marceline Rhonans et les Jeanne Bœrk ?... Allons donc ! Qu'on nous en présente seulement une de plus !...

Mais, en dehors de ces *cervelines* supérieures, y en a-t-il beaucoup d'autres, plus ordinaires, à qui cependant la science suffit ? Quand cela serait, on ne devrait pas s'en plaindre. (Si, en France, le nombre des femmes adultes dépasse celui des hommes d'environ 435.000 [2], que faire de

1. Je suppose qu'il serait difficile de citer actuellement une femme médecin qui ait la supériorité écrasante de Jeanne Bœrk et une femme-professeur qui fasse les conférences sublimes de Marceline Rhonans.

2. Le chiffre exact est cité par M. l'abbé Naudet dans le curieux livre : « *Pour la Femme* » (p. 105), qu'il a publié récemment à la librairie Fontemoing.

toutes celles qui sont, en quelque sorte, de trop? Il faut choisir pour elles entre le célibat, avec une profession indépendante qui le rende possible, à défaut de rentes, et la polygamie, dont la forme usuelle est la prostitution.)

En réalité, cela n'est pas, je crois... A part des exceptions bien rares, il semble que les femmes instruites se marient dès qu'elles le peuvent. Combien quittent le professorat avec entrain, si le sain amour s'offre! Et il y a d'ailleurs des ménages scientifiques. C'est très gentil : on étudie à deux la médecine, la chimie, voire même la philosophie. Les vieux refrains sont changés. Au lieu de : « Nous cueillerons des lilas et des roses », on chante : « Nous guérirons de la tuberculose » ou : « Nous trouverons un métal inédit. » Ce genre d'union aurait convenu à Jeanne Bœrk et à Marceline Rhonans elles-mêmes, si elles avaient pu rencontrer des collaborateurs assez géniaux.

Encore une fois, le mariage ne répugne pas à la plupart... Au reste, Mme Compain va nous donner la réponse des *cervelines* — ou plutôt des « intellectuelles » qui ne sont point des *cervelines*.

***

Mlle Laure Prevel, fille du conseiller Prevel, épouse Henri Deborda, normalien, professeur, issu d'une famille huguenote de l'Ardèche[1]. Mariage d'amour, à coup sûr ! Et d'amour fort noble. La veille de la cérémonie nuptiale, Laure, très obligeamment pour les lecteurs, rappelle un incident qui, en lui montrant le caractère de son futur mari dans toute sa belle virilité, a rendu aussitôt vigoureux et profond un sentiment cependant tout nouveau : « Lorsque vous avez demandé ma main en septembre dans ce joli Villerville où nous nous sommes rencontrés, vous m'aimiez bien un peu déjà, j'imagine ? Même vous avez négligé de vous enquérir du chiffre de ma dot. Mais il fut question de notre différence de religion. On vous demanda si vous consentiriez à vous marier à l'église. Vous répondites que vous ne me voudriez point contraindre à élever vos enfants dans une foi qui ne serait point la mienne ; mais que jamais non plus vous

1. Cf. *l'Un vers l'Autre*, par L.-M. Compain. Stock, éditeur.

ne consentiriez à les mettre sous le joug d'une religion que vous jugiez inférieure à celle en laquelle vous aviez été élevé, et ne sauriez donc faire au prêtre la promesse qu'il exige lorsqu'un infidèle épouse une catholique. On vous fit observer qu'une promesse ainsi imposée ne vous lierait point, que ces choses plus tard se régleraient entre nous, qu'on vous priait seulement de consentir à une bienséance. Mais vous avez alors déclaré qu'il vous était impossible d'ouvrir notre vie commune par un mensonge, qu'il vous fallait avant tout mon estime entière. Mon père fut contrarié de votre résistance et il m'engagea à réfléchir sérieusement avant de me lier pour toujours à un homme aussi obstiné. Pour moi, cependant, tandis qu'il parlait, je sentis que je vous aimais davantage d'avoir pour la vérité un amour plus fort que votre amour même, et... vous connaissez la suite. » Ajoutons que Laure, fille d'une Américaine protestante et n'ayant jamais pratiqué la religion paternelle, n'éprouve aucun scrupule à renier le catholicisme en se mariant au temple.

Elle s'y rend d'ailleurs avec une joie sans ombres — et elle n'est pas troublée par les confi-

dences d'une de ses amies, Mme Avilard, que son mari rend malheureuse et dont le fils vient d'être, malgré elle, condamné à l'internat.

Pourtant, assez vite, Laure déchante. Après une délicieuse mais courte retraite à la campagne, le jeune ménage gagne Vieux-Château, où Deborda est professeur; et voici que les heurts commencent. Au fond, les dissentiments entre les époux resteraient sans importance aucune, si chacun de son côté n'avait sa conception particulière du mariage et n'y tenait absolument.

Deborda aime Laure — mais il voudrait exiger d'elle l'obéissance passive, la traiter comme une enfant de dix ans. Laure aime Deborda — mais elle n'admet pas l'obéissance passive ; elle prétend qu'on raisonne avec elle, qu'on la consulte, que les décisions, en un mot, au lieu d'émaner du mari seul, soient prises en commun par les deux époux. Dans ces conditions-là, impossible de vivre ensemble ! Si Laure cède, c'est par lâcheté amoureuse; à chaque défaite, elle se sent avilie ; et sa conscience le lui reproche.

Un jour enfin, dans un grand effort, elle s'arrache à sa prison morale ; elle s'enfuit ; elle

préfère le devoir, tel qu'elle le conçoit, à sa passion.

Le conseiller Prevel, chez qui elle se réfugie, ne l'approuve point : il est trop traditionaliste pour cela. Et Mme Prevel, — belle-mère de Laure — ne l'approuve point davantage, car elle a toujours su, sans la moindre théorie, plier le conseiller à ses caprices : cette petite fille, avec sa déclaration des droits de la femme, lui paraît bien maladroite, bien ridicule. La révoltée échoue de même auprès du pasteur Beaugère, un brave homme qui l'a mariée et dont elle espérait l'appui. Elle n'en persiste pas moins dans sa résolution d'attendre une conversion d'Henri Deborda pour reprendre la vie commune. En vain celui-ci vient la supplier de revenir : comme il a la franchise d'avouer que ses opinions n'ont point varié, elle refuse. Si elle aime encore, qu'importe ? Les principes avant tout ! C'est une vertu cornélienne...

Le pauvre Henri (qui d'ailleurs a mérité ses mésaventures, avouons-le) accuse sa femme de folie. A part cette invective facile, il ne trouve rien. Et Mme Compain nous assure qu'il est intelligent ! Il n'aurait pourtant qu'à dire, sans se

fâcher : « Je n'ai pas besoin de discuter votre conception du mariage. Je prétends seulement que votre devoir strict était de me l'exposer, non pas après, mais avant, puisqu'elle est en opposition avec le Code, avec les mœurs, exceptionnelle, inusitée, et que, par conséquent, je ne pouvais point la deviner. Et non seulement vous ne me l'avez pas exposée, mais votre conduite devait me faire croire que vous aviez les idées de tout le monde. Comment ! vous m'aviez estimé plus, aimé plus, parce que j'avais refusé de m'engager contre ma conscience au sujet de l'éducation religieuse de nos futurs enfants, parce qu'il me répugnait de prononcer sans conviction ce que votre père appelait une simple formule de bienséance, et vous, solennellement, vous m'avez promis obéissance devant le maire et devant le pasteur, sans le moindre scrupule ? Je vous attribuais la même loyauté que vous aviez déclaré admirer chez moi : j'ai été trompé. Aujourd'hui je réclame, non point au nom d'une morale religieuse, puisque je ne crois à aucune, mais au nom de la simple honnêteté naturelle, de la probité la plus vulgaire, je réclame l'exécution d'un contrat selon les termes mêmes que, libre-

ment, vous avez consentis. » Laure répondrait peut-être que « la personne humaine est aliénable »? Bien! Mais alors elle ne doit pas feindre de s'aliéner, quand rien ne l'y force, sauf la satisfaction de ses désirs... A quelque point de vue qu'on se place, cette petite libertaire est coupable.

Et elle nous étonne, elle nous étonne excessivement. Ses grands principes, où les a-t-elle pris? Elle a vécu dans un milieu mondain, conservateur ; elle n'a jamais entendu parler de féminisme. Seulement son père et sa belle-mère lui laissaient faire tout ce qu'elle voulait... Cela expliquerait qu'elle fût une enfant gâtée, orgueilleuse et capricieuse (dans ce cas, d'ailleurs, elle n'agirait pas autrement), mais nous paraît insuffisant à constituer, en quelque sorte, la genèse d'une femme à convictions.

Du moins, Laure devient-elle ensuite ce qu'elle aurait dû être pour que nous comprissions son état d'esprit : elle se met au courant des doctrines nouvelles, elle lit des revues féministes, un quotidien de même nuance ; surtout elle se rend matériellement indépendante, elle se crée une vie solitaire et personnelle. En effet, pour

échapper à la sourde hostilité de sa famille, pour se donner en même temps une occupation qui la distraie, qui la fortifie, elle passe des examens d'anglais et devient professeur à l'Ecole normale de Villebelle.

Elle entre dans un monde supérieur. Elle rencontre là une femme sublime et trois femmes excellentes. La femme sublime est la directrice, une sainte stoïcienne [1]. Et il semblerait naturel de trouver chez cette intellectuelle — chez cette *cerveline* — le mépris du mariage. Sans doute elle y a renoncé pour elle-même, mais... Ecoutez-la plutôt :

« Le sentiment que ma vie serait toujours incomplète et mutilée m'oppressait par moments à un tel point que je me rappelle avoir senti les larmes me monter aux yeux lorsque, dans un lieu public, je rencontrais des jeunes mariés ou des mères avec leurs enfants. Il fallait chasser ces regrets qui menaçaient d'éteindre le premier enthousiasme de mon œuvre. Je fis alors ce que d'autres ont fait : au lieu d'attendre l'amour, je cherchai à répandre celui dont mon cœur était plein. Résolument j'adoptai mes élèves, mon

1. Ancienne élève de Fontenay et fille spirituelle de M. Pécaut.

école, et volontairement me donnai une seconde fois à la tâche dont m'avaient quelque peu dégoûtée, je l'avoue, les difficultés que vous avez entrevues. Peu à peu, je sentis la joie renaître en moi, et je connus l'amour, sinon la passion. Cependant, je ne crois pas que cette transformation de l'instinct naturel eût pu suffire à me donner la paix et le bonheur que je goûte aujourd'hui, si, par réflexion, certaines idées n'étaient entrées en moi *qui sont devenues ma foi.* »

Laure, à qui la directrice séraphique tient ce discours, l'interroge aussitôt sur ces idées merveilleuses, sur la pierre philosophale de l'ordre spirituel qui change ainsi en paix toutes les épreuves. Et la directrice répond que c'est la conviction que ces épreuves de la vie publique, réservées d'ordinaire aux hommes, virilisent les âmes féminines qui y sont soumises, leur donnent une sagesse et une force particulières, les rendent vraiment utiles aux autres âmes qu'elles forment. « Des centaines de femmes sont actuellement assagies et meurtries par la lutte extérieure. Elles sont mutilées et, pourtant, elles acquièrent une plus ferme raison. Leur mission

me paraît très haute et très belle, si elles savent la reconnaître. Si, *du sacrifice involontaire* de leurs plus naturelles aptitudes féminines, *elles font un sacrifice librement consenti* (formule toute chrétienne, entre parenthèses), elles me paraissent, avec la conscience en plus, ressembler à ces êtres dont nous parle l'histoire naturelle qui, par leurs transformations douloureuses, préparaient des races nouvelles. Nous, de même, nous préparons des races nouvelles de femmes, plus raisonnables, plus capables de mériter ce respect de l'homme qu'elles réclament, mais que souvent, par leur frivolité, elles ne méritent pas... Il nous faut en faire non seulement de bonnes institutrices ; mais surtout des femmes capables de se gouverner elles-mêmes, *des mères de famille de tendresse sage et de conseil bon*... Il m'est doux de songer que moi, par exemple, qui n'aurai point connu l'amour, je serai pour quelque chose dans le bonheur de mes sœurs de demain, puisque, par mes efforts, j'aurai contribué à les rendre plus dignes d'amour. Nous sommes une génération de sacrifice... »

Et elle reprend gaiement :

« Tenez, laissez-moi vous faire une comparai-

son. Vous avez entendu parler de l'archéoptérix, n'est-ce pas? cette bête étrange et laide qui avait des plumes, des dents, une queue de serpent. La race ne s'en est pas perpétuée, heureusement; mais de cet animal ridicule sont nés les oiseaux. Il fut passager et nécessaire. Eh bien! nous aussi, nous sommes des archéoptérix, des êtres de transition, point aimables par eux-mêmes peut-être, mais beaux par ce qu'ils annoncent. »

Qu'en pensez-vous, Marceline Rhonans et Jeanne Bœrk? Croyez-vous, mesdemoiselles, que vous êtes des archéoptérix?...

Et Mlle Ringuet — la plus sympathique des trois femmes excellentes — se montre aussi explicite, davantage même, car elle parle sans aucune comparaison paléontologique :

« L'amour, avec la maternité, dit-elle rondement à Laure, c'est bien plus intéressant que l'enseignement, allez! Il n'y a que nous autres vieilles filles pour savoir pertinemment quelle est la vraie vocation des femmes! »

Cependant — malgré la femme sublime et les trois femmes excellentes qui l'habitent — Villebelle n'a rien d'un paradis : Mme Compain tient

à nous le montrer. Une dénonciatrice se cache dans l'école même, parmi les professeurs. Pour n'être point bien pensante,

— Et ceci se passait dans des temps très anciens —

pour avoir commenté avec trop d'admiration la peu orthodoxe *Mort du Loup* de Vigny, la directrice se voit vilainement persécutée. Il y a là-dedans un inspecteur d'académie qui joue un rôle d'inquisiteur.

Et, pendant ce temps, que fait Deborda?

Il enrage d'abord. Puis il va passer les vacances dans sa famille, en Ardèche — et beaucoup de choses le frappent dont il ne s'était jamais inquiété auparavant. Il voit comment le vieux Deborda, qui a le despotisme d'un *pater-familias* romain, malmène et sacrifie à son égoïsme, en toute occasion, sa femme et sa fille. Et, d'une façon générale, les coutumes huguenotes des Cévennes, les enseignements des pasteurs, la loi même strictement appliquée, semblent au jeune professeur bien injustes pour le sexe de Laure [1]. Mais il apprend la nomi-

1. Mme Compain nous montre fort bien comment Deborda se trouve ébranlé par l'exagération même de ses propres tendan-

nation de celle-ci à Villebelle : alors il se croit définitivement abandonné; il enrage de nouveau; et il quitte l'Ardèche sans que ses méditations aient abouti à une conclusion pratique.

Bordeaux, où il s'est fait nommer, ne le distrait point : au fond, il aime toujours Laure, de même que Laure l'aime toujours. Le dégoût horrible et le remords que lui cause une tentative de diversion charnelle achèvent de lui démontrer l'impossibilité d'oublier. Il reprend ses méditations — et la conversion finit par s'ensuivre. Dès les congés de Pâques, il va chercher sa femme à Villebelle. Il prononce solennellement son abjuration. (Il déclare, entre autres choses : « Je ne doute pas qu'un jour, alors qu'un assez grand nombre d'hommes seront arrivés à comprendre que la sujétion de l'épouse n'est qu'une survivance honteuse de la brutalité de nos origines, ils feront des lois qui préviendront son oppression et l'arbitrage interviendra entre les époux désunis comme entre les nations hostiles [1]. ») Et Mme Compain, qui ne se tient pas

ces dont il constate ainsi les effets dans sa famille et chez ses compatriotes cévenols.

1. En ce qui concerne ces conflits, au sujet des enfants, des

d'enthousiasme, s'écrie : « Ils restèrent longtemps silencieux, la main dans la main, goûtant un bonheur infini : celui d'un couple élu, fondateur d'une race nouvelle ; un bonheur de dieux. » Et, ce jour-là, Villebelle est bien un paradis.



Mais, n'en déplaise à Mme Compain, la « race » des époux qui s'accordent n'est pas si « nouvelle ». Nous connaissons bon nombre de ménages où, *sans théories*, — pardonnez-leur, Madame ! — on pratique le mariage parfait ; où l'on ne sait plus si quelqu'un commande, tant les deux volontés, pénétrées d'un même amour et d'une même foi, sont unes. A ces « couples élus », votre livre naïf et noble plaira, j'en suis sûr (sans qu'ils en approuvent toutes les thèses), parce qu'il est plein d'âme et que souvent, parmi des idées hétérogènes, le christianisme intérieur y transparaît.

Et, en lisant *l'Un vers l'Autre*, Mlle Colette Yver se rassurera sans doute ; car elle cherchera

lois de ce genre existent déjà en Autriche, dans les provinces Baltiques, etc. Mme Avilard y eût été protégée... (Cf. *Pour la Femme*, de l'abbé NAUDET, p. 186.)

en vain des *cervelines* dans ce milieu qui leur devrait être si favorable. D'ailleurs, pourquoi l'instruction détournerait-elle du mariage les femmes plus que les hommes[1]?

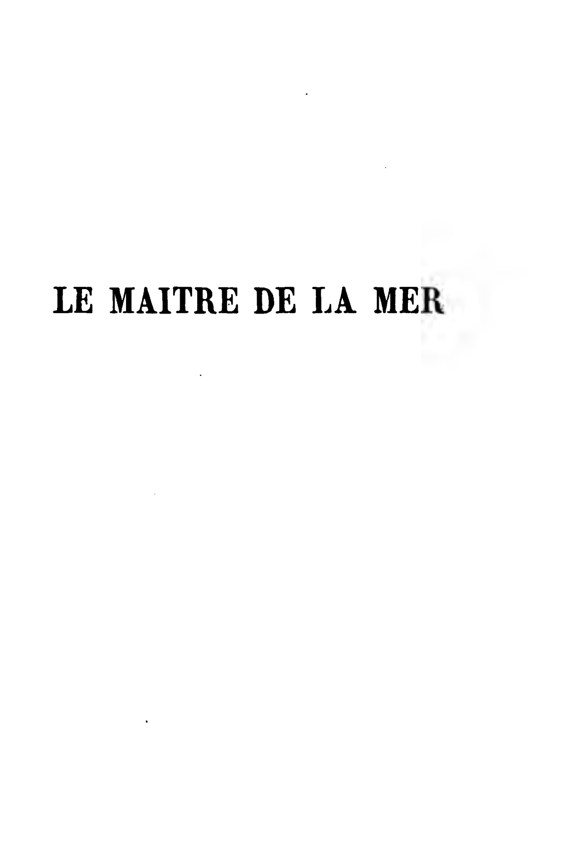
En tout cas, il faut souhaiter que des romans comme *les Cervelines* et *l'Un vers l'Autre* se multiplient; ils nous fournissent des renseignements vraiment sérieux sur ces tendances si complexes et parfois divergentes qu'on classe trop facilement sous l'étiquette commune de féminisme.

Ce ne sont plus *les Femmes nouvelles*, par Paul et Victor Margueritte: ce sont *les Femmes nouvelles*, par elles-mêmes.

1. « L'éducation n'est que le moyen par où les forces constitutives de l'être humain sont affermies, développées et mises en œuvre. Si cela est bon, alors l'éducation elle-même est bonne, et la plus complète sera la meilleure, tant pour la femme que pour l'homme. » (Mgr Spalding : *l'Éducation supérieure des Femmes*. Traduction de M. l'Abbé Félix Klein. Bloud et Barral, éditeurs.)

1er août 1903.

LE MAITRE DE LA MER



LE MAITRE DE LA MER

Quand on lit un ouvrage de M. de Vogüé, on songe dès les premiers alinéas : « Voilà un auteur qui ne doit guère être populaire ! » Le style souverainement « distingué », d'une allure hautaine, l'obstination à présenter les idées sous une forme étudiée presque à l'excès [1], autant que l'élévation constante de la pensée, semblent faits pour éloigner le grand public. Et pourtant, cet écrivain, voué, croirait-on, à la réclusion élégante des cénacles, a exercé, sur ce grand public, la plus puissante influence. Il fut l'importateur du roman russe ; et si des milliers de Français aiment Gogol, Dostoïewsky, Tolstoï — Gorki aujourd'hui — très probablement ils le doivent à M. de Vogüé.

1. Peut-être pourrait-on discerner cependant en ses deux derniers romans comme une tentative de simplification, de vulgarisation même.

Ensuite il patronna le néo-christianisme. (A cette époque idyllique, M. Henry Bérenger, jeune homme très sage, écrivait *l'Effort.*) Et, quoique la plupart des néo-chrétiens aient mal tourné, ils avaient alors créé un état d'esprit qui fut relativement fécond.

Si nous continuons à étudier l'auteur du *Roman russe*, les contradictions — ou les mystères — se multiplient.

Evidemment, il apparaît comme un idéologue. Mais en même temps il se montre imaginatif à la façon d'un artiste : personne ne cherche plus que lui, et mieux que lui ne trouve, les belles métaphores. Vous n'avez pas oublié l'évocation du *labarum* sur la tour Eiffel.

Cet idéologue est un critique. Ses études sur les romanciers russes le placent même au premier rang, à côté de Brunetière, de Lemaître, de Faguet, de Bourget (le Bourget des *Essais de Psychologie contemporaine*). Mais quand on y regarde d'un peu près, on s'aperçoit que sa critique reste singulièrement personnelle : il poursuit sans cesse son rêve propre parmi les œuvres étrangères ; peut-être va-t-il, parfois, jusqu'à les déformer au gré de sa pensée.

Un tel « subjectivisme », s'exprimant sous la forme que nous essayions plus haut de définir, implique une certaine aristocratie. En effet, par la naissance et par le tempérament, M. de Vogüé semble doublement aristocrate. Mais il n'en aime pas moins la démocratie ; l'avenir ne l'effraie jamais ; et il tient à voir du bon, du très bon, dans le présent. N'a-t-il pas un jour admiré même ses collègues de la Chambre des Députés ? (Cela lui a bien passé d'ailleurs, et, dans *les Morts qui parlent*, il s'est repris vigoureusement.) Pessimiste d'instinct, fort mélancolique d'humeur, il garde pourtant une sorte d'optimisme volontaire qui domine tout.

Serait-ce une opération du christianisme ? Car les plus fortes pages de M. de Vogüé sont chrétiennes à coup sûr. Néanmoins, ce chrétien a salué le païen d'Annunzio comme un triomphateur ; il l'a introduit en France, solennellement, ainsi qu'il avait fait naguère pour Tolstoï. Et, dans *Jean d'Agrève*, il a montré une passion illégitime, purifiée par son intensité même, justifiée par la douleur : presque une thèse de George Sand [1] !...

1. Le plus curieux, c'est qu'il ne veut pas, même alors, se

L'analyse du *Maître de la mer* pourrait-elle éclairer un peu ces surprenantes complications?



Mais lorsqu'on veut analyser *le Maître de la mer*, on ne sait littéralement par où commencer. Ce roman n'a rien d'un roman ordinaire : les idées y foisonnent, elles cachent les personnages — ou plutôt ces personnages ne semblent venir en scène que pour exprimer ces idées — et elles rendent souvent l'intrigue indifférente au lecteur. Or, dans cette végétation idéologique, trop luxuriante, on distingue mal ce qui domine — ce qui, d'un mot, importe le plus à l'auteur. Le mieux serait de s'en remettre au titre et d'aller d'abord au « maître de la mer ».

Archibald Robinson, plus fort que Pierpont Morgan, a non seulement réussi le trust de l'Océan, mais étendu ce trust à l'univers entier. « Multimilliardaire », il règne ; il négocie d'égal à égal avec les gouvernants ; il a sa cour. Ce n'est point, du reste, un parvenu vulgaire : il lui faut

brouiller avec le christianisme et qu'il appelle un missionnaire à la rescousse pour absoudre cette passion qui ne se repent point.

un idéal. Peut-être bien, au début, n'a-t-il pensé qu'à gagner de l'argent ; mais, une fois l'argent gagné, accumulé, entassé, il a voulu planter, au sommet de cette pyramide, un drapeau. Une espèce de prophète, Hiram Jarvis, le lui a fourni. Cet Hiram, Anglais, prêche l'alliance des États-Unis avec l'Angleterre afin de réaliser la suprématie mondiale des Anglo-Saxons, pour le plus grand bien de l'humanité comme pour la plus grande gloire du christianisme. Du judaïsme plutôt — car le Nouveau Testament semble étrangement éclipsé par l'Ancien. La domination d'Israël sur les peuples (la race anglo-saxonne constituant l'Israël des temps modernes) forme le fond et oriente la pratique de cette religion dangereuse qui agrée volontiers comme apôtres des Cecil Rhodes et des Jameson.

Ainsi inspiré, Robinson projette la conquête de l'Afrique intérieure, du Ouadaï, au profit de la race élue. Il essaie d'employer à ce dessein, mais, bien entendu, sans lui révéler le but final, le capitaine de Tournoël — frère puîné du commandant Marchand — que le Gouvernement abandonne après une expédition héroïque et vaine. Ce capitaine se méfie ; d'ailleurs il ne veut

sous aucun prétexte sacrifier son épée. C'est la lutte, très soulignée, entre le vieil honneur français et l'esprit positif du Nouveau Monde. Le vieil honneur français, qui ne manque pas de l'emporter, fait peut-être un peu trop de phrases...

La bataille recommence sur un autre terrain, car le multimilliardaire et l'officier aiment la même femme (nul n'est à l'abri de l'amour, comme tous les lecteurs de romans le savent). Là encore, le multimilliardaire est vaincu; mais sa défaite surpasse moralement la plus grandiose des victoires, car il renonce de lui-même, et, magnanime, il veut aider son ex-adversaire. Il va jusqu'à renier la foi de Jarvis, — d'autant plus volontiers que ce Jarvis, tournant à la folie, est devenu Mormon.

Et triste, mais tout-puissant, maître de son âme autant que de la mer, Archibald Robinson s'éloigne seul dans sa gloire.

Quelle vertu ! Ce Crésus yankee serait-il un personnage de Berquin ?

Pas tout à fait. M. de Vogüé nous montre, chez son héros, certains défauts compensatoires: despotisme, brutalité, grossièreté. Archibald ne

consent point d'abord à son dernier sacrifice et maltraite l'aimée fort vilainement.

Ne crions donc pas trop à l'invraisemblance. D'ailleurs, dans un livre qui n'a rien de fictif, qui est l'œuvre d'un réel milliardaire américain [1], l'âme de Carnegie se révèle assez semblable à celle de Robinson. Nous reconnaissons cette mâle générosité — plus efficace encore et plus consciente, puisque Carnegie professe, quant à l'usage des « biens de ce monde », une théorie toute chrétienne. Toujours aussi cette noblesse voulue, cette obstination un peu ostentatoire à mettre au service d'un grand dessein ou du bien public une puissance qui n'avait d'abord été acquise que pour elle-même !

Néanmoins, chez Carnegie comme chez Robinson, nous découvrons à ces qualités rares un envers inquiétant. Pénétrons avec M. de Vogüé dans l'antichambre d'Archibald :

A l'apparition du financier, les solliciteurs se levèrent : chacun fit un mouvement, aussitôt réprimé, pour s'avancer à l'appel attendu de son nom. M. Ro-

1. *L'Empire des affaires*, par Andrew Carnegie, traduit par Arthur Maillet, avec une préface de Gabriel Bonvalot. — Paris, Flammarion.

binson passa sans regarder, jeta quelques mots d'excuses à la ronde...

Seul, un homme se détacha du groupe, suivit l'Américain hors de la pièce, l'arrêta résolument sur le palier : un gros homme roux, aux traits énergiques et vulgaires, l'air d'un contremaître arrivé patron.

— Un mot seulement, M. Robinson. Je suis Charançon, le propriétaire de l'usine des câbles sous-marins. Me donnez-vous votre commande, oui ou non ?

— Oui, aux dernières conditions que j'ai fixées.

— Quatre mille cinq cents francs le kilomètre ! Moi je vous ai soumis mes calculs ; informez-vous près de qui vous voudrez : au-dessous de six mille francs, je travaille à perte !

— Je regrette. Je ne puis donner plus de quatre mille cinq cents.

— Réfléchissez encore, M. Robinson. Vous ne voudriez pas me ruiner. J'ai refusé toutes les autres commandes pour mettre en train la vôtre. J'ai acheté à crédit les matières premières. Si vous m'abandonnez, c'est une lourde dette sur mon usine qui débute ; ce sont des mois de chômage pour mes quarante ouvriers, des pères de famille, la plupart...

— Je suis fâché. Ma propre usine fabrique à quatre mille cinq cents francs le kilomètre, en Amérique. Vous ne supposez pas que je m'amuserai à faire hausser les prix d'un article dont j'ai besoin.

Et M. Robinson descendit l'escalier. Cet homme, qui venait de secourir généreusement un malheureux

dont il n'attendait rien..., ce même homme ruinait un industriel qui travaillait pour lui [1]; il condamnait à la misère des ouvriers dignes d'intérêt. Il se heurtait à ceux-ci dans le champ clos de la concurrence, dans ce champ clos où il ne voyait que des adversaires à exterminer. C'était la loi de la guerre, et il se fût méprisé de l'enfreindre par une faute de tactique.

Semblablement, nous lisons, dans la notice biographique que M. Maillet a consacrée à Carnegie [2]: « La vie des ouvriers, dans ses usines, est extrêmement pénible. S'ils sont mieux payés qu'ailleurs, ils sont plus vite usés. M. Carnegie déclare que contre cela il ne peut rien. C'est une conséquence de la concurrence en Amérique. »

Toutes réflexions faites, il vaut mieux, pour un chrétien, ne pas être milliardaire.



Au point de vue littéraire, Archibald Robinson possède donc cette qualité primordiale d'être un

1. Ce Charançon, complètement ruiné, se suicide.
2. Cf. *l'Empire des affaires*, p. 31.

personnage vrai, si nous en jugeons d'après les exemples approchés que la réalité nous fournit.

Mais, trop souvent, l'impression de vérité qu'il nous donne cesse dès qu'il commence à discourir. Ce Robinson, d'après M. de Vogüé, manque de tout sens artistique ; il n'a aucun goût, ni presque aucune culture intellectuelle. Malgré cela, nous ne nous étonnerions point de lui voir la bonhomie goguenarde, très savoureuse parfois, d'un Carnegie, avec des trouvailles d'expression hasardeuses et divertissantes... Nullement. Assez guindé, d'ailleurs, Robinson parle la plupart du temps comme un homme de lettres français.

Tous les autres personnages en font autant. Ils diffèrent sans doute par leur façon de s'exprimer — et pas beaucoup ! — mais ils ressemblent tous à l'auteur, ils gardent tous avec lui cet air de famille qui ne trompe point. Voici, par exemple, un journaliste boulevardier, Moucheron, assez réussi comme caractère — tout à fait « manqué » comme langage. M. de Vogüé, ayant à développer des considérations nombreuses et diverses, les a distribuées entre ses héros, équitablement. C'est de la critique à plusieurs voix.

Chacun, à son tour, vient lire son petit rôle intellectuel.

Un chapitre (*Vieux et jeunes Cœurs*) pourrait passer pour un simple article dialogué. Certain général modèle apparaît, à ce seul instant, rien que pour discuter avec Tournoël l'évolution des aspirations patriotiques. Le général songe à la revanche; le capitaine songe aux conquêtes coloniales; et tous deux alignent des arguments méthodiques, en style noble, cependant qu'ils chevauchent. Admirons la patience de leurs montures!

Si ce chapitre-là donnait la note du volume, *le Maître de la mer* serait un vrai roman de critique, fort comparable, par ses défauts énormes, aux *Rois* de M. Jules Lemaître.

Pourtant, quoique la vérité des conversations manque à M. de Vogüé, qu'elle lui manque au point de compromettre celle des personnages, il atteint souvent à la vérité de l'observation générale. La lutte sourde de tant d'officiers coloniaux contre le Gouvernement, leur opposition naturelle et fatale, ne sont-elles pas très exactement rendues à propos de Tournoël?

Novice aux intrigues politiques, le favori du

moment s'était mépris tout d'abord sur le sens des acclamations que son nom soulevait. Comme tous ses pareils, l'explorateur était possédé par la passion de sa découverte. Il n'y avait pour lui dans le vaste monde qu'un seul objet digne de l'effort commun, un seul intérêt urgent, un seul empire désirable : ce futur empire du Kanem et du Ouadaï qu'il voulait faire nôtre, et dont la conquête devait occuper la France, toute autre affaire cessante. Il était revenu à Paris avec l'espoir de gagner tous les cœurs à la foi qui brûlait le sien : sa propagande allait convaincre les incrédules, l'accueil enthousiaste du public lui en était garant...

Ses premières visites aux ministères avaient été autant de douches glaciales. En haut, chez les détenteurs du pouvoir ; en bas, dans les bureaux où le pouvoir se monnaye, il n'avait rencontré qu'objections, difficultés, promesses dilatoires. Aux démonstrations qu'il jugeait irréfutables, à ses adjurations pressantes, on ne répondait que par des hochements de tête, par des échappatoires décourageantes : prudence nécessaire, circonstances défavorables, insuffisance de crédits, obligation d'en finir au préalable avec d'autres entreprises...

Quinze jours après son arrivée à Paris, cet homme acclamé par la foule, jalousé par les camarades qui enviaient sa chance folle, ce glorieux vainqueur marchait tristement dans les ruines de ses espérances. Heureux encore quand il pouvait accuser l'incompré-

hension de ses chefs ou leur mauvaise volonté ; les plus pénibles quarts d'heure étaient ceux où sa raison le forçait à reconnaître la justesse de certaines objections, la subordination fatale de ses projets aux intérêts complexes dont les directeurs de notre politique avaient le légitime souci. Il voyait surgir de grosses questions, d'immenses terres, autour et au-dessus de cette terre africaine qui lui avait masqué pendant des années le reste du monde : elle se rapetissait en proportion, décroissait déjà dans le lointain, redevenait une tache blanche sur la carte : ce blanc vide qu'elle était avant qu'il ne l'eût rempli de ses découvertes, qu'elle continuait d'être pour tous ceux qui n'avaient cure de son exploration...

Autant que son empire idéal et dans la même mesure, ce roi détrôné sentait décroître sa propre personnalité. Là-bas, en Afrique, avec sa petite colonne, il était souverain absolu des vastes espaces, seul maître de ses volontés et de son action ; les sultans s'inclinaient devant le grand chef blanc, les peuplades soumises lui obéissaient ; il abordait d'un cœur confiant les plus grosses difficultés, conscient d'avoir en soi tout pouvoir et toute force pour les vaincre. A Paris, il n'était plus qu'un pauvre capitaine, rappelé vingt fois par jour à la modestie de son rang. Nulle autre force que ses faibles moyens de persuasion, déjà paralysés par son découragement. Tous ceux qu'il sollicitait avaient le droit de lui commander ; ses heures se consumaient dans l'attente des audiences, tandis

que passaient devant lui les officiers supérieurs, les chefs de bureau, importants, les mains pleines de paperasses qui accaparaient l'attention du ministre et ne valaient pas, à l'estime de Tournoël, un hectare de sable du Ouadaï. Qu'il se voyait petit, perdu, dans cette brousse des bureaux, plus redoutable cent fois que la brousse africaine !

Et, par un retour logique, cette exactitude de l'observation générale conduit en bien des cas à l'exactitude de l'observation particulière. Quand il est vraisemblable, tout à fait vraisemblable, qu'un personnage, momentanément, incarne une « manière d'être » propre à un peuple ou à une classe, M. de Vogüé retrouve la réalité. Ainsi, Robinson voulant fonder un journal à Paris, Moucheron lui amène, comme candidat-directeur, le sénateur centre-gauche Huvier des Fontenelles ; et nous voyons se heurter deux conceptions : celle, toute pratique, du Yankee, lequel prétend se procurer un instrument d'affaires, contre celle, tout idéaliste — mais d'un idéalisme niais — du politicien qui rêve un quotidien aux nobles programmes destiné à soutenir son vague parti libéral.

Rien n'est plus vrai — parce que la vérité

particulière coïncide avec la vérité générale.

Ce chapitre exceptionnel débute par un portrait qui nous rappelle qu'il existe un vicomte de Vogüé leste et irrévérencieux, celui du *Rappel des Ombres*. (Oh ! les malicieux croquis d'après Mme Rolland ou Lassalle !)

L'Américain vit apparaître une figure pisciforme, qu'on eût dite taillée dans une longue tranche de gélatine inconsistante. Les favoris d'un gris jaunâtre, ballants sur les bajoues, ressemblaient à des nageoires remontées; les yeux glauques, à fleur de tête, avaient ce regard voilé qui témoigne d'une contemplation habituelle des choses troubles, dans la lumière diffuse d'un aquarium. L'ancien président de la « Gauche ouverte » — un groupe parlementaire dissous depuis longtemps — portait comme un ostensoir cette tête consciente de son importance sociale; elle participait de la nature et de la dignité d'une énorme serviette noire, bourrée de paperasses, qu'il serrait sous son aisselle. Tête et serviette, récipients jumeaux, meublés des mêmes formulaires, du même bagage idéologique perpétuellement transvasé de l'un dans l'autre; riches herbiers où toute la végétation vivante des sociétés venait se dessécher en notations abstraites,en matière scripturaire sans rapport aucun avec les phénomènes déconcertants de la vie.

La Voix de l'Océan, tel sera le titre du pério-

dique français que créera le « maître de la mer ».

—*La Voix*...,fit avec un soupir M. Huvier des Fontenelles. Presque une résurrection de ma chère feuille! Ne pensez-vous pas qu'il y aurait avantage à reprendre en entier mon ancien titre, *la Voix libérale?*

— Comprends pas, dit l'Américain. Pas des mots, des choses. L'Océan est une chose : ma chose. Traitons d'abord la question financière.

Et le malentendu se prolonge. Ce parfait sénateur finit par dire :

— Je reconnais là, Monsieur, les vastes conceptions d'un homme qui voit toutes choses de haut. Il ne nous reste donc qu'à préciser le point essentiel, le programme de l'organe libéral qui essaiera de rallier à ses opinions tous les bons esprits...

— Le programme ? fit M. Robinson : mais il tient en deux mots. Mon journal parisien devra, comme les autres, servir mes intérêts.

Mais M. Huvier des Fontenelles, imperturbable, débite son boniment politique : saines doctrines..., grand parti auquel j'ai honneur d'appartenir..., l'âme même de la Révolution..., cette âme passionnément libérale, résolument laïque, profondément humaine... ; droits de

l'État et liberté individuelle..., progrès réalisables... bref, ni réaction, ni révolution.

— Je me fais bien comprendre, Monsieur?

— Pas du tout, répondit d'un air ennuyé M. Robinson. Ne disiez-vous point que vous vous inspiriez de la Révolution? Et vous ajoutez l'instant d'après que vous n'en voulez plus!

— Certes, Monsieur, je m'en inspire : pour en prévenir le retour, puisque nos pères l'ont faite...

Restons-en sur ce mot de comédie : on n'en trouverait pas de meilleur dans *Rabagas*.

Et nous pouvons conclure le contraire de ce que nous disions à propos de *Vieux et jeunes Cœurs* : si tout le roman restait dans cette note, il serait original et excellent. Entraîné par le mouvement des idées, le dialogue même devient alerte, naturel, vivant enfin.

Malheureusement, l'entrevue de Robinson et d'Huvier des Fontenelles ne constitue qu'un épisode, dans ce récit où les épisodes abondent. — Personnages secondaires, si secondaires qu'on pourrait sans nul inconvénient les supprimer (comme certain général, déjà cité, ou certain évêque), fantaisies, petits événements oiseux : il y aurait de quoi fournir la matière

d'une demi-douzaine de nouvelles. On ne s'en plaint pas, d'ailleurs, car ces hors-d'œuvre, presque tous agréables, rendent plus facile la lecture de cet ouvrage très sérieux.

Peg, par exemple, nous repose de Tournoël. Cette Peg est une richissime miss américaine. Un jour, comme elle passe à Paris, un bijou superbe la tente et elle dépêche son père pour qu'il l'achète. Mais celui-ci ressort de la boutique, mécontent ; elle lui demande : « C'est donc bien cher? »

— Peu importe, répond-il, la difficulté n'est pas là ; mais le marchand me dit que c'est une couronne de duchesse : alors, tu comprends... sur ta tête... ce serait un peu ridicule...

— Bien, papa. J'aviserai.

Le soir même, à un bal de charité, elle tourne la tête du jeune duc de Jossé-Lauvreins; les fiançailles se concluent dès le lendemain, et le père donne le bijou.

Ce qui paraît incroyable — beaucoup plus que l'anecdote, peut-être authentique — c'est que cette écervelée se montre par la suite une fort honnête femme, qu'elle donne même à Robinson

des conseils d'héroïsme, par dévotion à l'honneur américain. On eût trouvé assez naturel de la voir finir comme une Clara Ward.



Nous avons achevé, semble-t-il, d'analyser *le Maître de la mer*... Eh bien! non! A côté du roman principal, constitué par le développement du caractère d'Archibald à travers les divers événements destinés à le mettre en valeur, et sous les nombreux hors d'œuvre qui surchargent et agrémentent le récit, nous découvrons un second roman : la liaison du capitaine de Tournoël avec Mme Millicent Fiannona.

On pourrait considérer d'abord que la rivalité entre l'officier et le milliardaire fait partie de l'histoire de celui ci; mais en réalité l'on constate que ces deux héros, le nouveau Marchand et la femme qu'il aime, viennent soudain au premier plan, accaparent tout l'intérêt, réduisent le « maître de la mer » presque à un rôle de Sganarelle avant le mariage.

Il faut donc accorder à cette idylle l'importance imprévue que l'auteur lui prête et quitter

Archibald Robinson pour Mme Millicent Fiannona.

Oh! l'énigmatique femme! Elégamment, congrûment, romanesquement énigmatique ! De même qu'il y a en Amérique des « professional beauties », elle est, en quelque sorte, une professionnelle énigme. M. de Vogüé nous affirme qu'on ne saurait la comprendre, elle nous confirme qu'elle ne se comprend guère elle-même — et nous serions bien hardis de ne pas les en croire.

Comme on est aujourd'hui féru d'hérédité, cette Millicent nous devait d'en posséder une fort complexe, avec des variations de « milieux » assorties. Fille d'une Vénitienne et d'un Anglais, élevée à Venise, elle a épousé un vieil Italien, le commandeur Fiannona ; puis, partie pour l'Argentine, elle y est devenue veuve. Rentrant en Europe avec une fortune très ébréchée, elle a connu sur le paquebot Archibald Robinson et lui a plu. Mais elle rencontre à l'Opéra le capitaine de Tournoël — et c'est le capitaine qui lui plaît. Celui-ci, d'ailleurs, prend feu instantanément — comme Bajazet ou Jean d'Agrève.

Archibald, toujours pratique, songe première-

ment à employer, pour réaliser ses desseins sur Tournoël, l'influence de Millicent; mais il se laisse captiver de plus en plus, et comme tout le monde se retrouve en Egypte (vous expliquer pourquoi serait trop long), il demande sans ambages à la belle Anglo-Vénitienne de devenir la « maîtresse de la mer ». Mme Fiannona hésite, hésite encore ... Tournoël, qui s'est cru trahi, semble l'avoir abandonnée à jamais ; il vagabonde au sud, du côté de son Ouadaï ; il a écrit à l'ex-aimée, avant de partir, une lettre amère et copieuse, où le congé était signifié péremptoirement. Et les amis de Millicent la pressent, la bousculent : ils vont la marier de force. Décidément, elle consentira, tout en faisant contre bonne fortune mauvais cœur... Point du tout ! Le capitaine de Tournoël reparaît : il a trouvé son Ouadaï encore plus inaccessible que Millicent. Et, par hasard, il rencontre un beau soir la traîtresse, en rase campagne, devant le mausolée de Kaït-bey. Aussitôt l'explication commence, sans aménité de la part de l'officier. Mais, en définitive, Millicent l'aime... Reprise tout entière en une seconde, elle veut lui persuader qu'elle ne l'a point trompé (c'est d'ailleurs vrai). Poliment — ou plutôt fort

impoliment — il doute... Alors elle lui crie :

— Louis, me croyez-vous celle qui appartient à deux hommes? Répondez : cela, le croyez-vous?

— Cela, non, dit-il avec conviction.

— Alors, puisqu'il le faut pour être crue... Louis! Prenez-moi !... et croyez-moi[1] !

Instantanément toute convention s'évanouit, les grandes idées s'envolent, comme balayées par un coup de vent. Nous voici en pleine passion — passion toute « amorale », mais vivante.

Oh ! la forme reste toujours chaste, aussi chaste que celle de Racine, mais le fond suggère le même rapprochement, car nous retrouvons là cet amour simple, tout puissant, qui se manifestait, bien avant le romantisme et ses grandes tirades, dans le théâtre du XVIIe siècle.

Cependant tout finit à merveille. Robinson se désiste, pour ainsi parler. Tournoël et l'orageuse Millicent régularisent leur union (je demande pardon à M. de Vogüé d'employer des termes aussi prosaïques) ; et il nous est permis d'espérer qu'ils auront beaucoup d'enfants franco-

1. Ne pensez-vous pas que ce singulier argument *ad hominem*, si vite donné, pourrait faire soupçonner le contraire de ce qu'elle prétend prouver?

anglo-vénitiens. Si ceux-là ne sont pas compliqués !...



L'analyse du *Maître de la mer* nous permettra peut-être de résoudre, ou tout au moins de préciser, les antinomies que nous marquions au début de cette étude.

En premier lieu, nous pouvons conclure que M. de Vogüé est avant tout, au sens le plus large du mot, un critique : les défauts saillants de son roman le révèlent, et l'on ne doit donc pas s'étonner si ses meilleures œuvres sont des livres à « considérations », comme *les Remarques sur l'exposition du centenaire* ou *les Regards historiques et littéraires*.

Mais nous avons vu, en outre, que ce critique rencontre la réalité vivante (et devient bon romancier) dès que la vérité de l'observation générale peut se confondre avec la vérité de l'observation particulière. Ne croyez point que M. de Vogüé, alors, procède différemment : non, selon son habitude, il généralise ; mais, comme les personnages qu'il met en scène sont réelle-

ment aptes, en ce moment précis, à représenter des cas généraux, il arrive à l'exactitude par en haut, pour ainsi dire, aussi bien qu'un observateur ordinaire y arriverait de plain-pied. Cela prouve — certains hommes d'action ont tort de penser le contraire — qu'il peut y avoir des idéologues à idées justes. M. de Vogüé n'en serait-il pas un ?

Du même coup nous tenons l'explication de son influence. Malgré la nature hautaine, aristocratique, peu abordable pour le gros public, de sa littérature, il a exercé sur nous tous un empire indirect, grâce à une compréhension supérieure des besoins présents. Lorsque le naturalisme déclinait, il a introduit en France le réalisme mystique des Russes ; plus tard, et juste quand il le fallait, il a patronné le néochristianisme. A force de sympathie voulue et intelligente pour ses contemporains, il parvenait ainsi à leur être utile. Sans doute, une élite seulement le suivait ; mais cette élite entraînait la masse ; et le colossal succès d'un Tolstoï dans notre pays a pu être dû, pour une grande part, à l'inspiration heureuse d'un académicien ignoré du vulgaire.

M. de Vogüé, comme romancier, réalise encore la vie, sitôt qu'il a l'occasion d'exprimer la passion souveraine, la passion telle qu'elle règne (ou sévit) dans le théâtre de Racine, dans les romans de George Sand — et dans ceux de Mme Marcelle Tynaire. Comme nous l'avons remarqué déjà, voilà ce qu'on n'eût guère attendu de cet auteur grave et qui par ailleurs semble si chrétien ! Mais ce mystère, si nous ne l'éclaircissons pas, nous permet du moins d'expliquer certains actes de M. de Vogüé. Joignez à ce sens de la passion le don de compréhension esthétique. (Nous avons déjà signalé quelle part a l'imagination dans le style de cet écrivain ; ajoutons que ses descriptions, sans avoir la forte couleur que leur eût donnée un Flaubert, sont cependant d'un « connaisseur » et contrastent avec la médiocrité décourageante de celles que s'efforcent d'esquisser les purs psychologues.) Et vous comprendrez l'attrait irrésistible qu'exercent sur M. de Vogüé les romanciers à la fois passionnés et artistes ; vous comprendrez comment un Gabriel d'Annunzio a pu lui inspirer autant d'enthousiasme qu'un Tolstoï.

Oui, mais tous ces contrastes ne semblent

guère conciliables avec la sérénité ni avec la stabilité. Quelles luttes probables entre ces tendances divergentes ! Et, si les unes ou les autres finissent par dominer, M. de Vogüé ne pourra-t-il évoluer dans un sens peut-être imprévu ?

Ceux qui se le figurent à jamais établi dans une certitude et figé dans une attitude se trompent du tout au tout. On devine chez ce penseur (il mérite ce nom) une volonté virile, mais aussi des doutes profonds et une inquiétude innée. Rien n'est à la surface. Nul auteur ne se montre moins enclin aux confidences. Mais son œuvre — très sincère — parle pour lui. Et elle n'a pas encore dit tout ce qu'elle aurait à dire.

16 décembre 1903.



UN DIVORCE

UN DIVORCE

L'Étape aurait mieux valu si Bourget n'avait prétendu y peindre — pour n'en donner qu'une caricature — les ouvriers qui s'efforcent de s'instruire dans les universités populaires. Au lieu d'étudier si superficiellement un milieu qu'il ne connaît point et que ses préjugés lui rendent odieux, il aurait dû se borner à tramer cette tragédie bourgeoise dont les Monneron étaient les personnages. Les « drames de famille » — ainsi qu'il a d'ailleurs intitulé un de ses livres — tel est en effet le genre où excelle Bourget, qui l'avait abandonné dans une partie de *l'Étape*, mais qui y revient dans *Un Divorce*.



Mme Darras, épouse divorcée de M. de Chambault et remariée avec M. Darras, se sent prise de remords ou tout au moins d'inquiétude,

quand sa fille, née du second mariage, va faire sa première communion. (L'on voudra bien imputer la complication de cette phrase et de toutes celles qui suivront à la complication même des situations que le divorce engendre.) Par un reste de respect pour le catholicisme, Mme Darras avait exigé de son deuxième mari, libre penseur convaincu, que cette enfant reçût une éducation religieuse; et voici qu'aujourd'hui la piété de la fillette gagne la mère. Celle-ci, peu à peu, subit la contagion de la foi, que bientôt sa raison ne repousse plus.

Mais cette foi renaissante ne lui apporte que le trouble. Mme Darras qui, selon l'Eglise, vit dans l'adultère, ne peut s'approcher des sacrements. Elle a demandé conseil à un prêtre de paroisse, qui l'a effrayée, scandalisée même, par sa sévérité. Elle vient maintenant chez un Oratorien expulsé, chez un mathématicien célèbre, le P. Euvrard, dont elle a entendu parler élogieusement par Darras, comme lui ancien élève de l'Ecole polytechnique. Mais le P. Euvrard, plus doux dans la forme, se montre aussi sévère pour le fond, car il ne lui appartient pas de modifier les lois de l'Eglise. Mme Darras, qui

avait été brutalisée par M. de Chambault, alcoolique et débauché, s'imagine qu'elle pourrait demander à Rome l'annulation de son premier mariage. L'Oratorien la détrompe. Et il lui répète qu'elle ne peut se confesser, puisqu'elle s'est mise elle-même hors de l'Eglise.

La pauvre femme s'en va donc peu réconfortée. Une phrase du P. Euvrard sur les désastres familiaux causés par le divorce lui laisse même une angoisse qui ne se dissipe point.

Ce pressentiment n'est que trop vite justifié.

De son premier mariage, Mme Darras a eu un fils, que Darras a élevé avec un soin admirable — et auquel il a d'ailleurs communiqué ses convictions antireligieuses. Jusqu'alors l'accord du beau-père et de Lucien de Chambault avait été parfait en apparence : un événement imprévu le rompt soudain.

Lucien de Chambault, étudiant en droit, a connu une étudiante en médecine, Berthe Planat. Il l'aime de l'amour le plus profond, le plus respectueux, le plus honnête. Jamais il ne s'est déclaré ; mais il la voit tous les jours ou presque ; il cause avec elle longuement des idées qui

les passionnent tous deux. Ils s'unissent par l'esprit et par l'âme.

Cependant Darras a découvert cette liaison, qu'il a cru d'une nature vulgaire, et son affection pleine de sollicitude s'en est émue. Ingénieur-conseil au Grand-Comptoir, il a recouru à la police de ce puissant établissement financier pour se renseigner sur la jeune fille. Il a appris qu'elle avait été la maîtresse d'un étudiant nommé Méjean, qui l'avait abandonnée, et qu'elle faisait élever à Moret, près de Fontainebleau, un enfant né de cette liaison.

Darras n'hésite plus : une telle aventurière doit en vouloir à la fortune de Lucien ; il faut le sauver.

Il fait donc appeler Lucien pour le mettre au courant. Mais celui-ci se révolte ; il entre en fureur ; il ne veut rien croire de ce que lui révèle son beau-père ; et il le quitte avec des paroles menaçantes. Pour la première fois, il s'est permis une allusion hostile au second mariage de sa mère...

Darras est bien obligé de raconter cette scène à sa femme ; en vain l'atténue-t-il : Mme Darras y voit le commencement du châtiment, la réali-

sation des prédictions involontaires du P. Euvrard.

Or, le conflit s'accentue. Lucien, par un très grand hasard — faut-il dire une chance? — n'a pas eu affaire à une aventurière, mais à une « femme nouvelle », à une « cerveline » du plus récent modèle connu. Quand il vient, frémissant de honte, pour lui apprendre quelles calomnies on a inventées contre elle, Berthe Planat lui déclare loyalement que ce ne sont pas des calomnies. Elevée par un père et par un oncle révolutionnaires, elle a cru un jour, et elle croit encore, à la supériorité de l'union libre sur le mariage ; elle a voulu conclure une très morale union libre avec ce Méjean ; — mais il était de mauvaise foi ; il l'a trompée, puis abandonnée, comme un mari... Elle n'en a pas moins agi selon sa conscience ; elle s'estime et prétend qu'on l'estime.

D'abord désespéré et indigné, Lucien, vaincu par la sincérité indéniable de Berthe, par ses arguments — et par l'amour, donc ! — revient trois jours après pour lui offrir de l'épouser. S'il tient au mariage civil, ce n'est point parce qu'il lui attribue encore une valeur morale ; mais il

l'envisage comme un moyen de prouver devant le monde son respect pour Berthe. Il reconnaît l'utilité pratique de cette formalité légale dans la société actuelle : rien de plus.

Berthe accepte. Par malheur, Darras, que Lucien est retourné voir avec confiance, ne veut rien entendre : non seulement il persiste dans sa première opinion, car il considère toujours la jeune fille comme une aventurière ; mais, en outre, ayant le culte de la loi, il refuse d'admettre même en théorie la légitimité des unions libres. Selon lui, Berthe Planat est coupable envers la société. Et l'altercation, d'une violence croissante, se termine par une rupture. Lucien a osé comparer le second mariage de sa mère, qui avait eu un enfant du premier, avec celui qu'il prétend contracter avec Berthe, qui a eu un enfant de Méjean ; et Darras n'a pu supporter ce rapprochement — ce blasphème.

Sous l'émotion de cette querelle atroce, Mme Darras révèle soudain à son mari sa conversion et ses remords. « Nous ne sommes pas mariés ! » lui crie-t-elle.

L'honnête Darras, consterné, puis furieux, discute en vain. Bien que sa femme l'aime et

qu'il l'aime, leurs deux pensées sont à jamais séparées et hostiles.

Darras conserve malgré tout l'espoir de rétablir la paix et l'entente morale, s'il parvient à ramener Lucien. Il recourt donc à la police, par l'intermédiaire d'un haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, afin de découvrir d'autres défaillances dans le passé de Berthe.

Cependant Lucien est allé demander le consentement de son père, M. de Chambault. Celui-ci, mortellement malade, a donné ce consentement, qui suffit d'après la loi. Les Darras l'apprennent par le notaire du mourant. Ils sont atterrés.

Darras se ressaisit vite. Convaincu que M. de Chambault ignore le passé de Berthe Planat, il décide héroïquement de renseigner lui-même le premier mari de sa femme.

Mais l'état du malade est trop grave pour permettre une entrevue de ce genre. La garde que Lucien a placée auprès de son père — Berthe Planat elle-même — s'y oppose. Elle reçoit Darras qui a insisté. Il l'accuse d'agir par intérêt. Insultée, elle riposte durement. Elle déclare qu'elle épouse Lucien pour le bonheur de celui-

ci, puisqu'elle lui donnera une affection toute à lui, un foyer. « On ne sépare pas un fils de sa mère, et pour toujours », a dit imprudemment Darras. Et elle répond : « Ce n'est pas moi qui les ai séparés. » Elle ajoute : « Quand on a deux familles, on n'en a pas, et il n'en a pas. »

A ce moment, Lucien rentre. Repris qu'il est par l'amour filial pour son vrai père mourant et repentant, il ne fait même pas attention au beau-père. Darras s'en va très troublé, accablé de cette indifférence bien pire que la colère et doutant aussi de son jugement sur Berthe.

M. de Chambault meurt d'ailleurs avant que son consentement soit valable. Et quoique Darras ait obtenu de bons renseignements du ministère, Mme Darras oppose à son fils un nouveau refus. Qu'importe ? Il ne voudrait à aucun prix revenir chez son beau-père. Puis il a maintenant de nouveaux devoirs envers Berthe. Il contractera donc avec elle — si l'on peut dire *contracter* dans ce cas — une union libre. Ils partiront ensemble pour l'Allemagne, avec l'enfant, qui n'aura jamais connu d'autre père que lui. Ensemble, ils poursuivront leurs études de méde-

cine (car il a abandonné le droit). Dans deux ans, Lucien en aura vingt-cinq, et il pourra se marier sans le consentement maternel.

Néanmoins, pour Mme Darras, le pire orage n'a pas encore éclaté. Après le départ définitif de son fils, elle aborde avec Darras le grand débat, duquel toute sa vie — toute leur vie — dépendra désormais. Puisque M. de Chambault est mort, elle peut et naturellement elle voudrait se marier à l'église. Naturellement aussi, Darras refuse avec indignation de se prêter à une cérémonie où il semblerait renier ses propres croyances et reconnaître que son mariage n'a pas été légitime jusqu'alors.

Affolée par la violence inaccoutumée du libre penseur, Mme Darras s'enfuit avec sa fille sans même laisser un mot d'explication. Darras reste consterné, désemparé, lamentablement irrésolu. Il se rencontre enfin avec le P. Euvrard, que Mme Darras a choisi comme négociateur. Exaspéré (on le serait à moins), il pose des conditions fort dures. Si elle ne rentre pas, il reprendra sa fille comme il en a le droit, et, relevé de son engagement, il l'élèvera dans l'irréligion; si elle rentre, elle devra rétracter ses

paroles odieuses, déclarer que leur mariage est valable.

Le P. Euvrard conseille à la pauvre femme de rentrer pour sauvegarder l'éducation religieuse de sa fille, mais à la condition qu'elle vivra avec Darras comme une sœur — et qu'elle ne rétractera rien.

Elle rentre... Elle balbutie : « M. Euvrard m'a dit tes conditions. » Mais Darras, ému à pleurer, lui répond : « Mes conditions?... Il n'y a plus de conditions. Il n'y a plus que toi, toi qui es là, toi que j'aime, toi que je retrouve et que je ne laisserai plus partir. »

Vaine bonté ! Amour vain ! Le désaccord fatal subsistera. « Et, se sentant la prisonnière de ce divorce, — comme avait dit si profondément le prêtre, — la mère de Lucien et de Jeanne maudit une fois de plus cette loi criminelle, à la tentation de laquelle sa faiblesse de femme avait succombé, loi meurtrière de la vie familiale et de la vie religieuse, loi d'anarchie et de désordre qui lui avait promis la liberté et le bonheur, et elle n'y trouvait, elle après tant d'autres, que la servitude et la misère ! »

***

Ce roman, roman à thèse s'il en fut, vous semble-t-il concluant contre le divorce?

Évidemment, il ne s'agissait point de convaincre les catholiques, puisqu'ils étaient convaincus d'avance. Il s'agissait de prouver aux indifférents, aux libres penseurs même, la nocivité du divorce. Et je crains bien que, pour eux, Bourget n'ait rien prouvé du tout.

Permettez-moi d'imaginer ce qu'en dirait un vrai libre penseur, un libre penseur libertaire, comme les adhérents trop logiques qui ont troublé par leur intransigeance le récent Congrès de Rome. Il raisonnerait ainsi, je suppose : « Il n'y a qu'un malheur dans cette famille, un malheur qui entraîne tous les autres : le retour de Mme Darras au catholicisme. Sans cette malencontreuse conversion, les Darras continueraient à penser de même, à goûter la paix d'une parfaite entente morale. Quant au conflit avec Lucien — qui serait déjà moins calamiteux si la religion n'intervenait point — il ne se produirait pas sans un reste de superstition chez Darras. Ce faux libre penseur a la religion de l'Etat,

le culte des simagrées légales. Le préjugé qui l'empêche d'admettre l'union libre est la seule cause de sa rupture avec son beau-fils. Si Mme Darras restait incroyante et si Darras était libertaire, il n'arriverait rien : cette famille heureuse n'aurait point d'histoire ; le combat ne commencerait pas, faute de combattants. Après s'être renseignés, les parents consentiraient au mariage du fils ; Darras resterait le véritable père de Lucien — le père spirituel, comme vous diriez, vous autres dévots.

« Vous avez prouvé que le divorce ne convient pas aux catholiques ; — on s'en doutait un peu ; — vous avez prouvé, en outre, *a contrario* et sans le vouloir, qu'il conviendrait fort bien aux vrais libres penseurs. En résumé, il résulte de votre démonstration que le divorce n'est pas antisocial, mais anticatholique. Merci ! »

Et, s'il était en verve, mon libertaire ajouterait sans doute : « Sur les quatre principaux personnages du roman, j'en vois trois, Darras, Lucien et Berthe, qui sont instruits, volontaires, lucides, vraiment moraux ; seule Mme Darras est impulsive, sentimentale et ignorante ; seule aussi elle cède à la tentation religieuse. Vous l'avouez

donc : le catholicisme n'a de prise que sur les natures inférieures. »

D'autre part, en ce qui concerne la thèse, il n'est pas besoin d'être libertaire pour remarquer que la situation serait presque identique si Mme de Chambault, devenue veuve, s'était remariée à l'église avec Darras. Lui-même l'observe très justement : « ... Quand Lucien a osé me dire à propos de toi : « Elle était ma mère avant d'être « ta femme », c'est ton second mariage qu'il nous a reproché. Tu l'aurais fait, ce second mariage, étant veuve au lieu d'être divorcée, le reproche aurait été le même. Je t'aurais épousée veuve, que le caractère de ce malheureux enfant se serait heurté contre le mien, aussi âprement, à l'occasion de son absurde projet... Tu aurais fait un second mariage dans ces conditions là, encore une fois, que le P. Euvrard n'aurait pas le droit de te le reprocher, et tu subirais les mêmes épreuves... » Mme Darras répond bien : « Non, pas les mêmes. Lucien m'estimerait. Si j'avais été veuve, nous nous serions mariés à l'église, et alors il n'aurait pas eu le droit de comparer le mariage que nous avons fait à celui qu'il veut faire... » Mais c'est absurde, puisque

Lucien, irréligieux et même antireligieux comme son beau-père, n'aurait aucune raison de respecter davantage le mariage bénit par un prêtre. En vérité, cette femme est exaspérante !

Bourget, avec une largeur d'esprit qu'on doit admirer, a fait la part la plus belle possible à ses adversaires : Darras, Lucien et Berthe représentent, pour ainsi dire, la libre pensée idéale. Mais du moins aurait-il fallu que Mme Darras, de son côté, représentât le plus pur catholicisme. Or, outre qu'elle montre peu de cœur lorsqu'elle abandonne Darras sans même lui laisser une lettre, elle semble incarner les convenances mondaines autant, sinon plus, que la religion. Je crains qu'elle ne soit moins chrétienne que Mme Aubray — cette fille un peu « toquée » de celui qui écrivit *la Question du divorce*. A Mme Aubray manquait la sagesse du monde ; à Mme Darras manque la hardiesse du christianisme.

L'opinion de Darras sur Berthe — de Darras, le plus hostile des juges — s'est modifiée, il l'avoue, après leur entrevue. Il a obtenu de bons renseignements par le ministère de l'Intérieur. Enfin, Lucien est décidé, sans aucun retour possible, à posséder dans l'union libre celle qu'on

l'empêche d'épouser civilement. Que devrait donc faire Mme Darras? Consentir au mariage civil, voir son fils, voir sa belle-fille, les aimer, se faire aimer et faire aimer le christianisme en elle, s'efforcer de les amener plus tard au mariage complet, au mariage religieux. Son refus n'est pas d'une catholique véritable. Il est d'une bourgeoise un peu pharisienne.



Bourget a eu sans doute tort de ne pas aborder de front la question du divorce. Ce qui distingue essentiellement le divorce du mariage des veufs, c'est que la première union, dissoute par la loi, ne l'est point en réalité tant que les deux conjoints vivent. Dans *les Deux Écoles* de Capus — et je choisis cette pièce parce que je pense qu'on ne peut suspecter l'auteur d'avoir eu des intentions morales — dans *les Deux Écoles*, Le Hautois, prétendant d'une femme divorcée, déclare péremptoirement : « La loi est la loi. » Et Henriette, la femme divorcée, riposte : « Mais la réalité est la réalité... Comment ! Des gens qui ont voyagé quelques jours ensemble sur un

paquebot ne sont plus indifférents les uns pour les autres, ils se quittent avec des poignées de main et une certaine émotion, et vous voudriez qu'un mari et une femme, brusquement, sur un signe de la loi, n'aient plus un souvenir commun[1]?... » La rencontre possible et le heurt des deux maris vivants (ou des deux femmes), le premier mari restant toujours mari, en dépit des fictions légales[2]; leur lutte désastreuse pour l'éducation des enfants issus du premier mariage : voilà les deux problèmes du divorce. Du dernier surtout, l'Eglise se préoccupe, puisque c'est en vue des enfants, et non du seul bonheur des époux, qu'elle considère l'institution matrimoniale[3].

1. *Les deux Écoles*, acte II, scène VII. Et dans la dernière scène du dernier acte, comme les divorcés partent ensemble, Mme Joulin, mère d'Henriette, conclut : « ... Je crois que c'est moral, parce que... je vais vous dire une chose, mes enfants... vous connaissez mes principes. Pour moi, vous n'avez jamais été divorcés. »

2. Sujet traité par Paul HERVIEU dans *le Dédale*.

3. Deux mères pour un enfant, par exemple. Ce sujet a été traité par Mme Bentzon dans une œuvre de jeunesse écrite en 1868 et publiée en 1896, avec une préface où l'auteur disait : « Il est assez rare, je crois, qu'un romancier relisant par hasard, au bout de vingt-cinq ans et plus, son premier ouvrage, découvre que le sujet de ce roman, oublié de tous et d'abord de lui-même, est ce qu'on appelle un sujet d'actualité. C'est ce qui m'est arrivé pourtant avec *Un Divorce*. » En effet, ce roman s'intitulait *Un Divorce*... Et maintenant la surprise de Mme Bentzon doit redoubler, car il est plus que jamais d'*actualité*.

— Sur la question des enfants après le divorce, on peut citer

Bourget a compris l'un et l'autre problème. Il montre l'impossibilité pour le second mari d'oublier l'existence du premier : « Depuis qu'il avait épousé la femme divorcée d'Edgar de Chambault, jamais Darras ne s'était désintéressé entièrement de cet homme... L'idée de ce que pensait cet homme à qui sa femme avait appartenu vierge, des images qu'il gardait dans sa mémoire, des droits du sang qu'il conservait malgré tout sur Lucien, le poignait, le suppliciait. » Et Bourget esquisse une lutte entre les deux pères à propos du fils...

Mais ce ne sont que des détails, presque de simples indications. Au premier plan, se déroule un drame qui pourrait aussi bien avoir pour cause le « remariage » d'une veuve ayant un enfant et le conflit de cette femme, catholique, avec son second mari libre penseur.

On peut conclure qu'*Un Divorce*, en tant que roman à thèse, est une œuvre manquée.

aussi *Rose et Ninette*, d'Alphonse DAUDET, et *la Seconde Vie de Michel Teissier*, d'Edouard ROD.

1. Voyez *Mariage et Union libre*, de G. FONSEGRIVE, PLON, 1904. C'est l'ouvrage le plus solide, écrit au point de vue catholique, sur ces questions si souvent mal traitées par les romanciers.

***

Mais est-elle manquée au point de vue littéraire? Aucunement.

Je ne parle pas du style, bien entendu. Bourget a toujours les mêmes défauts. La lourdeur, le pédantisme et une gaucherie surprenante gâtent ses meilleures pages. « Ce n'était rien et ce rien suffisait pour que des flots de poésie *ruisselassent* dans ses veines. » Cette plate métaphore avec ce cacophonique imparfait du subjonctif, voilà ce que trouve l'auteur d'*Un Divorce* pour exprimer la puissance et la grâce d'un jeune amour! Et c'est une de ses moindres peccadilles...

On peut aussi, comme d'habitude, se divertir à relever, parmi les remarques profondes du psychologue, quelques bonnes naïvetés. « Il (Lucien) ne se doutait guère, tandis qu'il gagnait ainsi cette ruelle inconnue, débris de l'antique rue Neuve-Saint-Etienne, où mourut Pascal, qu'à ce même instant sa mère s'engageait dans une autre rue, contemporaine de celle-là, pour y avoir avec le religieux proscrit l'entretien sur lequel

s'est ouvert ce récit. *Cette similitude des décors autour de ces deux détresses était tout un symbole*[1]. Ne procédaient-elles pas d'une cause identique? L'une et l'autre démarche n'aurait pas en effet eu lieu, sans le second mariage de Gabrielle. *Mais quand Lucien eût connu ce détail, son esprit était trop profondément pénétré des doctrines de son beau-père pour ne rien voir là qu'une coïncidence fortuite.* » Bien probable, avouons-le [2]!...

Pourtant, malgré ces faiblesses et malgré ces naïvetés, on ne peut guère nier sans parti pris la valeur d'*Un Divorce*. Jamais peut-être Bourget n'avait mieux composé. Les longueurs et les hors-d'œuvre de ses précédents livres ont presque disparu. De plus en plus s'affirme, mais avec maîtrise, le procédé théâtral. Une

1. Plus de symbole, donc, si le P. Euvrard avait demeuré rive droite!

2. On pourrait relever aussi, comme assez comiques, les constatations au premier coup d'œil que doit faire tout observateur : « Depuis les bracelets qui luisaient sur ses poignets au bord du manchon, jusqu'aux fines chaussures apparues sous la jupe à longs plissés, tout, chez Gabrielle Darras, dénonçait une personne de la haute bourgeoisie française... » Ou encore : « L'épaisseur de sa natte brune à reflets clairs, qui retombait par derrière en un simple catogan, disait la force de la vie... » Comme si certains rachitiques n'avaient pas une chevelure abondante!...

série de scènes dramatiques reliées par le récit indispensable, sans un chapitre de trop, sans un détour ; les trois unités enfin, dans la mesure où le roman le comporte; — et nous avons une sorte de tragédie racontée, saisissante par le raccourci et la force, qui présente peu d'analogues. Sauf *Pierre et Jean* de Maupassant, vous ne découvrirez guère chez nos contemporains d'ouvrage aussi vigoureusement bâti dans sa simplicité.

Chose curieuse, *Un Divorce* semble même un roman où la situation l'emporte en intérêt sur les personnages. La psychologie, quoique juste[1], devient relativement sommaire et n'apparaît plus comme l'objet principal. Cherchez : depuis *l'Irréparable* jusqu'à *l'Étape* (je veux oublier *l'Eau profonde*), vous ne trouverez point, je crois, une œuvre de Bourget où un pareil ren-

1. Voici, par exemple, une observation exacte, mais amusante chez Bourget, admirateur si dévot des *classes dirigeantes*. C'est quand Darras se rencontre avec Berthe : « De plus en plus, à mesure qu'avançait cet étrange entretien, la véracité de son interlocutrice s'imposait à lui. Cette évidence aurait dû, dans la logique de ses principes, désarmer l'énergie de son opposition. Le *grand bourgeois français* qu'il était resté, malgré ses théories, n'apercevait au contraire, dans cette bonne foi possible de l'amie de son beau-fils, qu'un moyen de séparer les jeunes gens. » Eh ! eh ! les grands bourgeois français !... Qui aurait cru ?...

versement se produise. L'auteur a presque omis ses habituels monologues, ce que j'appellerais volontiers ses explications au tableau.

S'il pousse trop loin en ce sens, il pourra tomber dans d'autres défauts. La perfection littéraire n'est point, pour ainsi dire, à l'infini, mais au centre. Bourget atteint aujourd'hui le juste milieu. En exagérant ce genre, il composerait des œuvres trop visiblement factices, car tous les événements d'une existence ne surviennent pas à la fois. Cette invraisemblance, nécessaire au théâtre, deviendrait trop criante dans le roman.



Mais, au fond, ce danger, comme plusieurs autres, est inhérent au roman à thèse.

Tout roman à thèse, en effet, pour être démonstratif, doit nécessairement être logique. Et la vie ne l'est pas, au moins en apparence. On s'oblige donc à la fausser ou à la trop simplifier, à la rendre une et claire aux dépens de la vérité quotidienne [1].

1. Une autre raison de trop grande logique et de trop grande

Ah ! quelle hasardeuse entreprise !...

Puis, si vous voulez prouver une vérité sociale, vous devez choisir des personnages qui représentent la moyenne des hommes, des personnages ordinaires, par conséquent. Vous devez n'admettre aussi que des événements ordinaires. Que signifieraient en effet les individus exceptionnels et les aventures exceptionnelles? On vous dirait : « Vous avez raison peut-être — mais pour ces exceptions seulement. »

Par malheur, les personnages ordinaires aux aventures ordinaires, cela manque d'intérêt pour le public. Je connais bien peu de lecteurs, même intelligents, que ne fatigue pas *l'Education sentimentale* de Flaubert, le seul parfait roman de réalité banale qui ait été écrit en français.

Aussi les auteurs (comme Bourget) choisis-

simplification dans les romans de Bourget, c'est l'unité de cause qu'il donne aux événements, tous voulus par une Providence qui fait toujours justice dès ce monde. S'il croit se montrer ainsi élève de Joseph de Maistre, il se trompe. Joseph de Maistre a voulu seulement prouver que, *d'une façon générale, en prenant la moyenne pour ainsi dire*, le vice était plus malheureux en ce monde que la vertu. Mais il a reconnu en même temps que, dans les cas particuliers, dans les existences individuelles, souvent il n'en était pas de même. Sans quoi, que signifierait une autre vie ? Ce *providentialisme* excessif de Bourget conviendrait, mieux qu'aux chrétiens, à certains matérialistes qui voudraient la justice, toute la justice ici-bas, faute de pouvoir l'espérer ailleurs. Voyez plutôt les dernières œuvres de Zola.

sent-ils par un instinct naturel des personnages exceptionnels aux aventures exceptionnelles ; — et ils ne prouvent rien, malgré leurs prétentions.

Condamnerons-nous donc absolument le roman à thèse ?

Non, peut-être. Mais pourquoi ne pas le concevoir d'une façon toute différente ? On ne chercherait pas à démontrer : on suggérerait. Au lieu de prendre un seul cas, on en prendrait d'aussi nombreux et d'aussi divers qu'en pourrait contenir le cadre du roman. Ce serait la vie — vue par quelqu'un qui l'interpréterait discrètement selon ses convictions. Les tendances qui se dégageraient de l'ensemble apparaîtraient assez nettes — moins convaincantes que des arguments, mais plus persuasives. Oui, le roman complexe, à la Dickens, au lieu du roman trop simple et trop « simpliste », le roman tendancieux au lieu du roman-syllogisme : telle serait peut-être la vraie formule...

1er novembre 1904.



LE DÉCLIN DU RÉALISME

LE DÉCLIN DU RÉALISME

La formule du roman réaliste était à peu près celle-ci : personnages ordinaires, événements ordinaires, style impersonnel. Flaubert, le premier, appliqua rigoureusement cette formule dans *l'Education sentimentale*.

On courait le danger d'ennuyer le lecteur en lui montrant toujours des existences trop pareilles à la sienne : c'est pourquoi aucun élève — pas même Maupassant — n'osa pousser aussi loin que le maître la pratique de la doctrine. Néanmoins les accommodements ou les concessions de ces disciples qui avaient le sens du public n'allèrent jamais jusqu'au reniement. Par l'orientation générale de leurs œuvres et par leurs procédés, ils restaient réalistes.

Et le roman psychologique (du moins considéré dans son type le plus parfait : *Dominique* de Fromentin) n'avait guère violé les règles du

réalisme ; car ses héros, un peu exceptionnels peut-être — et encore! — mais point surprenants, point invraisemblables, menaient une vie moyenne, sans traverses bien anormales.

Ce genre était légitime, comme tant d'autres ; cependant, comme de tant d'autres, voici que l'on commence à s'en lasser. Pour s'évader du réel quotidien, on a d'abord recouru au roman historique. (M. Emile Faguet avait prédit ce premier stade, bien avant le succès délirant de *Quo vadis*.) Aujourd'hui, l'on constate des efforts nombreux, sans la moindre cohésion, mais qui tendent tous à fuir le réalisme par diverses voies. Plusieurs romanciers recherchent les cas extraordinaires, non plus avec des prétentions presque scientifiques et pour y trouver la confirmation particulièrement éclatante de certaines lois psychologiques ou morales (je pense à M. Paul Bourget, vous le devinez), mais simplement parce que ces cas extraordinaires offrent un élément d'intérêt qui semble nouveau. C'est un retour au roman dramatique, au roman d'aventures. *Le Lac noir*, de M. Henry Bordeaux, va nous en fournir un joli exemple.

***

Il est curieux (et d'autant plus significatif) que ce soit M. Henry Bordeaux qui ait écrit *le Lac noir*, car rien, dans ses ouvrages précédents, ne permettait de seulement soupçonner qu'il aborderait un tel genre. Critique sérieux, indulgent et pondéré, il avait pratiqué ensuite le roman avec une prudence habile. Il s'était gardé d'innover ; pour la psychologie, pour l'observation des mœurs, pour les descriptions, il avait usé consciencieusement des méthodes courantes. Il nous promettait un Bourget aux phrases plus soignées, mais non point aussi pénétrant ni aussi dramatique (bien entendu, s'il ne s'agissait que de *l'Eau profonde*, j'écrirais mélodramatique, après avoir biffé pénétrant). *La Peur de vivre* n'en avait pas moins semblé une œuvre fort honorable ; et dans certaines nouvelles — *l'Amour en fuite*, *Une honnête femme*, — on remarquait une rare expérience du métier, on admirait même l'art impeccable et minutieux avec lequel étaient préparées les scènes décisives. Mais tout cela, c'était au plus haut point de la

littérature bourgeoise. Aucune hardiesse de style ni surtout d'imagination ne s'y manifestait ; nous ne sortions pas des chemins depuis longtemps frayés ; cet art de bon ton, qui avait certainement sa valeur, ne nous apprenait rien. On ne pouvait nier le talent de M. Henry Bordeaux, talent sûr, intelligent, apaisant, en quelque sorte ; on devait en espérer tout — sauf qu'il se renouvelât.

Erreur ! M. Henry Bordeaux est un « volontaire » ; et avec les écrivains de ce tempérament-là, il faudrait toujours se méfier des prévisions. Nous les pensons bien établis, bien captifs dans leur spécialité ; puis, un beau matin, ils se lèvent et, secouant leur passé avec aisance, ils s'en vont[1]... C'est l'intervention déconcertante du libre arbitre dans les lettres, où il semble que d'ordinaire il s'exerce si rarement. Les auteurs moutonniers, qui sont légion, doivent ne rien comprendre à ces fugues...

Voici donc *le Lac noir*.

Nous sommes chez le conseiller Girardet qui reçoit des juges et des avocats ; on cause de sujets fort sérieux, tellement sérieux que cela

1. *La Petite Mademoiselle*, qui vient de paraître, en est une nouvelle preuve.

réhabiliterait — s'ils en avaient besoin — la magistrature et le barreau. Qui donc prétendait que ces messieurs se complaisaient aux entretiens les plus frivoles ? Ils parlent d'histoire du moyen âge, de sorcellerie ; plus tard, ils deviseront sur Joseph de Maistre... Néanmoins, en ne troublant point cette gravité, M. Henry Bordeaux manquerait « un effet » : or, il ne consentira jamais à en manquer un seul, soyez-en sûrs ! M. le conseiller Girardet, à propos de sorcellerie, lit les notes copieuses et fort littéraires qu'il a prises sur une affaire dont il a connu jadis comme juge d'instruction. Et l'affaire est tragique. Aussi, M. le conseiller interrompra-t-il son récit au moment où cela devenait tout à fait palpitant, afin de ne le recommencer qu'après un plantureux, un exquis dîner, savamment décrit, aggravé même d'une recette pour la dégustation des vins fins. Ce contraste ne semble pas neuf. Mais M. Henry Bordeaux ne recherche point les procédés neufs : il s'efforce, au contraire, d'employer avec art ceux qui sont traditionnels. Je ne sais si vous trouvez méritoire cette pieuse habitude... Quant à moi, je verrais sans regrets l'auteur du *Lac noir* y renoncer.

Mais n'oublions pas M. le conseiller Girardet, ni surtout l'affaire de M. le juge d'instruction Girardet, puisque, cette affaire, c'est le roman.

Un crime a été commis, un crime vraiment anormal. Une paysanne enceinte, la femme Fraizier, a été assassinée dans de telles conditions que l'on peut croire que le meurtrier *en voulait à l'enfant*. Au premier abord, nul indice ! Le juge d'instruction tombe en plein mystère. Comme il est jeune, cela l'excite : peut-être même que cela l'excite trop... Un voisin des Fraizier, Lamadoux, homme très violent, bizarre, mal vu, déjà condamné en police correctionnelle pour injures et coups — ah ! quels fâcheux antécédents ! — a perdu un procès contre le mari et l'a menacé ; la femme Lamadoux — quelle terrible présomption ! — est même allée jusqu'à maudire la femme Fraizier dans sa future descendance. L'opinion publique, plusieurs dénonciations ou témoignages, un faux alibi invoqué bien mal à propos, confirment les soupçons déjà si précis du juge. Ces Lamadoux sont arrêtés. Plus de doute ! Les voilà coupables ! Le procureur prépare son réquisitoire.

Sur ces entrefaites, un ami de Girardet, qui

s'occupe de sciences occultes, vient passer chez lui quelques jours. Il veut voir un sorcier célèbre dans le pays : Gaspard Gruz (nous sommes en Savoie, terre élue des sorciers, paraît-il) ; il ne le rencontre point, mais il achète un livre curieux à la compagne du jeteur de sorts, un répertoire magique. En le feuilletant, le soir, Girardet s'effare d'y découvrir ces lignes révélatrices : — « *Si tu veux devenir invisible, ayant fait profession solennelle et invoqué le roy de la terre et de l'enfer, mange le cœur d'un enfant arraché du sein de sa mère...* »

Ce qu'il y a eu de mystérieusement monstrueux dans la perpétration du crime s'explique soudain. D'autres faits surgissent de la mémoire du magistrat, des dépositions écartées comme absurdes... Deux femmes enceintes avaient été attaquées par un homme ressemblant à Lamadoux — auquel ressemble Gaspard Gruz... Et Gaspard Gruz était là, piochant sa vigne à côté de la maison des Fraizier, le jour de l'assassinat...

Girardet entreprend officieusement et à la hâte une seconde instruction. Mais le procureur ne veut rien entendre, les magistrats haussent les

épaules à ces récits ridicules. Le pauvre juge, partout éconduit,doit s'entendre avec la défense, se faire citer comme témoin à décharge...

Quand l'affaire vient aux assises, tout le monde croit Lamadoux coupable. La déposition de Girardet éveille pourtant quelques doutes.

Cependant, la compagne de Gaspard Gruz dépose à son tour; inspiré soudain, l'avocat de l'accusé met sous les yeux de cette femme l'instrument du crime (un poignard qui a été trouvé chez Lamadoux lors d'une tardive perquisition, conseillée par le sorcier); et elle, qui ne sait rien, qui ne se méfie nullement, reconnaît sans hésiter que l'arme appartient à Gaspard.

Aussi, lorsque celui-ci paraîtra devant les juges, il sera instantanément confondu.

Et, pensez-vous, le roman est fini...

Point du tout ! M. Henry Bordeaux a pris trop de goût aux aventures pour ne pas en conter davantage. Gaspard Gruz saisit le poignard qu'on lui montre, le brandit, s'élance par la porte des témoins...

Il s'est enfui dans la montagne. (M. Henry Bordeaux en profite pour nous infliger, de cette montagne, une description impitoyable, au

moment où nous aurions hâte de connaître le dénouement.)

La gendarmerie donne la chasse au criminel sans le moindre succès. Enfin, sur le point d'être atteint par un brigadier plus hardi en même temps que plus avisé, Gruz se suicide.

Et *le Lac noir?* Pardon, je l'avais oublié, D'ailleurs, M. Henry Bordeaux lui-même s'en occupe fort peu...

Eh bien ! ce fameux lac noir est un lac suspect que hantèrent les sorciers dès les temps les plus reculés et près duquel habitait Gaspard Gruz. Ne fallait-il pas inventer pour le roman un titre étrange? — Mais ce n'est pas le lac noir, c'est M. Henry Bordeaux qui nous surprend. Ce psychologue délicat, ce conteur un peu aristocratique, ne vient-il pas d'écrire là un feuilleton du *Petit Parisien?* Assassinat, erreur judiciaire, mystère, sorcellerie, chasse à l'homme... Craignez un concurrent, monsieur Jules Mary! Votre usine même serait-elle menacée, monsieur Pierre Decourcelle ?...

Mais non, vous ne sauriez vous y tromper ; vous discerneriez au premier coup d'œil que cet intrus n'est guère dangereux, puisqu'il écrit en français.

Il arrive de loin, ou plutôt il n'en arrive pas, il y reste : il n'a point quitté la vraie littérature, malgré les apparences.

En effet, ce sujet de feuilleton, M. Henry Bordeaux l'a traité en romancier sérieux. Tous les personnages ont la physionomie qu'ils doivent avoir, exactement ; la psychologie, pas plus approfondie qu'il ne convient, est toujours juste ; le style, étudié dans sa simplicité, correct et sain, vaut celui de *la Peur de vivre* ou de *l'Amour en fuite*. M. Henry Bordeaux n'a nullement démérité : il a fait œuvre d'art comme à son habitude. Et, s'il évitait davantage les lenteurs à la Bourget, s'il s'abstenait des descriptions où il réussit mal, s'il adoptait enfin une forme de récit plus rapide et plus unie, il parviendrait sans doute à nous conter dans une langue très pure de fort belles histoires dramatiques d'un genre vraiment neuf — ou qui nous semblerait tel.



M. Henry Bordeaux, trop modeste, sinon trop prudent, s'est réclamé de Mérimée pour publier *le Lac noir*. Tandis que le romancier anglais,

H.-G. Wells, n'a songé à se recommander de personne quand il a surgi soudain, quand, si j'ose dire, il est tombé comme un obus en plein milieu de la littérature discrètement réaliste qui charmait ses compatriotes. Il avait vingt-neuf ans déjà. Ancien élève du *Royal College of Science* de Londres et professeur de sciences, il s'évertuait depuis plusieurs années, avec autant d'obstination que d'infortune, à faire de la littérature. Il avait fini pourtant par se glisser dans le journalisme; mais sa notoriété ne s'y était guère établie lorsqu'il publia *The time Machine* [1]. Ce roman le rendit célèbre instantanément.

Mais aussi, quel roman! Il ne s'agissait plus d'amour, ni de vie ordinaire, ni même d'aventures contemporaines. L'explorateur du temps, convaincu d'abord que le temps n'est qu'une quatrième dimension de l'espace, était parvenu à construire une machine qui permettait de se déplacer dans cette dimension, de remonter par conséquent au plus profond du passé, mieux encore, de s'avancer à travers l'avenir! Et il

1. Traduit et publié par M. Davray, à la librairie du *Mercure de France*, sous le titre de : *la Machine là explorer le temps*. Ce volume a paru en Angleterre dès 1895.

arrivait pâle, presque en haillons, au milieu d'un dîner où il avait convié ses amis; puis, après s'être restauré, il leur racontait d'un trait son premier voyage.

Oh! ce départ sur la machine à explorer le temps!...

Pendant cette course, la nuit suivait le jour comme le battement d'une grande aile noire. L'obscure perception du laboratoire disparut bientôt et je vis le soleil sauter précipitamment à travers le ciel, bondissant à chaque minute, et chaque minute marquant un jour. Je pensai que le laboratoire avait dû être détruit et que j'étais maintenant en plein air... La scintillante succession de la clarté et des ténèbres était extrêmement pénible à l'œil. Puis, dans les ténèbres intermittentes, je voyais la lune parcourir rapidement ses phases et j'entrevoyais faiblement les révolutions des étoiles. Bientôt tandis que j'avançais avec une croissante vélocité, la palpitation du jour et de la nuit se fondit en une seule teinte grise continue. Le ciel revêtit une admirable profondeur bleue, une splendide nuance lumineuse comme celle d'un crépuscule matinal ; le soleil bondissant devint une traînée de feu, un arc lumineux dans l'espace ; la lune, une bande ondoyante et plus faible; et je ne voyais plus rien des étoiles, sinon de temps en temps un cercle lumineux qui tremblotait.

... Je vis des arbres croître et changer comme des bouffées de vapeur : tantôt roux, tantôt verts, ils croissaient, s'étendaient, se brisaient et disparaissaient. Je vis d'immenses édifices s'élever, vagues et splendides, et passer comme des rêves. Toute la surface de la terre semblait changée — ondoyant et s'évanouissant sous mes yeux... Bientôt je remarquai que le cercle lumineux du soleil montait et descendait, d'un solstice à l'autre, en moins d'une minute, et que, par conséquent, j'allais à une vitesse de plus d'une année par minute...

Or, l'explorateur ne s'arrête que l'an 802701. Il y trouve une humanité qui le surprend fort, car elle renverse toutes les conceptions de son siècle sur le progrès. Cette humanité s'est divisée en deux races : les Eloïs, de taille réduite et d'intellect plus réduit encore, mais jolis, puérilement jolis, et qui vivent oisifs dans des palais en ruines ; puis les Morlocks, spectres nocturnes, hideux, tapis dans des souterrains, n'ayant conservé de leur mentalité d'autrefois qu'une machinale habileté industrielle. L'explorateur suppose ceci : la société a dû s'organiser sous une forme aristocratique, avec une classe capitaliste restreinte et une vaste foule de travailleurs produi-

sant pour elle dans les sous-sols des villes. Cette société a atteint un jour l'équilibre parfait : les riches étaient rassasiés de jouissance et de savoir; les travailleurs bien rémunérés ne cherchaient plus à perfectionner l'exécution de leurs tâches. Alors, pour avoir renoncé à l'effort, le monde déclina. La classe supérieure forma peu à peu l'ignorant petit peuple des Eloïs; la classe ouvrière enfanta les sauvages Morlocks. (Ces derniers, manquant sans doute de vivres dans leurs antres, ont fini par se nourrir d'Eloïs qu'ils capturent pendant la nuit.)

Après plusieurs aventures dont l'une au moins — une bataille avec les Morlocks — est fort dramatique, l'explorateur s'enfuit, d'abord vers l'avenir, et contemple l'agonie de la terre ; puis il s'en retourne vers notre âge, revient dîner avec ses amis. Il repart ensuite — pour ne reparaître jamais. Peut-être est-il resté en détresse, quelque part dans les siècles, à cause d'un accident de machine...

On comprend la surprise, puis l'enthousiasme du public anglais, car ce livre de visions était écrit par un grand visionnaire. Le combat contre les Morlocks valait de l'Edgar Poë. Quant à ce

chapître où l'on voyait la terre mourir sous un énorme soleil rouge, il surpassait même *Ligeia* ou *le Cas de M. Valdemar*.

Et d'autres romans se succédèrent, aussi neufs, aussi singuliers. L'amour n'y apparaissait point comme un élément essentiel d'intérêt; dans plusieurs même, ne figurait aucun personnage féminin.

Sur un îlot désert du Pacifique, s'était réfugié, pour s'y livrer en paix à ses sanglantes expériences, un vivisecteur qui avait la prétention de transformer des animaux en hommes à force de mutilations savantes — et il travaillait leur chair palpitante comme un modeleur travaille la glaise. L'îlot s'emplissait d'hommes-singes, d'hommes-chiens, d'hommes-panthères, qui répétaient sans les comprendre des mots enseignés, qui parodiaient effroyablement l'humanité sous la domination du Dr Moreau. Mais un puma, qu'il torturait pour en faire un sujet exceptionnel, tuait le monomane; très vite, hommes-singes, hommes-chiens, hommes-panthères retournaient à l'animalité complète. Telle était la donnée de *l'Ile du Dr Moreau*.

Il paraît que la critique anglaise trouva cette

histoire trop horrible et non conforme au goût national...

Plus tard, ce fut *la Guerre des Mondes*. Les habitants de Mars envahissaient la Terre pour la conquérir. Ils massacraient tous les hommes devant eux, avec des engins inconnus. La population de Londres fuyait vers le nord, sur les routes. Mais les Marsiens, que l'accoutumance n'immunisait point contre les microbes de notre planète, mouraient d'une sorte d'épidémie foudroyante. Le dernier d'entre eux, agonisant, jetait longtemps sa plainte au-dessus de la capitale déserte.

Enfin parurent *les Premiers Hommes dans la lune* [1].

Un nommé Bedford s'est hasardé dans les affaires et n'y a point réussi. « De nos jours, explique-t-il, les transactions commerciales comportent une certaine dose d'aventure; j'en acceptai les risques, et, comme il y a invariablement dans ces matières une certaine quantité de *pren-*

1. Je ne fais pas une énumération complète. Je me contente de signaler les œuvres les plus marquantes. — Il y faudrait ajouter aujourd'hui : *Place aux Géants*, traduit cette année même par MM. Davray et Kosakievicz. — Paris, *Mercure de France*.

dre et de *donner*, le rôle m'échut finalement de *donner* — avec assez de répugnance. »

Comme le théâtre rapporte beaucoup et que ce Bedford s'y croit des aptitudes, il se retire à Lympne (comté de Kent), où il s'installe dans un pavillon solitaire pour écrire un drame. Mais il se lie avec un voisin qui lui suggère bientôt de très nouvelles préoccupations. Ce voisin, Cavor, est un inventeur au génie authentique : il a trouvé le moyen de fabriquer une substance imperméable à toutes les énergies radiantes, *y compris la gravitation*.

Après quelques entretiens, Bedford conçoit toute l'importance d'une telle découverte au point de vue pratique ; il offre à Cavor de s'associer avec lui pour l'exploitation de la *cavorite*. Celui-ci, vrai savant naïf et désintéressé, accepte sans hésitation.

Que vont-ils essayer d'abord ? Cavor prétend commencer par un voyage dans la lune. Il fait construire une sphère de verre épais et solide — de verre garanti incassable, je suppose — recouverte par des stores d'acier émaillés de cavorite. Les stores une fois clos, la sphère, ne subissant plus aucune attraction, s'en ira droit à travers

l'espace — ou plutôt elle ne s'en ira pas, car elle ne bougera point, et c'est la terre qui la quittera. Mais qu'on ouvre un de ces stores par la pression d'un bouton électrique et la planète la plus proche du côté de l'ouverture vous attirera aussitôt. (Bien entendu, la sphère intérieure restera hermétiquement fermée, avec ses réserves d'oxygène.) Grâce à ce mode original de direction, Cavor compte débarquer dans notre satellite. Il finit pas conquérir Bedford à son projet. Comme la cavorite n'acquiert ses propriétés qu'en se refroidissant, ils s'introduisent dans la sphère quand l'émail des stores est encore chaud. Puis... ils partent.

Pays peu habitable en apparence que cette lune qu'abordent sans trop d'accidents Bedford et Cavor ! Les nuits, des nuits plus qu'hivernales où la température descend jusqu'au zéro absolu (— 273 degrés centigrades), des nuits où l'air gèle, durent, ainsi que les jours brûlants, *trois cent trente-six heures*. Tout meurt le soir ; mais, dès que le soleil se lève, tout renaît ; et les plantes, dont la croissance entière doit se limiter à cet été de deux semaines, poussent plus rapidement encore que les champignons

terrestres.[1]. Sitôt arrivés, nos voyageurs voient éclore les semences.

L'un après l'autre, tout au long de la plaine ensoleillée, ces miraculeux petits corps bruns éclataient et s'entr'ouvraient comme des cotylédons, des cosses de graines, des gousses de fruits ; ils ouvraient des bouches avides qui absorbaient la chaleur et la lumière tombant en cascades du soleil matinal.

A chaque instant, un nombre toujours plus grand de ces graines se rompait, tandis que les autres, plus avancées, débordaient de leurs cosses déchirées et passaient au second état de leur croissance. Avec une ferme assurance, une rapide détermination, ces surprenantes semences lançaient une radicelle vers le sol et un bizarre petit bouton dans l'air.

En peu de temps, la pente entière fut parsemée de plantes minuscules se dressant dans l'ardeur du soleil.

Elles n'y restaient pas longtemps : les boutons, en forme de faisceaux, se gonflaient, se distendaient et s'ouvraient par saccades, lançant au dehors une couronne de petites pointes aiguës, déployant un verticille de feuilles menues, pointues et brunes, qui s'allongeaient rapidement, visiblement, pendant qu'on les observait. Le mouvement était plus lent que ceux d'un

1. Même en notre monde et parmi les phanérogames, on pourrait trouver des exemples de croissance extrêmement rapide. — Cf. *la Nature tropicale*, par Costantin.

animal, plus rapide que celui d'aucune plante que j'avais pu voir jusqu'alors.

Comment pourrais-je bien donner une idée de la façon dont cette croissance s'opérait? L'extrémité des feuilles grandissait de manière telle que nous pouvions les voir de nos propres yeux s'étendre en avant. La cosse brune se recroquevillait et était absorbée avec une égale rapidité. Avez-vous jamais, par une journée froide, pris un thermomètre dans votre main tiède et observé le petit filet de mercure monter dans le tube de verre ? Ces plantes lunaires croissaient comme cela.

Vous conterai-je la suite des aventures de Cavor et de Bedford ? Je ne l'ose guère, tellement elles vous paraîtront étranges. Figurez-vous que la lune est habitée. Mais les Sélénites, n'en pouvant coloniser la surface — avec un pareil climat, cela se comprend sans peine — en ont à demi évidé l'intérieur, l'ont percé en tous sens de galeries où ils vivent. (Ainsi s'explique la densité singulièrement faible de cet astre.) Comme les Marsiens de *la Guerre des Mondes*, ces Sélénites sont des êtres intelligents, mais fort différents des hommes. Ils font prisonniers Cavor et Bedford, et celui-ci décrit en ces termes le premier qu'il peut voir de près :

Un instant mes yeux le cherchèrent où il n'était pas et je l'aperçus ensuite droit en face de nous, en pleine lumière. Seulement, la physionomie humaine que je lui avais attribuée n'y était pas du tout! Le devant de sa face était vide.

... Ce fut pour moi, pendant un moment, un choc écrasant. Cela ne semblait pas être une face ; on eût voulu que ce fût un masque, une horreur, une difformité qui, bientôt, serait désavouée ou expliquée.

L'ensemble avait assez l'air d'un casque à visière... Avez-vous jamais vu la tête énormément grossie d'un insecte?... C'était une surface luisante, dure, invariable avec des yeux en saillie.,.

J'ai essayé de dessiner une de ces têtes, mais je n'ai pu y réussir. Ce qu'on ne peut rendre, c'est l'horrible manque d'expression... Chacune des têtes et des faces qu'un homme rencontre sur la terre revêt ordinairement une expression. Quand on voyait cette tête-là, on se figurait être soudain regardé par une machine.

Cavor et Bedford, non sans une lutte aux péripéties horrifiques, parviennent à regagner la surface lunaire avant la fin du jour. Puis Cavor est repris, tandis que Bedford peut s'échapper dans la sphère. Revenu sur notre planète, il écrit ses aventures ; il croit que jamais plus il n'entendra parler de son compagnon... Mais un

savant, qui a inventé des appareils pour recueillir les ondes électriques de Mars ou d'ailleurs, reçoit de la lune des communications envoyées grâce à quelque système inconnu de télégraphie sans fil. C'est Cavor qui narre son odyssée miraculeuse! Il décrit la société sélénite, basée sur une rigoureuse spécialisation en vue de l'utilité commune — et gouvernée par un monarque absolu, le Grand Lunaire, qui est le plus intelligent de la race [1].

Brusquement, les communications cessent. Cavor a eu l'imprudence de révéler au Grand Lunaire les absurdes, les féroces mœurs des *terrestres*, leur cupidité, leurs divisions, leurs guerres continuelles... Et, sans doute afin de prémunir son royaume contre une invasion de pareils monstres, l'autocrate sélénite a dû condamner Cavor à leur taire pour toujours et ses découvertes et le secret de la *cavorite*.

Mais, me dira-t-on, c'est du Jules Verne.

Eh! oui, Wells a lu Jules Verne: il le cite même dans ce dernier livre (le seul d'ailleurs qui ressemble un peu par le sujet aux œuvres de l'au-

1. Notons que Wells, comme presque tous les « scientifiques » purs, est résolument antidémocrate.

teur du *Voyage autour de la Lune*). D'autre part, on aurait tort de ne pas prendre Jules Verne au sérieux : il a rendu de vrais services à la jeunesse française en lui inspirant l'énergie et en lui donnant, pour ainsi dire, des leçons de curiosité. Cependant il ne faut pas croire que ses ouvrages appartiennent à la littérature. Les personnages semblent à peine des figurants ; l'invention, parfois ingénieuse, n'a jamais rien d'esthétique ; les longues pages de médiocre vulgarisation scientifique interrompent l'action presque à tous les chapitres : c'est du détestable Mayne Reid compliqué de Flammarion. Enfin la langue, si plate, si souvent incorrecte, si « journalistique » en un mot, aggrave encore le cas...

Tandis que Wells, outre qu'il possède une imagination autrement puissante, s'entend à faire vivre ses héros autant que nos meilleurs romanciers contemporains (il a même écrit un bon roman de mœurs : *l'Amour et M. Lewisham*, comme s'il avait voulu prouver qu'il saurait bien réussir dans ce genre) ; et, à ses descriptions hallucinantes, on reconnaît sans hésitation possible un artiste anormalement doué. *La Guerre*

des Mondes ou *les Premiers hommes dans la lune* sont de la littérature aussi bien que *Gulliver* [1] ou que les contes d'Edgar Poë.

Et je ne crains pas d'ajouter que Wells m'intéresse même par ses idées. Ses fortes études scientifiques, utilisées par son esprit exceptionnellement inventif, lui permettent d'observer l'humanité d'une façon qui n'est point la nôtre. Le dernier livre traduit par M. Davray : *Anticipations* [2], en convaincra, je pense, ceux-là même qui seraient le moins disposés à l'admettre. Cette fois, ce n'est pas un roman : Wells essaie de prévoir ce que sera le monde civilisé vers l'an 2000 et il nous expose très méthodiquement, très gravement, ses conjectures. Parmi des bizarreries, que de pensées curieuses ! A la réflexion, l'on trouve cet ouvrage fort sérieux dans son ensemble. Il est d'ailleurs assez pessimiste en ce qui concerne l'Angleterre ; et Wells, avec bien de l'ingratitude, maltraite le public même qui le lit. « Jadis, écrit-il, l'auteur vivait comme

1. On a rapproché Wells de Swift à propos de *la Merveilleuse Visite* (1895). Un ange, égaré sur la terre, s'y heurte à toutes nos absurdités sociales. Ce livre, ironique et fin, se distingue par sa délicatesse. C'est le seul de l'auteur, avec *l'Amour et M. Lewisham*, où l'on découvre un peu de sentiment.

2. Librairie du *Mercure de France*, 1904.

en une cage, soumis aux caprices d'un patron, et de cette cage, il conduisait le monde, dans la mesure où cela lui était possible. Actuellement, il vit soumis aux exigences d'un marché particulièrement encombré et mal organisé. *Avant de raisonner avec le public, il est obligé de le séduire et de l'intéresser...* » Wells, qui, avant *The time Machine*, s'était en vain efforcé de s'imposer comme critique scientifique, regretterait-il encore son insuccès dans ce genre ? Maudirait-il ses romans ?...



Au moment de conclure, je songe à une grave objection — grave en apparence seulement. On me fera remarquer que je parle du déclin du réalisme, quand le réalisme est défunt depuis longtemps et qu'on a même clamé la nouvelle de sa mort en maints retentissants articles ou programmes littéraires. Erreur ! Il ne faut point confondre le réalisme avec le naturalisme [1]. J'ad-

1. C'est d'ailleurs affaire de définition. Et l'on pourrait prendre *naturalisme* pour synonyme de *réalisme*. Mais alors comment classer les romans de Zola, qui sont vraiment à part ?

mets volontiers qu'on a délaissé ce dernier, qui n'était qu'une forme outrée, qu'une sorte d'hérésie du réalisme [1]; on l'a même délaissé si ostensiblement que Zola, qui passait pour en être l'inventeur [2], ne le pratiquait plus depuis *Fécondité*. Mais le réalisme largement compris subsistait toujours; et il subsiste encore, si bien que la plupart des « jeunes » nous donnent aujourd'hui même des romans de mœurs où ils en appliquent à peu près les formules [3]. Quant au roman à thèse, fort en vogue (et l'on n'y renoncera pas vite, à cause des facilités qu'il offre pour vulgariser une idée), il reste forcément réaliste d'intention. En effet, lorsqu'on veut développer une thèse sous cette forme, on tâche d'en montrer l'accord avec la réalité la plus normale, et l'on prétend ainsi faire du réalisme — bien qu'on n'y réussisse pas souvent.

D'ailleurs, le réalisme survit, en tant que méthode, même dans cette œuvre de Wells qui

1. Dans ses excès, du moins, dans *Pot-Bouille* ou dans *la Terre*, sinon dans *Germinal*.

2. Les Goncourt prétendaient qu'ils avaient ouvert la voie avec *Germinie Lacerteux*. Peut-être avaient-ils raison. En tout cas, la préface de ce roman est bien supérieure à tous les programmes de Zola.

3. Exemple : *la Maternelle*.

est la négation du réalisme. Car l'auteur, pour rendre l'irréel saisissant, doit lui prêter les apparences du réel ; il précise donc sans cesse, il collectionne avec soin les petits détails vrais : à part la convention principale, tout est vrai, évidemment vrai. En ce qui concerne les actes et les pensées de ses personnages, Wells ne le cède guère pour la justesse de ses notations à un Thackeray ou à un Dickens.

Cependant, la grande difficulté que rencontrerait en France le développement de ce genre où, malgré tout, l'imagination prédomine, ce serait la tradition si raisonnable — j'écrirais volontiers rationaliste — de notre littérature. Nous aimons la logique ordinaire, le sens commun, même étroit, plus que l'originalité. Un classique anglais a écrit *le Songe d'une nuit d'été* : quand nos classiques, à nous, se sont permis quelque fantaisie, ce n'a jamais été que pour rire, et ils n'ont point dépassé la hardiesse des *Plaideurs*. Ou bien il faudrait remonter à Rabelais... Car vous me permettrez de trouver bien froids, bien terre-à-terre, bien « rationalistes » encore, *Zadig* ou *Candide*.

Et nos critiques conservateurs, autant que nos

romanciers réalistes, ont en horreur les écrivains tant soit peu irréguliers que l'excentricité attire. M. René Doumic, dans ses *Hommes et idées du XIXe siècle*, comme Zola dans *Mes Haines*, et à peu près pour les mêmes raisons, a excommunié Barbey d'Aurevilly.

Mais, chaque jour davantage, la France participe à la littérature mondiale. (C'est bien pourquoi j'ai trouvé naturel d'étudier H.-G. Wells avec M. Henry Bordeaux.) Certains esprits, par trop ombrageux, en ont pris prétexte pour crier à l'invasion. En fait, aucun de nos romanciers célèbres d'aujourd'hui — permettez-moi de nommer pêle-mêle Paul Bourget, J.-K. Huysmans, Anatole France, J.-H. Rosny, Marcel Prévost, René Bazin, Paul Adam — n'a imité le moins du monde les romanciers étrangers, tandis que la plupart de ceux-ci ont subi notre influence. Elle se fait sentir chez Tolstoï [1]; plusieurs romans de Kipling sont composés comme des romans français; d'Annunzio s'est formé en

1. C'est à Stendhal notamment — et il l'a, je crois bien, reconnu quelque part — qu'il doit sa façon de décrire les batailles. Voyez *la Chartreuse de Parme* (épisode de Waterloo) et la campagne de Russie, dans *Guerre et Paix*.

lisant nos auteurs ; les romanciers espagnols n'existent que par nous ; Sienkiewicz nous rapporte du Daudet, du Zola, du Flaubert et de l'Alexandre Dumas père. Les Scandinaves, les Danois n'étaient-ils pas ceux qui, soi-disant, menaçaient de nous conquérir ? Or, si l'on veut trouver un analogue au *Petit Ami*, si amoral — et si français — de M. Paul Léautaud, l'on songe tout de suite à *Marie*, du Danois Peter Nansen...

Donc, loin de craindre l'influence de la littérature étrangère, on devait regretter qu'elle ne s'exerçât pas davantage. Nous sommes dans une période de stagnation exaspérante. Il ne paraît presque plus rien qui vaille qu'on s'y arrête. Le roman semble fourbu...

Ah ! si les étrangers nous suggéraient un genre nouveau ! Nous, les assimilateurs-nés, nous saurions si bien et si vite le faire nôtre !...

Cependant, ne désespérons pas de l'avenir. Le cas de Wells est particulier ; mais il s'en produira peut-être d'équivalents en France aussi bien qu'ailleurs, car il consiste, pour ainsi parler, dans la combinaison d'une formation scientifique et d'une imagination artistique.

De la science, nous avons eu les fruits avant les fleurs. Nous consommons ces fruits, nous en vivons matériellement ; et la plupart d'entre nous n'attendent rien de mieux. Ils ont tort sans doute, si les fleurs tardives vont éclore. L'industrie du fer ne nous vaut-elle pas aujourd'hui une architecture qui a sa valeur esthétique? De même, les hypothèses scientifiques pourront servir de thèmes aux littérateurs futurs. Chez nous déjà, MM. J.-H. Rosny n'ont-ils pas écrit deux romans, *Vamireh* et *Eyrimah*, fondés sur les conjectures de la préhistoire? Puis Wells est venu en Angleterre. Nous en verrons surgir d'autres.

La mythologie grecque a nourri les lettres pendant des siècles. Le merveilleux scientifique ne sera-t-il pas la mythologie de demain ?



Paradoxe sans doute, auquel je ne tiens guère. Mais — et ceci est plus sérieux — s'il y a une sorte d'opposition, que Brunetière a fort justement signalée [1], entre la science *faite* et la litté-

1. *Le Roman naturaliste*, premier chapitre. — J'ai cité plus haut ce passage, dans l'étude sur Brunetière.

rature, cette opposition ne se retrouve plus entre la littérature et la science *qui se fait*. Le savant-inventeur et le littérateur sont deux hommes de libre imagination. Même, quand il s'agit de science appliquée, l'analogie devient parfois frappante. Santos-Dumont s'est nourri de Jules Verne et admire Wells. Or, lisez *Dans l'Air* : les pages ordinaires valent du Jules Verne et quelques trop rares passages, vraiment artistiques, valent du Wells.

Enfin l'idée de science a singulièrement évolué depuis *l'Avenir de la Science* de Renan (inspiré par Berthelot) jusqu'à *la Science et l'Hypothèse* de Poincaré. Si le réalisme précis et court de Flaubert dérivait plus ou moins directement, plus ou moins consciemment, du positivisme précis et court de Littré, ne peut-on supposer, puisque tout se tient dans l'ordre intellectuel, qu'une forme nouvelle de littérature se mettra bientôt d'accord avec une conception moins dogmatique et plus vraie de la science?

Mai 1904-Mars 1905.

TABLE DES MATIÈRES

—

POITIERS

IMPRIMERIE BLAIS ET ROY

7, RUE VICTOR-HUGO, 7



Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57




Berkeley
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA